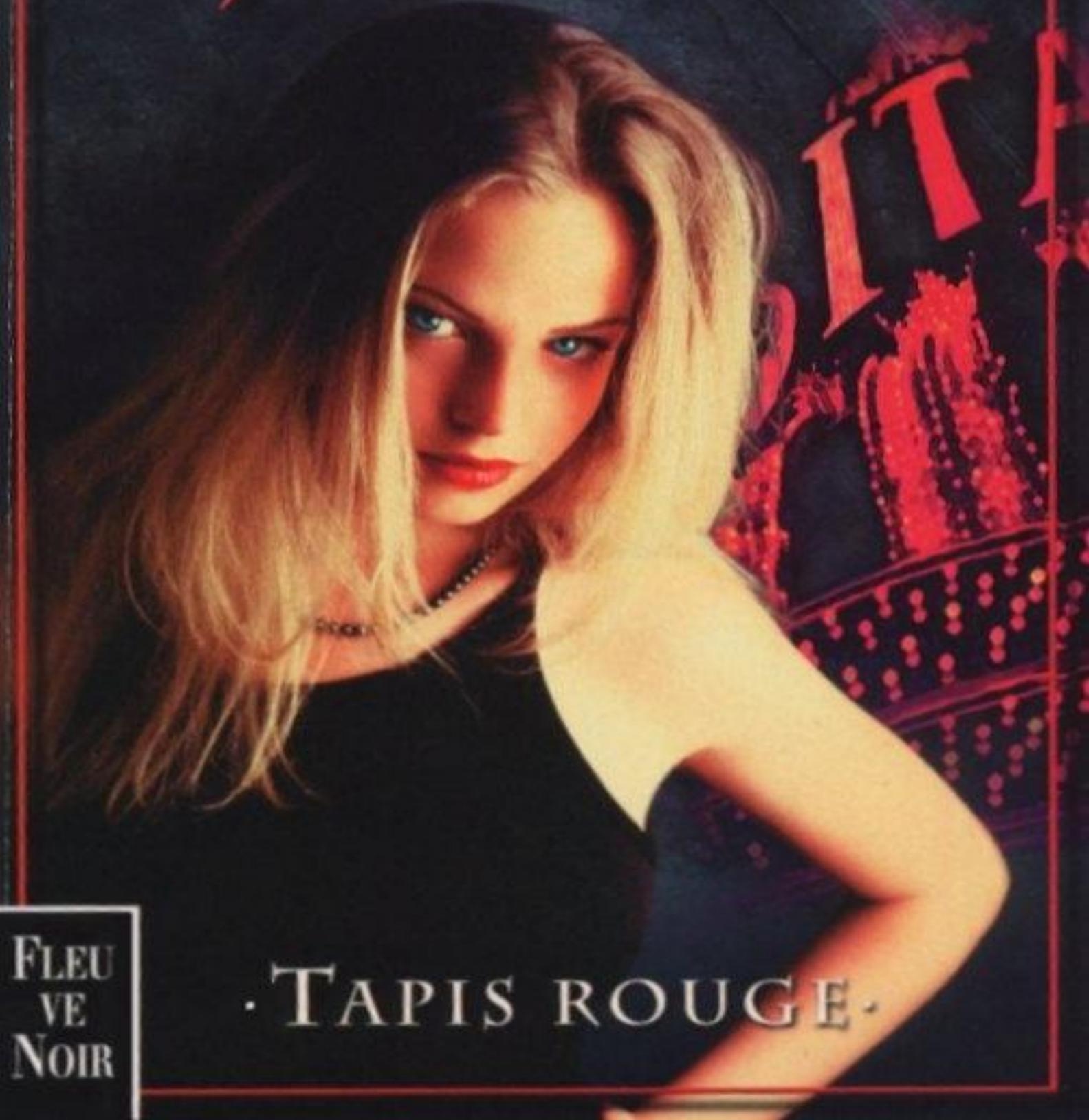


Christopher  
Pike

# La Vampire



FLEU  
VE  
NOIR

· TAPIS ROUGE ·

# 1 Y la vampire

Tome 3

## TAPIS ROUGE

Par

CHRISTOPHER PIKE



FLEUVE NOIR

# CHAPITRE PREMIER

Je suis une vampire. Le sang ne me dérange pas, au contraire : j'aime ça. Même la vue de mon propre sang ne m'effraie pas. Mais ce qu'il peut faire aux autres – à l'humanité tout entière – me terrifie. Jadis, Dieu m'a fait jurer de ne plus jamais créer de nouveaux vampires. Jadis, je croyais en Dieu. Mais ma foi, à l'instar de mon pieux serment, a subi trop d'attaques au cours de ma longue existence. Je me nomme Alisa Perne, mais je suis Sita, la fille d'un démon que le monde a oublié depuis longtemps. Je suis la plus ancienne des créatures vivant sur cette planète.

Je reprends connaissance dans un salon qui pue la mort, tandis que mon sang coule dans une tubulure en plastique transparent jusque dans le bras de l'Agent Spécial Joël Drake, du FBI. Joël Drake était encore un être humain lorsqu'il s'est endormi, mais c'est dorénavant un vampire. J'ai rompu le serment qui me liait à Krishna.

Joël ne m'a pas demandé de faire de lui un vampire, au contraire : il voulait que je le laisse mourir paisiblement, mais je n'ai rien voulu savoir. Et par conséquent, je ne bénéficie plus ni de la protection de Krishna, ni de sa grâce. C'est peut-être mieux ainsi. Je vais sans doute mourir bientôt. Peut-être pas.

A vrai dire, je ne meurs pas facilement.

Après avoir ôté de mon bras la tubulure, je me lève. A mes pieds gît le corps de Mme Fender, la mère d'Eddie Fender, mort également, et dont le cadavre se trouve dans un congélateur au fond du couloir. Avant que je ne lui coupe la tête, Eddie Fender était un vampire, un vampire très puissant. Enjambant le corps de sa mère, je me mets en quête d'un réveil. Pendant que je combattais les forces du mal, il se trouve que j'ai égaré ma montre. Dans la cuisine, au-dessus du fourneau, une pendule égrène les secondes. Minuit moins dix. Dehors, il fait nuit noire.

Je suis restée sans connaissance durant presque vingt-quatre heures.

Joël ne va plus tarder à se réveiller, et il nous faudra partir, mais je n'ai pas envie de laisser au FBI le moindre indice signalant que je me suis battue avec Eddie. Etant donné la façon dont ce dernier s'était servi du sang de Yaksha, mon créateur, je dois anéantir cette maudite baraque. Mon odorat est en alerte, mon ouïe aussi. Le congélateur est équipé d'un système de refroidissement qui fonctionne non pas à l'électricité, mais au gasoil. D'ailleurs, je perçois l'odeur qui se dégage de la cuve, sans doute située à l'arrière de la maison. Dès que j'aurais fini d'arroser tout ça d'essence, et après avoir réveillé Joël, bien entendu, j'irai bien vite craquer une allumette. Bien qu'il ait le pouvoir de me détruire totalement, j'adore le feu : si je n'étais pas une vampire, j'aurais bien aimé être pyromane.

Le gasoil est réparti entre deux petites citernes, et comme je suis dotée d'une force surhumaine, je les soulève toutes les deux en même temps. L'impression de légèreté m'étonne moi-même. Avant de perdre conscience, je me trouvais dans le même état que Joël, tout près de la mort, mais à présent, je me sens plus puissante que jamais. Pourquoi ? Parce qu'avant que la mer ne l'engloutisse, Yaksha m'a donné tout le sang qui restait dans ses veines, et par conséquent, toute sa force. Jusqu'à maintenant, je ne m'étais pas rendu compte de l'immense puissance de Yaksha, et je me demande comment j'ai pu terrasser Eddie, qui avait, lui aussi, bu le sang de Yaksha. Peut-être Krishna est-il venu à mon secours une dernière fois.

Emportant les deux citernes dans le salon, je décide de retirer du congélateur le corps décapité d'Eddie ainsi que sa tête, et je disperse les blocs de sang congelé un peu partout au fond du compartiment. Puis je place le corps et la tête d'Eddie sur l'espèce de barbecue que j'ai installé dans le salon, et je commence à démonter le canapé et la table basse, qui me serviront de combustible. Le bruit semble réveiller Joël, qui s'agit un instant sans pour autant reprendre conscience. Les vampires nouvellement créés dorment d'un sommeil profond, et quand ils se réveillent, ils ont généralement très faim. Joël ressemblera-t-il à mon Ray bien-aimé, que le sang dégoûtait ?

J'espère que non. J'aimais Ray plus que tout au monde, mais en tant que vampire, il était carrément pénible.

Je pense à Ray.

Il est mort depuis deux jours à peine.

— Mon amour, dis-je dans un souffle. Mon pauvre chéri.

Pas le temps de se lamenter. Pas le temps, jamais. Pas le temps de s'amuser non plus, d'ailleurs. Juste le temps de vivre, de souffrir, et de mourir. Dieu n'a pas pu créer un tel monde : pour lui, tout ça n'était qu'une bonne plaisanterie. Une fois, Krishna m'est apparu en rêve, et il m'a confié tout un tas de secrets. Bien sûr, il est possible qu'il m'ait menti, il en serait tout à fait capable.

J'ai presque fini de répandre le gasoil sur les meubles, et je me réjouis déjà à l'idée de faire flamber toute la maison, quand j'entends soudain des voitures qui arrivent à toute allure. Pas de sirènes hurlantes, mais je sais que c'est la police : les flics ne conduisent pas de la même façon que les gens normaux, ils sont même pires, ils roulent plus vite. Les flics qui sont dans ces voitures sont très pressés d'arriver ici. Mon ouïe hyper-développée me permet de calculer le nombre de véhicules : une vingtaine, au moins. Qu'est-ce qui peut bien les amener dans le coin ?

Je jette un coup d'œil sur Joël.

— Ils viennent chercher Eddie ? Ou moi ? Qu'est-ce que tu as raconté à ta hiérarchie ?

Mais c'est peut-être un jugement hâtif, je suis trop dure. Ces derniers temps, Los Angeles a été le décor de nombreuses scènes étranges, et trop de gens ont été tués par des super-humains. Peut-être que Joël ne m'a pas trahie, du moins pas délibérément. Je me suis peut-être trahie toute seule. En vieillissant, on devient négligent. Fonçant vers Joël, j'entreprends de le secouer.

— Réveille-toi, il faut qu'on se tire d'ici.

Il ouvre de grands yeux endormis.

— Tu as changé, murmure-t-il.

— Ce sont tes yeux qui sont différents.

En un éclair, il comprend.

— Tu m'as transformé en vampire ?

— Oui.

Il a du mal à déglutir.

— Je suis toujours un être humain ?

— Non, puisque tu es un vampire, lui dis-je en soupirant.

— Sita...

Je pose un doigt sur ses lèvres.

— Tout à l'heure. Il faut partir d'ici immédiatement. Les flics arrivent.

Tandis que je l'aide à se redresser, il gémit.

— Tu te sentiras mieux dans quelques minutes. Tu seras même plus fort que tu ne l'as jamais été.

Après avoir dégoté un briquet Bic dans la cuisine, je me dirige vers la porte d'entrée, Joël à mes côtés. Mais avant de l'atteindre, j'entends que trois voitures de patrouille s'immobilisent dehors. L'arme à la main, des flics en surgissent, auréolés par la lueur des gyrophares. Des véhicules supplémentaires apparaissent à leur tour, monstres blindés transportant des équipes d'intervention spéciale. Le faisceau des lampes électriques éclaire la maison. Nous sommes encerclés. Dans ce genre de situation, je me débrouille vraiment très bien pour une vampire. Le fait de me sentir piégée stimule mon agressivité, en me débarrassant de cette aversion pour la violence que j'ai récemment acquise. Une fois, au Moyen Age, acculée par une foule déchaînée, j'ai liquidé plus d'une centaine d'hommes et de femmes.

Mais à l'époque, ils n'avaient pas d'armes à feu.

Or, une balle dans le crâne me tuerait probablement.

— Je suis réellement un vampire ? me demande Joël, tentant de s'adapter à la réalité.

— Tu n'es plus un agent du FBI, en tout cas.

Il se redresse et hausse les épaules.

— Mais je suis un agent du FBI ! En tout cas, c'est ce qu'ils croient. Laisse-moi leur parler.

— Attends.

Je réfléchis un instant.

— Pas question de les laisser examiner le corps d'Eddie. Je me méfie de ce qui peut arriver à son sang, étant donné les

pouvoirs qu'il a. Il faut que je détruise le corps d'Eddie, et que cette maison disparaîsse entièrement.

Dehors, la voix hargneuse d'un homme, amplifiée par un mégaphone, nous ordonne de sortir les mains en l'air. Quelle façon banale de nous demander de nous rendre !

Joël sait parfaitement de quoi Eddie était capable.

— Je me demandais justement pourquoi je sentais cette odeur d'essence, remarque-t-il. Que tu mettes le feu à la maison, ça m'est complètement égal. Mais ensuite, qu'allons-nous faire ? Tu ne peux quand même pas affronter toute une armée de policiers...

— Ah bon, tu crois ça ?

Je jette un coup d'œil par la fenêtre : du ciel nous parvient le bruit caractéristique d'un rotor. Les flics ont même fait venir un hélicoptère. Mais pourquoi ? Tout ça pour coincer un dangereux sérial killer ? En effet, cela justifierait un important déploiement de forces de police, mais je perçois chez ces femmes et ces hommes, rassemblés devant la maison, un curieux sentiment. Tout ça me rappelle Slim, l'assassin de Yaksha, quand il était venu me chercher. L'équipe de Slim avait été prévenue : je n'étais pas normale. En conséquence de quoi, je m'en étais sortie de justesse. Aujourd'hui, c'est pareil : ces gens savent que je ne suis pas comme tout le monde.

J'ai presque l'impression de lire dans leurs pensées.

Ce qui me surprend.

J'ai toujours été capable de percevoir les émotions des gens. Se pourrait-il qu'à présent, je sois également capable de lire dans leurs pensées ?

Quels pouvoirs le sang de Yaksha m'a-t-il donnés ?

— Alisa, lance Joël, en m'appelant par le nom que j'ai adopté récemment. Même pour toi, il est impossible de leur échapper.

Il s'aperçoit que je suis perdue dans mes pensées.

— Misa ?

— Ils sont persuadés qu'il y a un monstre à l'intérieur de cette maison, lui dis-je dans un murmure. Y entends ce qu'ils pensent.

J'agrippe le bras de Joël.

— Que leur as-tu raconté à mon sujet ?

Il secoue la tête.

— Diverses choses.

— Tu leur as dit que j'étais dotée d'une force supérieure ?

Que j'étais rapide ?

Il hésite un instant, puis il soupire.

— Je leur en ai trop dit. Mais ils ne savent pas que tu es une vampire.

A son tour, il jette un coup d'œil par la fenêtre.

— Ils commençaient à se poser des questions concernant la façon dont les victimes étaient mortes, et leur corps déchiqueté. Ils avaient mon dossier sur Eddie Fender, dans lequel était notée l'adresse de sa mère. Ils n'ont eu qu'à remonter la piste jusqu'ici.

Je secoue la tête.

— Il est hors de question que je me rende, ce serait contre ma nature.

Joël prend ma main.

— Tu ne peux pas te battre contre tous ces gens. Sinon, tu vas mourir.

Cette perspective me fait sourire.

— Je ne serais pas la seule à mourir.

Puis je retrouve mon sérieux.

— Mais si je les affronte, tu mourras aussi.

J'hésite. Le conseil de Joël est logique, mais mon cœur me trahit. Le piège se resserre sur moi. A contrecœur, je me décide :

— Va leur parler, et dis-leur ce que bon te semblera. Mais je t'avertis : je ne quitterai pas cette maison sans y mettre le feu. Et il ne restera rien d'Eddie Fender.

— J'ai compris.

Il fait mine de se diriger vers la porte, puis il s'immobilise.

— Je comprends ce qui t'a poussé à agir ainsi, me dit-il, le dos tourné.

— Tu me pardones ?

— Si tu ne l'avais pas fait, je serais mort ? me demande-t-il.

— Oui.

Sans se tourner vers moi, il sourit tendrement. Je sens ce sourire.

— Je suis donc obligé de te pardonner, dit-il.

Il pose la main sur la poignée de la porte.

— J'espère que mon chef est là.

Dissimulée derrière le rideau, je le suis du regard. Joël décline son identité, et un groupe d'agents du FBI s'approche de lui. Je les identifie grâce à leur uniforme. Joël fait partie du FBI, son apparence est la même que la veille, mais les autres ne l'accueillent pas très chaleureusement. Je saisis aussitôt la gravité de leurs soupçons : ils savent que l'épidémie mortelle qui sévit dans Los Angeles, et dont ils ignorent la nature, peut contaminer n'importe qui. Eddie Fender et moi-même, nous avons laissé derrière nous trop de cadavres. Je me souviens aussi du flic que j'ai relâché, celui sur qui j'avais prélevé un peu de sang, et à qui j'avais dit que j'étais une vampire. Les autorités n'ont peut-être pas cru cet homme, mais ils savent désormais que je suis une espèce de démon tout droit sorti de l'enfer.

On passe les menottes à Joël et on l'embarque à bord de l'un des véhicules blindés. Avant de disparaître, il me jette un regard désespéré, et je me maudis d'avoir suivi son conseil : maintenant, je n'ai pas d'autre choix que de monter à mon tour dans le véhicule blindé. L'essentiel, pour moi, c'est de rester près de Joël, dans la mesure où j'ignore ce qu'il peut leur raconter. Et j'ignore également quel usage les autres pourraient faire de son sang.

J'ai comme l'impression qu'il va y avoir pas mal de morts...

Les policiers se tiennent prêts à tirer.

On me somme à nouveau de me rendre.

Je fais rouler sous mon pouce la mollette du briquet et j'approche la flamme des morceaux de bois que j'ai rassemblés autour du corps d'Eddie Fender. Puis je salue pour la dernière fois son horrible tête : cher Eddie, puissent les glaces que tu boufferas en enfer rafraîchir la chair sanguinolente de tes lèvres gercées ! Et d'un pas dégagé, alors que la maison s'embrase, je franchis le seuil de la porte.

Illico, les flics me sautent dessus. Je n'ai même pas le temps d'atteindre le trottoir que j'ai déjà les bras dans le dos et les menottes aux poignets. Ils ne prennent même pas la peine de me débiter la liste de mes droits civiques. Vous avez droit à un

demi-litre de sang, et si vous ne pouvez pas vous le payer, le juge essaiera de faire un effort. Et tandis qu'ils me poussent sans ménagements dans le fourgon blindé, je constate ironiquement qu'en effet, je pourrais faire valoir mes droits de citoyenne américaine. Derrière moi, ils s'efforcent d'éteindre l'incendie. Dommage qu'ils n'aient pas pensé à alerter une caserne de pompiers. La maison n'est plus qu'un bûcher funéraire : l'héritage d'Eddie Fender ne risque plus de déranger l'humanité.

Mais que va-t-il advenir de moi ? Et de Joël ?

Nos jambes sont enchaînées au plancher du fourgon. En face de nous, de l'autre côté, trois hommes équipés d'armes automatiques, le visage blême, sont assis sur un banc métallique, et le canon de leur arme est pointé sur nous. Personne ne parle. A l'avant du fourgon, à côté du chauffeur, deux autres policiers. L'un d'eux a un fusil d'assaut, l'autre, une mitraillette. Ils sont séparés de nous par ce que je sais être une vitre à l'épreuve des balles. Et à l'épreuve du bruit. Le genre de truc que je brise d'une pichenette.

Quant au modèle réduit d'armée qui nous entoure... Ces hommes-là ne se briseront pas aussi aisément. Une fois la porte refermée, le véhicule s'ébranle, et une douzaine de voitures prennent position devant et derrière le blindé. Au-dessus, l'hélicoptère braque un projecteur sur le fourgon. Toutes ces précautions frisent le fanatisme : ils savent que je suis capable de démonstrations de force extraordinaires, j'en prends soudain conscience. Depuis cinq mille ans, à l'exception de rares incidents isolés, j'ai fait en sorte de ne pas apparaître dans l'histoire de l'humanité. Mais voilà qu'à présent, je suis exposée à la vue de tous. A présent, l'ennemie, c'est moi. Quoi qu'il advienne, que nous parvenions à fuir ou que nous soyons tués en essayant de nous échapper, je sais que ma vie ne sera plus jamais comme avant.

Zut, je vais être obligée de me débarrasser de toutes mes cartes de crédit...

— Où nous emmenez-vous ? dis-je.

— Vous n'avez pas le droit de parler, me rétorque l'homme assis entre les deux autres.

Il a une tête de caporal, la peau tannée, et de profondes rides dues aux ordres aboyés pendant de trop longues années. Comme ses collègues, il porte un gilet pare-balles. Je crois que ce genre de vêtement me siérait particulièrement bien. Plantant mon regard dans le sien, je lui décoche un sourire timide.

— C'est quoi, le problème ? Vous avez peur d'une jeune fille, c'est ça ?

— Silence ! braille-t-il en agitant son arme, visiblement mal à l'aise.

Mais mon regard a de puissants effets : il peut même transpercer les neurones d'un cerveau. Et quand je le désire, ma voix est hypnotique. Je pourrais aisément endormir un grizzly d'un simple coup d'œil. Mon sourire se fait plus insistant.

— Je peux avoir une cigarette ?

— Non, répond l'homme, catégorique.

Je m'efforce de me pencher le plus en avant possible. Malgré leur plan d'attaque, ces hommes sont loin d'être aussi bien préparés que ceux de Slim. Yaksha leur avait fait emporter des menottes spéciales, qu'il m'était impossible de briser. Celles que j'ai actuellement aux poignets, je pourrais les rompre très facilement. Mais ces experts des forces spéciales sont près les uns des autres, et les armes sont braquées directement sur moi. Ils pourraient tout à fait me tuer avant que je ne me sois débarrassé d'eux. Et c'est pour cette raison qu'il me faut opter pour une approche plus subtile.

Relativement, s'entend.

— Je ne sais pas ce qu'on vous a raconté à mon sujet, mais j'ai l'impression qu'il y a maldonne. Je n'ai rien fait de mal. Quant à mon ami, c'est un agent du FBI, et vous ne devriez pas le traiter de cette façon. Vous devriez même le libérer.

Je fixe l'homme droit dans les yeux, et je sais que tout ce qu'il voit, ce sont mes pupilles noires qui s'élargissent, telles deux lunes jumelles et obscures. Ma voix se fait douce :

— Vous devriez le libérer immédiatement.

L'homme fait mine de prendre ses clés, puis il se ravise. Cette hésitation me pose un problème. Forcer la volonté de quelqu'un, ce n'est jamais gagné d'avance. Craignant de croiser mon regard, les collègues du type ont les yeux fixés sur lui. Le

plus jeune des trois fait mine de se lever. Il a soudain pris peur et me menace de son arme.

— Vous allez la fermer ! hurle-t-il.

Tout en ricanant, je me redresse, et mon regard croise le sien. La peur l'a rendu vulnérable, et c'est maintenant une proie facile.

— Qu'est-ce que vous craignez ? Que votre chef me relâche ? Ou plutôt d'avoir envie de l'abattre ?

Je le fixe intensément.

— Ouais, vous pourriez lui tirer dessus, ça serait franchement marrant.

— Alisa, chuchote Joël, qui n'apprécie pas du tout mon petit jeu.

Le jeune homme et son commandant échangent un coup d'œil inquiet. Le troisième membre de l'équipe, le souffle court, est tendu, et il est évident qu'il ne comprend pas vraiment ce qui se passe. Du coin de l'œil, je vois que Joël secoue la tête. Je me dis alors qu'il est préférable qu'il me voit sous mon plus mauvais jour : c'est la meilleure façon d'entamer de nouvelles relations, dépourvues de la moindre illusion. Mes yeux se posent sur le commandant, puis sur le plus jeune des policiers. A l'intérieur de leur boîte crânienne, la température augmente rapidement. Imperceptiblement, le canon de leur arme commence à se diriger vers le torse du troisième homme. Mais je sais qu'il me faudrait faire preuve de beaucoup plus d'autorité pour les amener à me libérer, ou à s'entretuer. Ce n'est pas nécessaire. En fait, ce que je veux, c'est seulement détourner leur attention.

Avant de les massacrer.

Leur arme n'étant plus pointée sur moi, les policiers sont maintenant vulnérables, et mes jambes se détendent brusquement, brisant net la chaîne qui entrave mes chevilles. Le troisième type, auquel je n'ai encore rien fait, réagit promptement, du moins par rapport au standard humain. Mais comparé à une vampire vieille de cinq mille ans, il est un peu lent. A la seconde précise où son doigt presse la détente, je déplie la jambe gauche et mon pied s'enfonce dans son gilet pare-balle, dans son sternum, et jusque dans le cœur qui bat

dans sa cage thoracique. Son palpitant cesse aussitôt de palpiter, et le gars s'écroule.

— Vous n'auriez pas dû me refuser cette cigarette, dis-je au commandant, en me débarrassant des menottes d'un geste sec avant de prendre sa tête entre mes mains.

Il ouvre de grands yeux ronds, ses lèvres tremblent, il veut me dire quelque chose, peut-être même s'excuser. Mais je ne suis pas d'humeur à l'écouter. Entre mes mains, sa tête n'est plus qu'une masse informe, sa boîte crânienne ayant explosé sous la pression. Et tandis que ses paupières se ferment lentement, sa mâchoire se met à pendre. La cervelle qui s'échappe par le trou béant à l'arrière de son crâne souille à présent son col amidonné. Je lui laisse bien volontiers son gilet pare-balle.

Je jette un coup d'œil au plus jeune des trois hommes.

Il est encore plus terrorisé que tout à l'heure.

Je me contente de le regarder. Il semble avoir oublié qu'il est armé.

— Meurs, lui dis-je d'un ton sans réplique.

Quand je ne me contrôle plus, ma volonté est fatale, et maintenant que le sang de Yaksha coule dans mes veines, ce poison qui est le mien est pire que le venin du cobra.

Le jeune homme cesse de respirer.

Quant à Joël, j'ai l'impression qu'il va vomir.

— Tue-moi, m'implore-t-il. Tout ça m'est insupportable.

— Je suis ce que je suis.

Je le libère.

— Et toi, tu vas devenir comme moi.

Il est amer. Et il n'a plus aucune illusion.

— Jamais.

Je hoche la tête.

— J'avais dit la même chose à Yaksha.

Ma voix se radoucit, et je pose ma main sur son bras.

— Je ne peux pas me permettre de les laisser t'embarquer en garde à vue. N'oublie pas qu'il y a peut-être une centaine d'Eddie Fender en train de se promener dans les rues.

— Tout ce qu'ils voulaient, c'était nous parler, dit-il.

Jetant un coup d'œil en direction des hommes assis à l'avant du fourgon, et qui n'ont pas vu ce qui vient de se produire à l'arrière, je secoue la tête.

— Ils savent que nous ne sommes pas normaux, lui dis-je à voix basse.

Joël continue à plaider sa cause.

— Sans moi, tu auras plus de chances d'échapper à la police, et moins de gens mourront. Laisse-moi ici. Ils cribleront mon corps de balles, mon sang rougira le trottoir, et ce sera fini.

— Tu es un homme courageux, Joël Drake.

Contemplant ce qu'il reste des deux hommes, il a une grimace de dégoût.

— Durant toute ma vie, j'ai essayé d'aider les gens. Pas de les détruire.

Je l'enveloppe d'un regard doux.

— Il est hors de question que je t'abandonne ici. Tu ne sais pas ce que j'ai sacrifié pour que tu restes en vie.

Il réfléchit un instant.

— Qu'est-ce que tu as sacrifié ?

Je soupire.

— L'amour de Dieu.

Je me tourne vers les hommes assis à l'avant du fourgon.

— Mais nous parlerons de tout ça plus tard.

Une dernière fois, Joël me demande de l'écouter.

— Evite de tuer quand ce n'est pas strictement nécessaire.

— Je ferai ce que je peux.

C'est une promesse.

La vitre à l'épreuve des balles est épaisse de quatre centimètres. Bien que le plafond du fourgon me force à m'accroupir, je réussis à bondir suffisamment haut pour balancer deux coups de pied sur la vitre. Mes jambes étant exceptionnellement puissantes, le verre se brise en un millier d'éclats. Avant que les deux hommes armés n'aient le temps de se retourner, je fracasse leur tête l'une contre l'autre, et ils s'écroulent sur leur siège. Ils ne sont pas morts, seulement inconscients. Extirpant l'arme du chauffeur de l'étui qu'il porte à la ceinture, je la pointe vers la tempe de l'homme.

— Les types qui étaient à l'arrière sont tous morts, lui dis-je à l'oreille. Si tu jettes un coup d'œil dans le rétro, tu te rendras compte que je dis la vérité. Mais j'ai décidé d'épargner vos vies, parce que je suis une fille sympa. Sympa et pas sympa en même temps. Si tu me dis quelle est notre destination, je serai sympa avec toi. Si tu refuses de parler, ou si tu essaies de prévenir tes collègues, je t'arracherai les yeux pour les bouffer.

Je marque une pause.

— Où nous emmènes-tu ?

L'homme a du mal à parler.

— Au C-Quatorze.

— C'est un commissariat ?

— Non.

— C'est quoi ? Vite !

Secoué, le type se met à bredouiller.

— C'est... C'est un quartier de haute sécurité.

— Qui s'en occupe ?

Il déglutit.

— Le gouvernement.

— Il y a des labos là-dedans ?

— Je n'en sais rien. On raconte des tas d'histoires, vous savez. Mais je crois que oui.

— Intéressant.

Du bout du canon de l'arme, je tapote doucement la tempe du policier.

— Comment t'appelles-tu ?

— Lenny Treber.

Il me jette un regard anxieux. Son front est luisant de sueur.

— Et vous ?

— J'ai beaucoup de noms différents, Lenny. Tu sais, on est dans de sales draps, toi, moi, et mon ami. Comment allons-nous sortir de là ?

L'homme tremble de tous ses membres.

— Je ne comprends pas.

— Je n'ai pas du tout envie d'aller dans ce C-Quatorze. Ce que j'attends de toi, c'est que tu m'aides à m'échapper. C'est dans ton intérêt, et dans l'intérêt de tes copains flics. Je ne tiens pas à laisser derrière moi plusieurs douzaines de veuves.

Je m'interromps un court instant.

— Tu es marié, Lenny ?

Il s'efforce de se calmer en prenant de profondes inspirations.

— Oui.

— Tu as des enfants ?

— Oui.

— Tu ne voudrais quand même pas que tes enfants grandissent sans leur père ?

— Non.

— Alors, comment comptes-tu nous aider, mon ami et moi ?

Très difficile pour lui de se concentrer.

— Je ne sais pas.

— Il faudrait que tu aies une idée un peu meilleure que celle-là. Et si tu passais un appel-radio pour signaler aux autres que tu dois t'arrêter parce que tu as besoin de faire pipi ?

— Ils ne me croiront jamais. Et ils comprendront tout de suite que vous vous êtes libérés.

— Ce fourgon est blindé, pas vrai ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'on t'a raconté à mon sujet ?

— On m'a dit que vous étiez dangereuse.

— Rien d'autre ?

Le chauffeur est au bord des larmes.

— Ils ont dit que vous pouviez tuer un homme à mains nues.

Il a une très jolie vue sur la cervelle du commandant qui dégouline hors de son crâne défoncé. Un spectacle franchement dégoûtant, même pour moi, qui ne suis pourtant pas impressionnable. Un frisson de peur secoue le pauvre Lenny.

— Mon Dieu... gémit-il.

Gentiment, je lui tape dans le dos.

— Calme-toi. J'ai des défauts, je l'admet, mais ce n'est pas quelques cadavres par-ci par-là qui doivent fausser ton jugement. Je n'ai pas envie de te tuer, Lenny, surtout maintenant que je t'appelle par ton prénom. Essaie plutôt de penser à une solution pour fausser compagnie à notre escorte.

Lenny argumente.

— Il n'y a aucune solution. La sécurité est parfaitement assurée. Si j'essaie de m'éloigner, ils ouvriront le feu sur le fourgon.

— Ce sont les ordres ?

— Oui. Tout a été prévu pour que vous ne puissiez pas vous échapper, quoiqu'il arrive.

Cela me donne à réfléchir. Ils me connaissent, et bien mieux que Lenny ne le croit. Comment est-ce possible ? Aurais-je oublié derrière moi des indices ? Je repense au Coliseum, aux nuques que j'ai brisées, aux javelots que j'ai lancés. Il est possible que tout ça m'ait trahie.

— Je vais m'évader, dis-je à Lenny en me saisissant de la mitrailleuse et du fusil d'assaut abandonnés sur les sièges à l'avant du fourgon. Puis j'arrache à l'un des hommes son gilet pare-balles.

— D'une façon ou d'une autre, je me tire.

— Ils vont ouvrir le feu, proteste Lenny.

— Grand bien leur fasse.

Après avoir récupéré des munitions sur les deux policiers inconscients, je fais signe à Joël de se tenir prêt.

Joël, qui est en train de s'habituer à ses nouveaux sens de vampire, et qui contemple l'intérieur du fourgon comme s'il avait fumé une demi-douzaine de joints.

— Enfile ce gilet pare-balles.

— Faut-il vraiment que des coups de feu soient échangés ? proteste-t-il.

— Ouais, et pas qu'un peu.

Puis je me tourne vers Lenny.

— Quelle est la vitesse maximale que peut atteindre ce fourgon ?

— Cent trente kilomètres à l'heure.

Je fais la grimace.

— J'ai besoin d'une voiture de patrouille.

— C'est pas ce qui manque, ni devant nous, ni derrière, déclare Lenny.

Levant les yeux vers le ciel, je fixe un instant l'hélicoptère.

— Il vole très près du sol.

— Ils sont armés jusqu’aux dents, dit Lenny. Et ils ne vous laisseront jamais vous enfuir.

Repoussant les corps inertes des deux policiers, je m’installe à l’avant, sur le siège à côté de celui de Lenny ; Le gilet pare-balles est un peu trop grand pour moi.

— Tu crois que je devrais me rendre ?

— Oui.

Il se ravise aussitôt.

— Enfin, à mon avis.

— Si tu as envie de vivre, tu as intérêt à suivre les ordres que je vais te donner, lui dis-je en observant attentivement les véhicules qui nous précèdent, puis ceux qui nous suivent.

En tout, il y en a seize – avec deux officiers dans chaque véhicule. Plus trois voitures banalisées – des agents du FBI. Je n’arrive pas à croire qu’ils aient mis le grappin sur Joël comme ils l’ont fait, sans même lui donner une chance de s’expliquer. Je lance à l’intention de Joël :

— Amène-toi, on ne va pas tarder à changer de moyen de transport !

Vêtu du gilet pare-balles, Joël pointe la tête par-dessus mon épaule.

— Le problème, c’est l’hélico, dit-il. Quelles que soient les qualités du chauffeur, et quel que soit le nombre de voitures dont nous parviendrons à nous débarrasser, l’hélicoptère ne nous lâchera pas, et on aura le projecteur braqué sur nous en permanence.

— Possible. Boucle ta ceinture de sécurité.

Posant un pied sur le tableau de bord, j’indique du doigt une petite rue sur la gauche.

— Lenny, je veux que tu prennes ce virage à angle droit, et qu’ensuite, tu appuies à fond sur l’accélérateur.

Lenny transpire à grosses gouttes.

— D’accord.

Je m’apprête à tendre à Joël l’arme de Lenny.

— N’hésite pas à me couvrir.

Suspendant mon geste, je le regarde droit dans les yeux.

— Tu es de mon côté, n’est-ce pas ?

Joël hésite.

— Je ne tuerai personne.

— Tu essaieras de m'éliminer ?

— Non.

Je lui tends le révolver.

— Bon.

La ruelle se rapproche.

— Prépare-toi, Lenny, et ne fais pas le malin. Débrouille-toi seulement pour mettre entre eux et nous la plus grande distance possible.

Lenny tourne le volant à fond. La rue est étroite, et le fourgon fonce à toute vitesse, renversant sur son passage les poubelles et les containers à ordures. La réaction des flics ne se fait pas attendre : la moitié des véhicules s'engouffre dans la ruelle. Mais mieux vaut la moitié des véhicules que leur totalité, et bloqués derrière le fourgon comme ils le sont à présent, les policiers ne peuvent plus tirer aussi facilement qu'avant.

Malheureusement, la ruelle compte plusieurs intersections. Heureusement, il est minuit, et le trafic est réduit à sa plus simple expression. Arrivés au premier croisement, nous avons de la chance et passons sans encombres, mais la police perd deux de ses voitures dans une collision. Au deuxième carrefour, la chance est encore avec nous, mais alors que nous nous engageons dans le troisième, nous percutons l'unique véhicule garé le long du trottoir, un camion dont la remorque est chargée de caisses d'oranges. Les fruits s'écrasent sur le fourgon, et Lenny, dont le front a heurté le volant, semble assommé par le choc. Et il récolte une seconde bosse quand l'une des voitures de patrouille s'encastre à l'arrière du fourgon. C'est exactement ce que je voulais : un joli carambolage.

— Viens ! dis-je à Joël.

Bondissant hors du fourgon par la porte latérale, je lève la mitrailleuse et j'arrose de balles les voitures entassées derrière nous. Pour l'instant, elles sont immobilisées, mais je sais qu'une meute de remplaçants ne va pas tarder à apparaître. La soudaineté de mon attaque force les flics à sortir à la hâte de leur véhicule. Au-dessus, l'hélicoptère se balance à une altitude dangereusement basse, et son projecteur est braqué directement sur moi. Malgré la lumière aveuglante, j'aperçois

un tireur embusqué dans l'hélico, et armé d'un fusil d'assaut. Levant le canon de mon fusil à pompe, je vise l'homme et j'appuie sur la détente.

Le type se retrouve avec une moitié de boîte crânienne.

Son corps sans vie bascule dans le vide, et s'écrase sur le toit d'un immeuble voisin.

Je n'ai pas encore dit mon dernier mot.

Mon deuxième tir concerne le projecteur lui-même, et le troisième, le petit rotor vertical à l'arrière de l'hélicoptère. L'hélice hoquette, mais continue à tourner. Réarmant le fusil à pompe, je tire à nouveau, et cette fois, le rotor déclare forfait. C'est ce petit rotor vertical qui maintient l'appareil en l'air, et qui lui permet de se diriger : en d'autres termes, il donne à l'hélicoptère sa stabilité. La machine volante échappe aussitôt au contrôle du pilote, et sous les yeux horrifiés des policiers, elle vient s'écraser sur la file de voitures. L'explosion est très violente, et plusieurs officiers sont tués sur le coup, pendant que d'autres prennent feu instantanément. Je mets à profit cette diversion pour agripper le bras de Joël et le tirer hors du fourgon, et nous nous mettons à courir, plus vite qu'aucun être humain n'en serait capable.

Tout ça n'a pris que dix secondes.

Et jusqu'à maintenant, aucun coup de feu n'a été tiré dans notre direction.

Une deuxième file de voitures de patrouille apparaît à l'angle de la rue.

Sautant au beau milieu de la rue, je tire à bout portant sur le pare-brise de la voiture en tête de la file, tuant les deux policiers qui se trouvent à l'intérieur.

Incontrôlable, la bagnole s'écrase contre une voiture en stationnement. Derrière, les autres freinent à mort. La giclée de balles qui jaillit du canon de ma mitrailleuse oblige les flics à s'extirper de leur voiture et à se chercher un abri. Faisant de mon corps un bouclier destiné à protéger Joël, je fonce vers la deuxième voiture. Je sais que pour la police, mes déplacements ne sont guère plus qu'une ombre floue en mouvement. Il leur est impossible de me localiser avec précision, mais ils ouvrent le feu quand même, et un essaim de balles vole à mes oreilles.

Mon gilet pare-balles encaisse bien, et je suis indemne. Pourtant, une balle vient se loger dans ma cuisse gauche, juste au-dessus du genou, et me fait tituber. Une autre balle m'atteint au bras droit, mais je parviens à rejoindre la voiture, et pousse Joël à l'intérieur. Je prends le volant. Je saigne. La douleur est intense, mais je suis trop pressée pour y prêter attention.

Je crie à Joël :

— Baisse-toi !

Et je démarre. La voiture bondit en avant, et une pluie de balles s'abat sur nous. Me fiant à mon instinct, je me tasse sur mon siège. Le pare-brise et la lunette arrière volent en éclats, et les morceaux de verre atterrissent dans mes longs cheveux blonds. Il va me falloir un shampooing tout à fait spécial pour me débarrasser de ce genre de pellicules...

Nous réussissons à fuir, mais nous sommes à présent un couple en cavale, à bord d'une voiture extrêmement repérable. Je m'engage sur Harbor Freeway, en direction du nord, dans l'espoir de nous éloigner le plus vite possible de nos poursuivants. Slalomant entre les voitures, je garde le pied au plancher, mais deux véhicules de police nous suivent de près. Pire, un autre hélicoptère vient de faire irruption au-dessus de nous. De toute évidence, ce pilote a retenu la leçon donnée à son prédécesseur : il maintient son appareil à une altitude raisonnable, juste assez haut pour pouvoir nous suivre.

— Impossible d'échapper à un hélico, répète Joël.

— Nous nous trouvons dans une grande ville, et les planques ne manquent pas.

Joël s'aperçoit que je saigne.

— Tu es gravement blessée ?

La question est intéressante, considérant que mes blessures sont déjà – en l'espace de quelques minutes – complètement cicatrisées. Décidément, le sang de Yaksha a des pouvoirs étonnantes.

— Je vais bien, lui dis-je. Et toi ?

— Je ne suis pas blessé.

Il s'interrompt un instant.

— Combien d'hommes sont morts depuis le début de cette histoire ?

— Dix, au moins. Essaie de ne pas tenir les comptes à jour.

— C'est ce que tu as fait au bout de quelques millénaires ?

Tu as arrêté de compter les morts ?

— Disons plutôt que j'ai arrêté d'y penser.

J'ai un objectif précis : sachant que nous ne pouvons pas nous éterniser sur l'autoroute, l'unique façon d'échapper aux hélicoptères, c'est de nous en procurer un. Au sommet de plusieurs gratte-ciel, au cœur de Los Angeles, il y a des pistes d'atterrissement réservées aux hélicos qui transportent les hommes d'affaires d'une réunion à l'autre. Je sais piloter un hélicoptère. D'ailleurs, je sais piloter n'importe quel engin sorti de l'imagination des hommes.

Je sors de l'autoroute par la bretelle conduisant à Third Street avec une dizaine de voitures de police à nos trousses, et soudain, je me rends compte que les flics sont en train de dresser un barrage un peu plus loin. Me déportant sur l'autre voie, j'évite le barrage et je prends la direction des immeubles les plus hauts de la ville. Mais très vite, je m'aperçois que d'autres voitures de police bloquent la route. C'est à croire que la moitié des forces de l'ordre de Los Angeles est lancée à notre poursuite. Me voilà obligée d'entrer dans un garage, au sous-sol d'un bâtiment que je ne connais pas. Une barrière blanche s'abaisse brusquement devant le capot, mais je n'ai pas le temps d'appuyer sur le bouton vert pour prendre un ticket. La horde des représentants de la loi qui me suit de près ne s'arrête pas non plus. Et tout ce petit monde de m'imiter en fonçant droit sur la barrière. Mon attention est alors attirée par un panneau indiquant l'entrée d'un ascenseur, et je pile, arrêtant la voiture pratiquement devant la porte. On sort à toute vitesse et j'appuie sur le bouton qui commande l'ascenseur. En attendant que celui-ci nous emporte vers les étages supérieurs, j'ouvre le feu sur nos poursuivants. D'autres morts, encore. Tout à l'heure, j'ai menti à Joël. Bien sûr que je compte — trois hommes et une femme viennent de se prendre une balle en pleine tête. Aucun doute là-dessus, je suis une excellente tireuse.

L'ascenseur arrive enfin, et nous nous engouffrons à l'intérieur.

J'enfonce le bouton correspondant au dernier étage. Le vingt-neuvième.

— Tu crois qu'ils peuvent arrêter l'ascenseur du sous-sol ?

Je pose cette question à Joël tout en rechargeant mon arme.

— A mon avis, oui. Mais il leur faudra quelques minutes avant de piger comment le système fonctionne.

Puis il hausse les épaules.

— Quelle importance ? C'est une véritable armée qui encercle le bâtiment. On est coincés.

— Tu as tort de parler ainsi, lui dis-je.

Une fois au dernier étage, nous quittons l'ascenseur. Autour de nous, des bureaux de luxe, destinés à de grands cabinets d'avocats, à des chirurgiens esthétiques, et à des conseillers financiers. Mais on dirait qu'il y a trop de bureaux haut de gamme à Los Angeles : plusieurs d'entre eux sont inoccupés. Ouvrant d'un coup de pied la porte la plus proche, je me glisse précautionneusement d'une baie vitrée à l'autre, et j'observe les immeubles des alentours. Pour atteindre la piste d'atterrissement qui se trouve au sommet d'un gratte-ciel tout proche, il va falloir passer de l'autre côté du bloc d'immeubles sur lequel nous nous trouvons, et sauter par-dessus quelques-uns des bâtiments. Je me maudis : pourquoi ne suis-je pas l'un de ces vampires mythiques qu'on voit au cinéma, et qui sont capables de voler ?

Néanmoins, d'un seul bond, je peux passer d'un toit à l'autre.

Joël est à côté de moi. En contrebas, les forces de l'ordre légitime se rassemblent. Le ciel nocturne compte deux hélicoptères supplémentaires, dont les projecteurs éclairent violemment les façades.

— Ils n'utiliseront pas l'ascenseur, déclare soudain Joël. Ils ne viendront nous chercher qu'après avoir encerclé l'immeuble en haut et en bas.

Il marque une pause.

— Qu'allons-nous faire ?

— Je vais établir un nouveau record olympique.

Je montre à Joël le bâtiment qui se dresse de l'autre côté de la rue, et dont le toit n'est que trois étages au-dessous de celui où nous sommes actuellement.

— Je vais sauter jusque là-bas.

Ma déclaration impressionne Joël.

— C'est loin. Tu penses vraiment en être capable ?

— Si j'ai suffisamment d'élan, oui. Je serai de retour dans quelques minutes, le temps de dégoter un hélico. Je me poserai sur le toit de ce bâtiment-ci, et tu n'auras qu'à m'attendre.

— Et si tu rates ton atterrissage.

Je hausse les épaules.

— Je risque de tomber de haut.

— Tu survivrais à une chute pareille ?

— Je pense que oui, mais il me faudrait pas mal de temps pour m'en remettre.

— Ne reviens pas me chercher, dit Joël Vole un hélicoptère et fuis loin d'ici.

— Voilà une possibilité que je refuse d'envisager.

Mais Joël parle sérieusement.

— Trop de gens sont morts. Même si nous réussissons à nous échapper, je ne pourrais pas vivre avec un tel massacre sur la conscience.

Je commence à m'impatienter.

— Tu ne comprends donc pas que tu représentes un réel danger pour la race humaine ? Même mort, tu serais potentiellement dangereux. Ils pourraient alors prélever des échantillons de ton sang, et l'injecter à des animaux, voire à d'autres hommes – exactement comme Eddie Fender l'a fait. Et après avoir vu de quoi nous sommes capables, ils n'hésiteront pas un seul instant. Tu peux me croire : si je tue des gens cette nuit, c'est seulement pour que la race humaine puisse continuer à vivre tranquillement.

— C'est vrai, Sita ? Tu serais prête à mourir pour sauver la vie de tous ces humains ?

Je me détourne.

— Je mourrais volontiers pour sauver ta vie.

La voix de Joël est pleine de douceur.

— Qu'as-tu sacrifié pour que j'ai la vie sauve ?

Si je le pouvais, je crois que je mettrais à pleurer.

— Je te l'ai déjà dit.

— Je n'ai pas compris.

— Peu importe, c'est fait.

Je lui fais face.

— Plus tard, nous aurons le temps de discuter de tout ça.

Joël caresse mes cheveux – et des éclats de verre tombent sur le sol.

— Il te manque, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Quand je l'ai vu mourir, j'ignorais ce qu'il représentait pour toi.

Je souris tristement.

— Jusqu'à ce qu'il ou elle ne soit plus là, on ne sait jamais ce que représente vraiment quelqu'un.

— Je ne peux pas le remplacer.

Lentement, je hoche la tête.

— Je sais.

Puis je me ressaisis.

— Il faut que j'y aille, à présent.

Joël fait mine de me serrer dans ses bras.

— Nous nous voyons peut-être pour la dernière fois.

— L'histoire n'est pas encore terminée.

Avant de me préparer à effectuer ce saut audacieux, je détruis à grands coups de pied la vitre qui me barre le passage. Aussitôt, les hélicoptères sont alertés, mais je ne leur laisse pas le temps de réagir. M'éloignant des baies vitrées, je tends à Joël la mitrailleuse, et je garde uniquement le fusil à pompe.

— Tu es sujette au vertige ? me demande-t-il.

Je l'embrasse.

— Tu ne me connais pas, ça se voit. Sache que je n'ai peur de rien.

Après une profonde inspiration, je commence à prendre de l'élan. Etant capable d'accélérer en très peu de temps, je n'ai besoin que de dix foulées pour atteindre ma vitesse maximale. Quant à mon sens de l'équilibre et ma capacité à apprécier les distances, ils sont irréprochables. Prenant un appui parfait sur le rebord de la baie, je m'élance dans le vide.

Même pour moi, sauter du sommet de l'immeuble jusqu'au toit en contrebas représente une véritable performance. J'ai l'impression que je vais flotter éternellement, me déplaçant à

l'horizontale comme pour défier les lois de la gravité. Les projecteurs installés sur les hélicos ne me repèrent pas suffisamment vite, et je plane dans la nuit, telle une chauve-souris géante, l'air frais caressant mon visage. Au-dessous de moi, de minuscules silhouettes lèvent la tête vers le ciel, clignant des yeux, incrédules. J'ai presque envie d'éclater de rire. Ils croyaient m'avoir piégée, ces idiots de mortels. Ils se sont trompés.

Avec un tel élan, mon atterrissage ne s'effectue pas particulièrement en douceur, et je suis obligée de me rouler en boule tandis que je glisse à travers toute la surface du toit. Quand je parviens enfin à m'arrêter, je me relève, pour constater que je saigne. Au-dessus de ma tête, les hélicos tentent frénétiquement de se mettre en position afin de me tirer dessus : je n'ai même pas le temps de reprendre ma respiration qu'il me faut déjà bondir à nouveau. Et tandis que je saute sur le toit le plus proche, une série de balles vient ricocher devant moi.

Les sauts suivants, qui me font passer d'un bâtiment à un autre, ne me demandent pas de bondir de l'autre côté de la rue, et par conséquent, ne sont pas aussi spectaculaires que le premier de la série. Pourtant, le dernier, qui doit me propulser sur le toit du gratte-ciel doté d'une piste d'atterrissage, se révèle être le plus dramatique de tous. Comme il m'est impossible de m'élever d'un bond de vingt étages, je n'ai pas prévu d'atterrir au sommet du gratte-ciel, mais de sauter à l'intérieur, à travers l'une des baies vitrées. Tout ce que j'espère, c'est que je ne heurterai pas les poutrelles en acier et les parois en béton entre les étages.

Une fois de plus, les hélicoptères se rapprochent, et j'entends crépiter les mitrailleuses.

Et une fois de plus, je m'élance en courant.

Le mur noir que forment les vitres du gratte-ciel fonce sur moi à toute vitesse, et juste avant d'entrer en contact avec la paroi, je me rejette en arrière, les jambes tendues devant moi. J'ai parfaitement évalué la situation : la vitre vole en éclats, épargnant mon visage et mes bras. Malheureusement, l'atterrissage n'est pas aussi réussi, et je m'écroule sur une rangée de bureaux. Même pour moi, la violence du choc est

incroyable. Freinée dans ma chute par des ordinateurs – en piteux état – et divers dossiers, je reste immobile pendant une longue minute, et j'ai le plus grand mal à reprendre mon souffle. Me voilà à présent couverte de sang de la tête aux pieds. Mais à peine ai-je le temps de grimacer sous l'effet de la douleur, que déjà ma chair panse ses blessures, tandis que mes os fracturés entreprennent de se ressouder.

Dehors, j'ai toujours de la compagnie. Le pilote de l'un des hélicoptères a décidé de s'approcher du trou que j'ai percé dans le mur du bâtiment. L'hélico se trouve juste en face de la baie défoncée, et le faisceau du projecteur fouille tous les recoins du bureau. A bord de l'appareil, il y a trois hommes, pilote compris. Jetant un coup d'œil par-dessus le matériel informatique que j'ai détruit dans ma chute, je remarque que le préposé à la mitrailleuse, le doigt posé sur la détente, semble nerveux, et je me dis que je préférerais disposer d'un hélico de la police plutôt que d'un appareil civil. Mais le pilote aux commandes de l'engin n'étant pas téméraire, il prend soin de ne pas le maintenir constamment dans la même position : dans ces conditions, il serait très risqué d'essayer de bondir dans l'hélicoptère. J'opte alors pour une alternative plus raisonnable.

Lentement, je me redresse. Je boite un peu, mais bien que mon tibia soit encore cassé, je sais qu'il sera comme neuf d'ici quelques minutes – que Dieu bénisse le sang de Yaksha ! Pliée en deux afin de me dissimuler derrière la rangée de bureaux, et pour éviter le faisceau du projecteur qui balaie l'intérieur de la grande pièce, je tâche de m'éloigner de la baie que j'ai défoncée. L'hélico, lui, décrit un cercle, s'écartant du trou dans le mur et s'en rapprochant, alternativement. Les vitres sont teintées, et il est donc plus facile pour moi de suivre les déplacements de l'hélicoptère que pour les policiers de suivre les miens. Sauf si, bien sûr, leur projecteur était dirigé droit sur moi. Pourtant, j'ai l'impression qu'ils sont comme obsédés par la zone qui se trouve juste derrière le trou béant, à l'intérieur. Ils sont sans doute persuadés que je suis cachée quelque part dans les décombres, blessée, à l'agonie.

— Viens, mon petit, approche-toi, dis-je dans un souffle.

J'attends qu'il soit tout près du bâtiment, je brise la vitre derrière laquelle je suis tapie, et j'ouvre le feu. D'abord, je me débarrasse du préposé à la mitrailleuse : sa tronche ne me revient pas du tout. Ensuite, c'est au tour du projecteur, puis je mets en joue le réservoir de l'hélico. Ainsi que je l'ai déjà mentionné, j'adore les feux d'artifice et les explosions en tous genres. Je presse la détente du fusil à pompe, et l'hélicoptère disparaît dans une énorme boule de feu. Le pilote est encore en train de hurler quand les flammes avalent son corps. Instantanément déchiqueté, l'autre type, lui, est éjecté par la porte ouverte de l'appareil. Toute vie ayant déserté l'hélicoptère, celui-ci s'écrase sur le sol. En bas, les gens poussent de grands cris et sanglotent. Au-dessus de ma tête, à droite, j'entends les deux autres hélicos qui s'éloignent. On dirait que leur bel enthousiasme est retombé, et qu'ils n'ont plus envie d'en découdre avec moi.

Tandis que je me dirige vers l'ascenseur, je croise un gardien de nuit, qui me regarde à peine. Malgré le sang dont je suis couverte, et en dépit de mon artillerie, il me souhaite une bonne nuit. Je lui souris.

— Pareillement, dis-je aimablement.

L'ascenseur m'emporte jusqu'au dernier étage, où il m'est facile de dénicher l'échelle escamotable permettant d'accéder au toit du gratte-ciel. Là, ce sont deux hélicoptères, et pas seulement un, qui attendent de nous convoyer vers la liberté. Les deux appareils sont équipés d'un moteur à réaction, ce qui n'est pas pour me déplaire : avec ça, j'irai aussi vite que les flics, et peut-être même plus vite. Manque de chance, un vigile monte la garde. Un homme âgé, de toute évidence contraint de travailler la nuit pour compenser une trop maigre retraite, qui se précipite vers moi. Bien qu'il soit armé, il ne fait pas mine de vouloir sortir son flingue de son étui. Le verre de ses lunettes est particulièrement épais, et tout en me regardant de haut en bas, il écarquille ses yeux myopes.

— Vous êtes de la police ? me demande-t-il.

Je n'ai pas le cœur de lui raconter un bobard.

— Non. Le méchant, c'est moi. J'ai même fait exploser en vol l'hélicoptère qui vient de s'écraser.

Il est à la fois stupéfait et admiratif.

— Je vous ai vue sauter d'un toit à l'autre. Je peux savoir comment vous faites ça ?

— Je prends des stéroïdes anabolisants.

Du plat de la main, il se frappe la cuisse.

— J'en étais sûr ! Ah, toutes ces drogues que les jeunes avalent, de nos jours... Qu'est-ce que vous voulez ? Piquer un hélico ?

Je braque sur lui le canon du fusil à pompe.

— Exactement. Donnez-moi les clés, s'il vous plaît. Je n'ai vraiment pas envie de vous tuer.

Le vieux monsieur se hâte de lever les mains en l'air.

— Ne vous croyez surtout pas obligée de me descendre. Les clés sont sur le tableau de commandes. Vous savez piloter un hélicoptère ?

J'abaisse alors mon arme.

— Bien sûr. J'ai pris des cours de pilotage, ne vous inquiétez pas pour moi.

Il m'accompagne jusqu'à l'hélico le plus proche, un Bell 230.

— Ce bijou a une autonomie de plus de quatre cents kilomètres. Il faut que vous partiez loin de cette ville : la radio et la télé racontent que vous faites partie d'une bande de terroristes.

Tout en réinstallant aux commandes, j'éclate de rire.

— Surtout, n'essayez pas de convaincre les journalistes du contraire. Dites-leur simplement qu'une force supérieure a eu raison de votre volonté. Je doute que vous ayez envie que les gens sachent qu'une jeune femme a dérobé un hélicoptère sous le nez du gardien.

— Et une jeune femme blonde, de surcroît ! m'approuve-t-il. Soyez prudente !

Le vieil homme referme la portière, et je décolle.

Récupérer Joël ne me pose aucun problème, au contraire : c'est même la partie la plus facile de notre expédition nocturne. Les hélicoptères de la police se tiennent volontairement à l'écart — à plus d'un kilomètre de là. C'est que les flics n'ont pas l'habitude de voir leurs appareils exploser en plein ciel. Les flammes qui ont embrasé l'hélico abattu s'élèvent le long de la

façade du gratte-ciel. Je distingue au loin la fumée qui signale l'endroit où s'est écrasé le premier engin. Tandis qu'il monte à son tour dans le cockpit, Joël secoue la tête.

— Ils n'abandonneront jamais la poursuite, déclare-t-il.

— Je n'en suis pas aussi certaine, dis-je sur un ton de défi. Ils auront peut-être peur de me prendre en chasse.

Direction nord-est. Je suis impatiente de quitter la banlieue de Los Angeles, et de trouver un coin tranquille, quelque part dans la nature, où nous pourrons enfin disparaître. Les montagnes toutes proches offrent un refuge possible. Notre hélicoptère est capable de parcourir trois cents kilomètres en une heure. A ma grande surprise, les appareils de la police ne nous prennent pas réellement en chasse, mais ce n'est pas uniquement parce que le nôtre est plus rapide — ce qui m'intrigue au plus haut point. Les policiers nous laissent les distancer d'au moins trente kilomètres. Cet écart entre eux et nous ne me rassure pas vraiment, parce que je sais qu'ils continuent à nous observer. Il ne servirait à rien d'essayer d'échapper à leurs radars en volant à très basse altitude. De toute évidence, les flics ont décidé d'attendre, mais d'attendre quoi ?

— Ils attendent des renforts, dis-je d'une voix forte, tandis que nous survolons la ville endormie, à plus de mille pieds d'altitude.

Joël acquiesce.

— Ils ont vraisemblablement réclamé des armes plus performantes.

— Des hélicoptères de l'armée ?

— Sans doute.

— D'où viendront-ils ?

— Au sud de cette zone, il y a une importante base militaire. Peut-être devrions-nous nous diriger vers le nord.

— C'est ce que j'avais l'intention de faire après avoir atteint Cajon Pass.

Cajon Pass, qui marque la limite du désert — une autre cachette possible. L'autoroute 15 passe par là, pour filer ensuite sur Las Vegas.

— Tu n'as peut-être pas besoin d'attendre aussi longtemps, suggère Joël.

— Pigé.

Pourtant, grande est la tentation de mettre entre nos poursuivants et nous encore plus de kilomètres. Cela me donne l'illusion d'être en sécurité, une illusion très dangereuse. Mais plus nous progressons, et moins le désert m'attire. Comme nous sommes en hiver, le sommet des montagnes est recouvert de neige, et bien que je résiste particulièrement bien aux basses températures, je déteste le froid. Etant donné la vitesse à laquelle nous volons, nous ne devrions plus tarder à arriver au-dessus de Cajon Pass. Une fois que nous serons là-bas, Los Angeles sera loin derrière nous, et nous pourrons enfin nous déplacer à notre guise.

Je pose alors la question qui me brûle les lèvres.

— Joël, tu as soif ?

Il se méfie.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je le dévisage.

— Comment te sens-tu ?

Il inspire profondément.

— Fiévreux. Et j'ai des crampes.

Je hoche la tête.

— Tu as besoin de sang.

Joël prend le temps de digérer cette déclaration.

— Tu bois réellement le sang des gens ? Comme dans les histoires de vampires ?

— Toutes les histoires contiennent un grain de vérité, mais il ne faut pas croire tout ce qu'elles racontent. Pour survivre, un vampire a besoin de sang humain, mais il n'est pas nécessaire pour autant de tuer la personne dont on boit le sang. Le fait de la toucher ne la transformera pas en vampire. D'ailleurs, il est possible de boire le sang des animaux, mais tu t'apercevras vite qu'il n'est pas très nourrissant.

— J'aurais besoin de sang tous les jours ?

— Non. Tous les deux ou trois jours, c'est tout. Mais au début, il t'en faudra quotidiennement.

— Et si je n'en bois pas, que se passe-t-il ?

— Tu mourras dans d'atroces souffrances.

— Oh... Et je devrais aussi me nourrir normalement ?

— Oui, tu auras faim comme avant. Mais s'il le faut, tu seras capable de survivre longtemps sans aucune nourriture. Et tu pourras également retenir ta respiration pendant de très longues périodes.

— Et le soleil ? s'inquiète Joël. Nous avons déjà passé du temps assis au soleil, toi et moi.

— C'est vrai, mais il vaut mieux que tu évites de t'exposer, au début. Le soleil ne te sera pas fatal, mais il peut provoquer des allergies, au moins pendant les premiers siècles. Même maintenant, au bout de cinq mille ans, je suis nettement moins forte pendant la journée. Mais à part ça, tu peux oublier tout ce qu'on raconte au sujet des vampires. Les crucifix, les roses blanches, l'eau bénite – rien de tout ça ne peut avoir un quelconque effet sur toi. Quand Bram Stoker a écrit son roman, il cherchait seulement à impressionner ses lecteurs.

Je m'interromps un instant.

— Tu sais que nous nous sommes rencontrés, Bram Stoker et moi ?

— Tu lui as dit que tu es une vampire ?

— Non, mais il a senti que je n'étais pas comme tout le monde, que j'étais spéciale. Il m'a dédicacé un exemplaire de Dracula, et ensuite, il a voulu que je lui donne mon adresse, mais j'ai refusé.

Portant mon poignet à mes lèvres, je déclare soudain :

— Je vais ouvrir une de mes veines, et tu vas boire un peu de mon sang.

Joël s'agit.

— C'est dégoûtant...

— Tu vas aimer ça, j'en suis certaine. Mon sang est délicieux.

Un instant plus tard, Joël accepte à contrecœur de plaquer sa bouche sur mon poignet ensanglé, mais il n'est pas comme Ray. Son métier l'a habitué à la vue du sang, et l'hémoglobine ne lui donne pas envie de vomir. En fait, il ne lui faut guère plus de deux minutes pour se mettre à téter goulument mon poignet, et je suis obligée de l'interrompre

avant qu'il ne soit complètement repu. Pas question de le laisser me vider de ma force vitale !

— Alors, comment te sens-tu ? dis-je en écartant le bras.

— En pleine forme. Et d'humeur plutôt badine.

J'éclate de rire.

— Toutes les filles que tu renconteras ne seront peut-être pas prêtes à t'offrir leur sang.

— Pouvons-nous être tués à l'aide d'un pieu planté dans le cœur ?

Mon rire s'étrangle dans ma gorge. La question de Joël me rappelle les horribles souffrances que j'ai endurées après l'explosion de ma maison, au cours de laquelle Yaksha avait prétendument trouvé la mort. La douleur me taraude toujours – bien que le sang de Yaksha ait contribué à l'atténuer. Je me demande ce que Yaksha penserait de moi, s'il savait qu'en créant de nouveaux vampires, j'ai rompu le serment qui me liait à Krishna. J'ai tué tant d'innocents... Il me considérerait sans aucun doute comme étant éternellement damnée.

Yaksha me manque. Ray me manque. Et Krishna me manque aussi.

— En effet, il est possible de tuer un vampire de cette façon, dis-je calmement.

Dix minutes plus tard, nous survolons Cajon Pass, et l'hélicoptère prend de l'altitude, en direction du nord. Cajon Pass se trouve à plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer, et les appareils de la police, dont les lumières rouges et blanches clignotent dans la nuit, sont maintenant à plusieurs dizaines de kilomètres derrière nous. Il nous reste encore quatre heures avant le lever du soleil, et je dois trouver un abri pour Joël, et pour moi, un endroit tranquille où je pourrais établir un plan d'action. Etudiant le paysage d'un côté et de l'autre, je songe un instant à abandonner l'hélicoptère. Les falaises de Cajon Pass offrent de bien meilleures planques que le désert, mais je n'ai pas envie de me poser, pas tout de suite. Une nouvelle idée m'est venue à l'esprit, une idée qui pourrait bien nous débarrasser des flics qui nous suivent.

Et si je faisais sombrer l'hélico au fond d'un lac ?

L'appareil coulerait à pic, sans laisser de traces signalant sa présence.

C'est un bon plan. La quantité de carburant dans les réservoirs impose de choisir le lac le plus proche, Big Bear ou Arrowhead. Mais cette fois encore, je me refuse à prendre la direction des montagnes enneigées. Le vampire nouveau-né qu'est Joël risque de ne pas supporter un tel séjour. Je me souviens comme j'étais sensible au froid, après que Yaksha ait changé ma nature. Les vampires, les serpents, ces descendants de démons – nous préférons la chaleur.

Ce qu'il me faut, c'est une oasis au milieu des sables, dotée d'un joli lac.

L'hélicoptère plonge en direction du désert.

Au-dessous de nous, le paysage déroule son aridité.

Le temps passe. Pour autant que je puisse en juger, personne ne nous a suivis.

— Nous n'allons quand même pas rester éternellement dans cet engin, proteste enfin Joël.

— Je sais...

— Qu'est-ce que tu attends pour te poser ?

— Le lac Mead.

Le barrage Hoover – il n'est plus qu'à vingt minutes, d'après mes estimations.

Mais j'ai attendu trop longtemps.

Cinq minutes plus tard, j'aperçois deux hélicoptères militaires qui se dirigent sur nous. Ils ont survolé à l'ouest, pas au sud. Ma vue étant très perçante, je les repère de loin – ils sont à plus de quatre-vingt kilomètres. Je sens qu'il est encore possible d'atteindre le lac, mais je sais également qu'ils nous ont localisés, et qu'ils nous suivent sur leurs radars. Dès que je modifie ma trajectoire, ils changent aussitôt leur plan de vol. Joël, qui sent mon inquiétude, ne comprend pas tout de suite ce qui se passe. Malgré sa nouvelle condition de vampire, sa vue est loin d'être aussi parfaite que la mienne.

— Tu as vu quelque chose ? s'étonne-t-il.

— On a de la compagnie.

Il regarde autour de lui.

— Nous pouvons aller jusqu'au lac ?

— Peut-être.

Sur le ton de la plaisanterie, je lui pose à mon tour une question :

— Nous pouvons combattre deux hélicoptères Apache ?

— Impossible.

J'ignorais encore quel était le type d'appareil qui nous avait pris en chasse, mais quelques minutes plus tard, j'étais fixée. Je ne connais pas grand-chose à ce modèle, mais j'ai lu suffisamment de documentation à son sujet pour savoir que nous sommes face à deux des hélicoptères les plus offensifs de la planète. Ils approchent sans s'éloigner l'un de l'autre, et il est clair que leur objectif est de nous intercepter. Plus noirs qu'un ciel de tempête, équipés d'immenses pales quasi-hypnotiques, ils sont beaucoup plus rapides que notre hélico. Les tourelles dissimulant une mitrailleuse et les lance-missiles dépassent de chaque côté de l'appareil, plus menaçantes qu'un poing prêt à jaillir. S'ils se dirigent ainsi sur nous, c'est pour nous envoyer au tapis, Joël les aperçoit enfin.

— Nous devrions peut-être nous rendre, suggère-t-il.

— Hors de question.

A cinq kilomètres du lac, ils parviennent à nous barrer le passage. L'immense étendue liquide est clairement visible, mais elle pourrait tout aussi bien se trouver sur la lune, puisqu'elle nous est à présent interdite. C'est la première pensée qui me traverse l'esprit. Mais les deux Apache ne font pas mine de vouloir se servir immédiatement de leurs armes. Ils volent au-dessus et au-dessous de nous, dangereusement près de notre appareil, et nous recevons l'ordre de nous poser.

— Quelqu'un leur a dit de nous ramener vivants, observe Joël.

— Qui ?

Joël hausse les épaules.

— L'ordre pourrait provenir du Président des Etats – Unis.

Mais je soupçonne le commandant de la base à laquelle sont rattachés ces appareils d'avoir lui-même donné cet ordre.

— Il suffirait que nous puissions survoler le lac, dis-je à Joël. Personne n'irait imaginer que nous avons essayé de disparaître sous l'eau.

— Moi, en tout cas, je n'y songerais même pas. Nous pouvons vraiment rester en apnée pendant un long moment ?

— Je suis capable de retenir ma respiration pendant une heure.

— Et moi ?

Je tapote la jambe de Joël pour le réconforter.

— Il faut que tu aies la foi. Nous aurions dû mourir une bonne douzaine de fois, cette nuit, et nous sommes toujours en vie. Krishna ne nous a peut-être pas complètement abandonnés...

— S'ils décident d'ouvrir le feu, nous risquons fort de lui poser la question nous-mêmes, réplique Joël d'un ton sec.

Les deux Apache ronronnent autour de nous pendant quelques instants, puis ils semblent se désintéresser de la souris que nous sommes pour ces gros chats noirs. Ils déchaînent sur notre trajectoire une grêle de balles, qui me force à ralentir pour éviter à notre appareil d'être mis en pièces. S'ils le désiraient, ils pourraient nous pulvériser à tout moment, mais bien qu'ils cherchent à m'empêcher de survoler le lac, ils n'essaient pas vraiment de nous abattre. Comme ils nous bloquent le passage, je suis obligée de faire plonger l'appareil pour les éviter, si bas que Joël frôle l'accident cardiaque.

— Toi, tu es un pilote hors-pair, déclare-t-il après avoir repris ses esprits.

— Tu sais, je ne suis pas mauvaise au lit non plus.

— Ça, je n'en doute pas.

Ces militaires ne ressemblent pas aux policiers de Los Angeles : ils tiennent à ce qu'on obéisse à leurs ordres. Il se peut qu'ils aient reçu la consigne de nous capturer vivants, mais leur priorité, c'est de nous empêcher de nous échapper. A huit cents mètres du lac, ils ouvrent le feu avec une précision chirurgicale, et soudain, les rotors ne tournent plus tout à fait rond. Notre appareil perd de sa stabilité, mais maintient le cap. Le bruit au-dessus de nous est assourdissant. Pourtant, je continue à diriger notre hélico droit sur le lac. Je n'ai pas d'autre choix.

— Prépare-toi à sauter, dis-je à Joël.

— Je ne quitterai pas cet appareil sans toi.

— Bien répondu. Mais il faudra pourtant que tu sautes dès que nous survolerons l'eau. Ensuite, nage vers la rive la plus éloignée, et essaie de rester sous l'eau le plus longtemps possible.

Joël hésite un instant, puis il lâche :

— Je ne sais pas nager.

— Pardon ?

— Je dis que je ne sais pas nager.

Je n'en crois pas mes oreilles.

— Mais pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ?

— J'ignorais ce que tu voulais faire. Tu ne m'avais pas fait part de ton plan.

— Joël !

— Sita !

J'abats mon poing sur le tableau de bord.

— Bon sang ! Ecoute, il va te falloir apprendre très vite à nager. Tu es un vampire, et tous les vampires savent nager.

— Et qui a dit ça ?

— Moi, et je fais autorité sur le sujet. Et maintenant, tu arrêtes de discuter, et tu te prépares à sauter.

— Alors, tu sautes avec moi.

— Non. Il faut que j'attende qu'ils aient lancé un missile — en agissant ainsi, ils croiront que je suis morte.

— Insensé. Tu vas mourir, si tu t'y prends comme ça.

— Ferme-la, et entrouvre légèrement ta portière. Dès que tu auras atteint l'autre rive, file dans les collines, et planque-toi. Je saurai te retrouver. Même à quinze kilomètres de distance, je reconnaîs sans problème la respiration d'un vampire.

Les deux Apache sont toujours déterminés à nous empêcher d'atteindre le lac. L'un d'eux prend de l'altitude avant de plonger à pic juste devant nous, me contraignant à foncer vers le sol pour l'éviter. Je n'ai pas un grand mérite à réussir la manœuvre, puisque notre hélicoptère est sur le point de s'écraser. Le lac n'est plus qu'à quelques dizaines de mètres. Derrière nous, l'un des Apache ouvre le feu, répétant ma stratégie de tout à l'heure. Le rotor anti-couple de notre hélico est aussitôt détruit, et je perds immédiatement le contrôle des

commandes. Nous tourbillonnons follement en nous déportant sur la gauche, et soudain, l'eau défile au-dessous de nous.

Je hurle à Joël :

— Saute !

Il me lance un dernier regard – l'expression de son visage est étrangement triste.

Puis il disparaît dans le vide.

Repoussant violemment le manche, je tente de reprendre de l'altitude, à la fois pour détourner leur attention de Joël et pour rester en vie. Tout ce que j'espère, c'est que les militaires ne l'ont pas vu sauter hors de l'appareil. Mon hélico tangue un peu, mais continue à survoler le lac. J'aperçois le barrage de Hoover Dam, un kilomètre et demi plus loin. Impossible d'aller jusque-là. Tel un cheval bourré d'amphétamines, l'hélicoptère ne cesse de se cabrer. Déverrouillant ma porte, je saisit le fusil à pompe et je tire sur l'Apache le plus proche. Le rotor principal est touché, mais ce fichu hélicoptère est costaud. Il vire aussitôt, puis les deux Apache se regroupent et se rapprochent encore de mon appareil, tels deux vautours jumeaux en train d'examiner un papillon blessé. Jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je vois l'un des pilotes faire un signe à son mitrailleur. L'homme tend la main vers ce qui me semble être les commandes de tir des missiles. A l'instant précis où j'ouvre en grand la portière, une langue de feu jaillit du flanc de l'Apache. Comparés aux réflexes humains, les miens sont particulièrement prompts, mais je ne suis pas aussi rapide qu'un missile. J'ai à peine le temps de quitter mon siège que la fusée est déjà sur l'appareil.

Mon hélico est littéralement pulvérisé en plein vol.

L'impact de l'explosion a la brutalité d'un poing d'acier. Un fragment de métal en fusion se plante dans mon crâne, et une vague de douleur irradie tout mon organisme. Je tournoie sur moi-même à la façon d'un hélicoptère privé de son rotor anti-couple. Le sang qui coule sur mon visage m'aveugle totalement, mais même si je ne vois pas se rapprocher l'eau glacée, je la sens qui gifle mon corps meurtri. L'éclat de métal dans ma tête se contracte au contact du froid, et mon crâne manque d'exploser sous l'effet du jet de vapeur. Je sens que je m'enfonce en tourbillonnant dans un abîme sans fond. Je n'ai pas

complètement perdu conscience. Le lac est d'une profondeur infinie, et mon âme, totalement vide. Et tandis que je m'évanouis, je regrette fugitivement de mourir de cette façon – sans que Krishna m'ait accordé sa grâce. Comme j'aimerais qu'il m'accueille de l'autre côté – ses divins yeux bleus. Que Dieu me pardonne, je l'aime tant.

## CHAPITRE II

Je me réveille, le visage baigné d'une lumière pâle. Ouvrant les yeux, je me rends compte qu'elle provient des projecteurs des hélicoptères, braqués droit sur moi. Sauf que les hélicos en question sont dans le ciel, et que moi, je suis étendue sur le dos, au fond du lac, sous plusieurs mètres d'eau. Même évanouie, j'ai eu la présence d'esprit de retenir ma respiration. Combien de temps j'ai perdu conscience, je n'en sais rien. Mon crâne est toujours douloureux, mais c'est supportable. Les types dans les hélicoptères ne peuvent absolument pas me repérer.

Je me demande dans quel état est Joël, et s'il a réussi à leur échapper.

Ma jambe gauche est coincée sous l'épave de mon appareil, ce dont je me félicite : ainsi, j'ai évité de remonter à la surface, où mon corps aurait sans doute été criblé de balles. Après avoir dégagé ma jambe, je me mets à plat ventre et j'entreprends de nager loin du faisceau des projecteurs, sans trop savoir si je me dirige vers le centre du lac ou si je me rapproche de la rive. J'ai très envie de respirer, mais je tiens bon. Je sais que je peux nager longtemps sans avoir besoin de remonter à la surface. Les militaires ne peuvent matériellement pas fouiller toute la superficie du lac. Ils ne m'auront pas.

Mais si Joël est leur prisonnier, je ne serais pas libre non plus.

Dix minutes plus tard, ayant laissé loin derrière moi la lumière des projecteurs, je m'autorise à remonter à la surface. Dès le premier coup d'œil, je comprends que je me trouve à peu près au milieu du lac. Derrière moi, près de la rive au-dessus de laquelle mon hélico a explosé en vol, les appareils de l'armée décrivent toujours de grands cercles, pointant sur l'eau leurs projecteurs. Sur cette même rive, j'aperçois plusieurs camions, de nombreux militaires, et quelques flics. Joël est au centre de l'attroupement, une bonne douzaine d'armes braquées sur lui.

— Bon sang, il ne mentait pas quand il m'a dit qu'il ne savait pas nager.

Pas question de foncer pour le libérer. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui m'en manque, mais je me retiens. Foncer, c'est dans ma nature, et au fil des siècles, je n'ai guère appris la patience. Et tandis que je flotte au milieu des eaux noires du lac, je me dis que toutes ces années ne m'ont apporté que du malheur.

On pousse Joël à l'intérieur d'un fourgon blindé. Des militaires ont enfilé des tenues de plongée. Ils veulent retrouver mon cadavre, ils veulent le voir, et s'assurer que je suis bien morte. Si je ne veux pas perdre la trace de Joël, je sais qu'il me faut agir vite, mais je sais aussi que je ne dois plus tuer personne. Pour les militaires, tous les décès inexplicables seront autant de preuves que je suis encore en vie. Une vive douleur dans la tête attire soudain toute mon attention. Portant la main à mon front, je retire le fragment de métal qui avait pénétré dans mon crâne. Sans le sang de Yaksha qui coule à présent dans mes veines, une telle blessure m'aurait tuée.

Je nage vers la partie de la rive où Joël est retenu prisonnier, mais je me dirige vers un point situé deux kilomètres plus loin. Plus à l'aise dans l'eau qu'un dauphin, il ne me faut que quelques minutes pour atteindre le bord du lac. Sans que quiconque ne s'aperçoive de ma présence, je me glisse hors de l'eau et je file me cacher derrière des rochers, sur une colline. Spontanément, j'ai envie de me rapprocher du groupe de militaires, mais il serait idiot de vouloir suivre Joël au volant d'un véhicule de l'armée. Enervée de constater que la distance entre nous ne cesse de grandir, je file vers le terrain de camping. Même en hiver, on vient ici, en famille, profiter des joies du lac et de la nature. Haut dans le ciel, le disque presque parfait de la lune répand sur moi sa lueur argentée. Exactement ce que je voudrais éviter. Si un Apache me prend à nouveau en chasse, je jure que je l'attrape par les patins et que je le réduis en miettes, foi de vampire. A mon tour de balancer des missiles !

C'est juste une idée qui me traverse l'esprit, une sorte de monologue intérieur typique du prédateur que je suis.

Dans le camping, une famille de trois personnes est endormie sous une tente, et une belle Ford Bronco toute neuve,

garée à côté, semble attendre que je la vole. Sans un bruit, je me débarrasse de l'antivol, et je me glisse derrière le volant. Deux secondes plus tard, le moteur ronronne, et je m'en vais, vitres baissées.

Pendant toute ma longue existence, l'ouïe a toujours été le meilleur de mes cinq sens. Quand il neige, j'entends les flocons qui tombent d'un nuage à plus de trois mille mètres d'altitude. Et je n'ai donc pas la moindre difficulté à entendre les moteurs des véhicules de l'armée, qui démarrent et s'éloignent, quittant le bord du lac. Le commandant estime probablement qu'il est préférable de mettre Joël à l'abri, même si le cadavre de la sorcière blonde n'a pas encore été retrouvé. L'oreille aux aguets, je suis le déplacement des véhicules, qui reprennent dans l'autre sens la route qui mène au lac. Pourtant, le nez en l'air, je dois admettre que c'est mon odorat qui est le plus aiguillé. Ça me surprend. Je perçois clairement l'odeur de Joël – même au milieu des autres. Sans doute un autre cadeau du maître Yaksha, un démon issu d'une longue lignée de serpents. Les serpents ont un odorat exceptionnel.

Avec cet odorat, dont je suis ravie de disposer désormais, je peux suivre précisément, et de loin, la trace du convoi militaire. Ces gens-là ne sont pas idiots – ils vont s'assurer que personne ne les suit. Et cette fois encore, je suis frappée par le fait que je peux percevoir leurs pensées. Bien sûr, j'ai toujours été capable de ressentir les émotions des mortels, mais jamais leurs pensées. De toute évidence, Yaksha lisait dans les pensées d'autrui, mais il ne m'en avait jamais parlé. Aucun doute possible, ceux que j'ai pris en filature vérifient qu'ils ne sont pas suivis. Entre eux et moi, je prends soin de laisser une vingtaine de kilomètres, et je conduis tous feux éteints, évidemment.

D'abord, le convoi prend la direction de Las Vegas, puis, à huit kilomètres de la Ville du Vice, il s'engage sur une étroite route pavée. La file de véhicules ralentit l'allure, m'obligeant à redoubler de prudence. Partout, des panneaux indiquent que nous pénétrons dans une zone interdite aux civils. J'en conclus que nous nous dirigeons vers une base militaire.

Moins d'une heure plus tard, mes doutes se confirment. Las Vegas est à soixante-quinze kilomètres environ, et le fourgon

blindé transportant Joël disparaît dans un camp dont les abords sont étroitement surveillés. Après avoir accéléré, je quitte la route et je gare la Ford Bronco deux kilomètres plus loin, derrière une butte. Puis je marche vers le camp, étonnée de constater, au fur et à mesure que je me rapproche, qu'il s'agit d'une base particulièrement bien protégée. Un grillage haut de trente mètres, et surmonté de barbelés, fait tout : le tour du camp. Normalement, je pourrais le franchir d'un bond, et sans efforts, mais des miradors équipés de mitrailleuses et de lance-grenades se dressent tous les soixante mètres. Ça fait beaucoup de miradors. La base est immense, et s'étend sur un peu moins d'un kilomètre. En plus des miradors et du grillage, il y a un tas d'appareils électroniques – on dirait des battes de base-ball métalliques – installés à intervalles réguliers sur tout le périmètre de la base. Je les soupçonne d'être électrifiés. Nous, les vampires, nous sommes sensibles à l'électricité. Une fois, j'ai été frappée par la foudre, et il m'a fallu trois jours au fond d'un cercueil pour m'en remettre. Mon fiancé de l'époque voulait absolument m'enterrer.

Sur l'un des côtés, une piste d'atterrissement s'étend sur presque toute la longueur du camp. Je me souviens d'avoir lu quelque part que le gouvernement avait installé dans le désert, non loin de Las Vegas, une base servant à tester les dernières inventions en matière d'avions de combat et d'armes nucléaires et chimiques. J'ai comme l'impression que je suis tombée dessus. Le camp est installé au pied d'une colline aride, et j'en déduis que les militaires ont creusé le sous-sol, afin de procéder à des expériences loin de l'œil indiscret des satellites espions.

Des tanks Sherman et des hélicoptères Apache sont stationnés près de ce qui me semble être des baraquements, prêts à attaquer. Et je suis certaine d'une chose.

Je ne vais pas pouvoir entrer dans cette base.

Et même si je parviens à y entrer, je n'en ressortirai pas vivante.

Le fourgon blindé qui transporte Joël s'est arrêté au milieu de la base. L'arme à la main, des soldats se précipitent et forment une haie autour du fourgon. L'air cruel, un général, dont l'épaulette s'orne d'une unique étoile et dont les yeux

luisent de méchanceté, s'approche du véhicule. Derrière lui, un groupe de scientifiques en blouse blanche – exactement ce que je craignais. Le général donne l'ordre d'ouvrir la porte du fourgon blindé, et Joël apparaît, les pieds et les mains entravés, le dos voûté. Sans manifester la moindre inquiétude, le général s'approche de lui et entreprend de le fouiller. Puis il jette un regard derrière lui, et plusieurs scientifiques hochent la tête, sans que je comprenne vraiment pourquoi. Que sont-ils en train d'approuver ? Estiment-ils que Joël est un authentique vampire ? Mais ils ne savent rien des vampires...

— Et si je me trompais ? dis-je à voix basse.

Non, c'est impossible. Au cours des deux derniers millénaires, Yaksha et moi étions les deux seuls vampires sur cette planète. Certes, il y en a eu d'autres récemment, mais la conversion de Ray n'a pas duré longtemps. Eddie Fender était une aberration et un psychotique, et j'ai personnellement détruit tous ses descendants.

A moins que je ne les ai pas tous tués ?

Soudain, je comprends que c'est ce général qui nous voulait vivants. C'est lui qui a ordonné aux pilotes des Apache de ne pas nous tuer. Avant de se servir de leurs missiles, ils ont attendu longtemps, et ils ont tiré seulement parce qu'ils y étaient obligés. En fait, c'est sans doute parce qu'ils ont tiré que le général est en colère. La façon qu'il a d'examiner Joël – on dirait presque qu'il exulte. Le général a l'intention de se servir de Joël, et il sait précisément dans quel but.

On emmène Joël à l'intérieur d'un bâtiment.

Le général échange quelques mots avec l'un des scientifiques, puis les deux hommes disparaissent à leur tour dans le bâtiment.

Je m'assois par terre.

— Il ne manquait plus que ça !

Mon objectif est clair : il faut que je sorte Joël de ce camp avant que les militaires n'aient eu le temps de pratiquer sur lui toutes sortes d'expériences – et plus spécifiquement, avant qu'ils n'aient le temps d'analyser son sang. Bien que je ne sache pas vraiment ce qu'ils pourraient trouver, il est clair que quelles

que soient leurs découvertes, elles augureraient très mal de l'avenir de la race humaine.

Mais puisque je ne peux pas entrer en force dans cette base militaire, il va me falloir ruser. Comment ? Me lier d'amitié avec les gardes ? Séduire l'un des soldats postés sur les miradors ? Considérant mon magnétisme personnel et le pouvoir hypnotique de mes grands yeux bleus, l'idée n'est peut-être pas aussi stupide qu'elle le paraît. Le problème, c'est que tous ces hommes vivent en permanence dans la base. Ça n'arrange pas mes affaires.

Je jette un coup d'œil en direction de Las Vegas, dont les néons illuminent l'horizon.

Ces braves soldats doivent sûrement quitter la base de temps en temps pour faire un tour en ville.

Dans deux heures, le soleil va se lever. Tandis que j'observe le camp, fouillant du regard chaque recoin à la recherche d'une faille éventuelle dans le dispositif de sécurité, j'aperçois soudain le scientifique qui avait parlé avec le général. Assis au volant d'une voiture, il s'arrête un instant au poste de contrôle à l'entrée, puis il quitte l'enceinte du camp. Je suis déjà en train de courir vers ma Ford Bronco.

Il faut que je parle à ce scientifique.

Et alors que je monte dans la voiture volée, je m'aperçois que mes bras et mes mains luisent d'une étrange lueur blafarde. Stupéfaite, je constate que mon visage, lui aussi, brille faiblement ! En fait, toutes les parties de mon corps exposées à l'air produisent la même iridescence, semblable à celle de la pleine lune, qui se détache dans le ciel comme pour indiquer la direction de Las Vegas.

— Je me demande vraiment quel type de radiation peut produire ce genre d'effet... Ils jouent à quoi, là-dedans ?

Je décide que je m'en inquiéterai plus tard.

\* \* \*

Le scientifique est un fou de vitesse. Il roule à cent-quarante pendant tout le trajet jusqu'à Las Vegas, ou du moins jusqu'à ce qu'il rejoigne l'autoroute, huit kilomètres avant d'arriver en

ville. Pour le suivre, je suis obligée d'accélérer à fond. Puisque nous nous trouvons sur une voie privée appartenant au gouvernement, il ne risque pas de se voir infliger une contravention par les flics. J'espère qu'il habite à Las Vegas, mais il met un terme à mes espérances en allant droit au Mirage Hôtel. Il a dû quitter la base pour quelques heures seulement, histoire de s'amuser un peu.

Je gare la Ford Bronco près de sa voiture, et je m'apprête à le suivre à l'intérieur de l'hôtel.

Soudain, je me souviens que je porte un gilet pare-balles déchiré et que mes vêtements sont couverts de sang.

Mais je ne panique pas. Les propriétaires de la Ford Bronco étant en vacances au bord du lac, il y a sûrement, quelque part dans la voiture, des vêtements de femme. En effet, je trouve dans le coffre une paire de jeans, deux tailles trop grand, et un sweat-shirt Mickey Mouse noir. Heureusement, mon séjour au fond du lac m'a permis de me débarrasser du sang et des bouts de verre que j'avais dans les cheveux. Dissimulée par l'obscurité, je me change dans un coin du parking.

Je retrouve le scientifique assis à une table de jeu.

C'est un homme plutôt séduisant, qui a dépassé la quarantaine, avec d'épais cheveux noirs et une belle bouche sensuelle. Son visage est tanné par le soleil, mais ses rides ne l'enlaidissent pas, au contraire. Il donne l'impression d'avoir essuyé pas mal de tempêtes, et de s'en être toujours sorti indemne. Ses yeux gris pétillent, son regard est vif et perçant. Il a remplacé sa blouse blanche par un manteau bien coupé, assez élégant. J'entre au moment où il s'apprête à lancer une paire de dés rouges, et j'ai l'impression qu'à l'instar de beaucoup d'autres joueurs, il espère secrètement qu'ils vont lui obéir.

Il ne sort ni un sept, ni un onze. Il perd sa mise et passe les dés à un autre. Sur la table devant lui, il a posé un jeton de cent dollars, ce qui représente une somme considérable pour un scientifique payé par le gouvernement. Je suis surprise de le voir sortir un autre jeton de cent dollars. Qu'il perd aussitôt.

Pendant quarante-cinq minutes, je l'observe. Apparemment, c'est un habitué – l'un des croupiers l'appelle Monsieur Kane, un autre, Andy. Andrew Kane, tel est

probablement son nom. Comme Andy persiste à perdre à une vitesse alarmante, et que ses poches sont vides, il se voit dans l'obligation de signer un bordereau en échange de jetons supplémentaires. Mais les petits disques noirs s'évanouissent rapidement, et son enthousiasme vire à la frustration. J'ai fait les comptes : il vient de perdre deux mille dollars – comme ça, l'air de rien. En soupirant, il quitte la table de jeu et, après avoir bu un double-scotch au bar, quitte le casino.

Je le suis jusque chez lui. Son appartement est tout ce qu'il y a de modeste.

Une fois chez lui, il se prépare à aller se coucher. Et tandis que le soleil se lève, il éteint la lumière. De toute évidence, il ne travaille pas pendant la journée. A moins que le général ne l'ait fait venir à la base à cause de Joël. Je me demande s'il va avoir beaucoup de boulot dans les jours qui viennent. Gardant son adresse en mémoire, je me décide à retourner au Mirage Hôtel. Si c'est là qu'Andy passe ses nuits, je compte bien m'y installer.

Je n'ai pas d'argent, pas de cartes de crédit et pas de papiers d'identité, mais après m'avoir regardée dans les yeux – mes beaux yeux bleus – la réceptionniste me tend la clé d'une suite. Une fois dans ma chambre, j'appelle mon chargé d'affaires à New York. Il parle d'une voix calme – le gouvernement n'est pas encore remonté jusqu'à lui. Notre conversation est brève.

— Code rouge, lui dis-je. Envoyez-moi le tout au Mirage Hôtel, Las Vegas, chambre 2-1-3-4. Tout de suite.

— Entendu, réplique-t-il avant de raccrocher.

Le colis contiendra tout ce dont j'ai besoin pour démarrer une nouvelle vie : un passeport, un permis de conduire, de l'argent, des cartes de crédit. Dans une heure, tout ça sera en ma possession. A l'intérieur, il y aura également un assortiment de produits de maquillage, des perruques et des verres de contact de différentes couleurs. Au cours des cinquante derniers siècles, j'ai appris à me préparer à toutes les éventualités, y compris celle-ci. Demain, je ressemblerai à quelqu'un d'autre, et Andrew Kane rencontrera une mystérieuse jeune femme, dont il tombera amoureux.

# CHAPITRE III

Le lendemain soir, une jolie rousse aux yeux verts attend devant la maison d'Andrew Kane. En fait, je suis assise dans la Jeep que je me suis achetée ce midi, mais le savant fou dort à poings fermés, comme le ferait n'importe qui après une nuit blanche. Je suis venue chez lui de bonne heure, parce que j'ai très envie de fouiller dans ses affaires, et de découvrir ce qu'il fait exactement, avant de mettre mon plan en pratique. Ce qui me donne à croire qu'il s'agit d'un scientifique important, c'est le fait que le général s'est adressé à lui, et à lui seul, après l'arrivée de Joël dans le camp militaire. D'ailleurs, mon intuition me confirme la valeur d'Andy. Bien que ce soit un joueur invétéré, ses yeux gris ont quelque chose de fascinant. Même son vice peut se révéler utile, en me donnant la possibilité d'utiliser contre lui la dette qu'il a contractée envers le casino. Mon intention, évidemment, c'est de me servir d'Andy pour pénétrer dans la base militaire et sauver Joël.

Le temps presse. Chaque heure qui passe augmente la pression qui pèse sur moi.

Joël doit éprouver une soif terrible – sauf si les militaires l'ont nourri.

La soif d'un vampire nouveau-né est une véritable torture.

Tous les journaux parlent de l'horrible attentat terroriste à Los Angeles. Les autorités estiment à quarante le nombre de fanatiques islamiques impliqués dans l'attentat, et affirment que la police locale a été confrontée à des forces supérieures dotées d'un équipement militaire. Le maire de la ville a juré qu'aucun membre de l'équipe municipale ne connaîtait un instant de répit tant que les meurtriers ne seraient pas sous les verrous.

Les islamistes font d'excellents boucs émissaires.

Après la nuit intense que je viens de passer, je sens que le soleil est en train de me vider de mon énergie. Pourtant, je le

supporte nettement mieux depuis que j'ai bu le sang de Yaksha. Au bout de cinq mille ans, je suppose que le soleil n'avait plus aucun effet néfaste sur Yaksha. J'avoue que j'aimerais pouvoir en dire autant. Je prie pour que Yaksha soit enfin en paix, et pour qu'il repose auprès de Krishna. Il m'arrive très souvent de prier Krishna, ce qui est étrange, considérant que je suis censée le haïr. Décidément, le cœur des vampires est insondable. Pas étonnant que les gens superstitieux soient toujours en train d'essayer de nous planter des pieux dans le cœur...

Quand Andrew Kane émerge enfin de son sommeil pour monter dans sa voiture, il est déjà cinq heures de l'après-midi. Pas question pour lui d'aller faire un petit tour au casino : le général est sans doute en train de l'attendre. Andrew Kane parcourt les quinze kilomètres d'autoroute qui le mènent à la petite route pavée, puis il appuie sur l'accélérateur, roulant à cent-quarante jusqu'au camp militaire. Ma Jeep est dotée d'un moteur puissant. Je suis la voiture d'Andy, confortablement calée cinq kilomètres derrière. En fait, c'est probablement une perte de temps de le suivre jusqu'au camp : une fois arrivé, il ira garer sa voiture et disparaîtra dans l'un des bâtiments. Mais je veux voir combien de temps il lui faut pour franchir les postes de garde, et quelles sont les diverses mesures de sécurité auxquelles il est soumis pour pénétrer dans l'enceinte de la base. A l'approche du camp, je quitte la route pavée pour traverser le désert jusqu'à la colline derrière laquelle je me suis cachée la veille. Sur le siège à côté du mien, j'ai posé une paire de jumelles électroniques. Même une vue comme la mienne peut être améliorée par la technologie moderne.

Hélas, je ne rejoins pas mon poste d'observation à temps : Andy a déjà franchi le grand portail à l'entrée de la base. Mais de là où je me trouve, ce que je vois me suffit. Les gardes font signe à Andy de s'arrêter, naturellement, mais ils le connaissent bien, et c'est à peine s'il sort son badge. Les gardes ne fouillent pas non plus le coffre de sa voiture. Il se gare au même endroit que la veille, et entre dans le bâtiment où Joël a été emmené, qui se trouve être le plus grand et le plus moderne de toute la base. Une forte odeur de produit chimique s'en dégage : c'est sûr, un laboratoire se dissimule à l'intérieur.

J'aimerais beaucoup continuer à examiner la base en détail, mais mieux vaut revenir à la nuit tombée. De plus, j'ai trop envie de visiter la maison d'Andy. Je refais le trajet en sens inverse jusqu'à Las Vegas, sans croiser le moindre véhicule sur la route. Soudain, je me demande si les plongeurs sont encore en train de fouiller le fond du lac dans l'espoir d'y retrouver mon cadavre. Je me demande aussi si le général s'attend à ce que j'essaye de secourir Joël. J'en doute.

La maison d'Andy – trois chambres, un salon – est située au fond d'une impasse tranquille, et comme nous sommes à Las Vegas, il y a l'inévitable piscine au fond du jardin. Laissant la Jeep dans la rue qui longe ce dernier, je passe par-dessus la clôture et je force la serrure de la porte. A l'intérieur, il fait frais – le climatiseur fonctionne. Refermant la porte, je reste un moment immobile, l'oreille aux aguets, humant l'air. Une foule d'odeurs affue à mes narines. Même si nous ne nous connaissons pas encore officiellement, ces odeurs m'en disent long sur le personnage.

Il est végétarien – pas la moindre effluve de chair animale. Il ne fume pas, mais il boit de l'alcool – je vois autant que je les sens des bouteilles rangées dans un joli meuble en noisetier. Il n'utilise pas d'eau de Cologne, mais dans l'air flotte un vague parfum de produits de beauté. Notre Andy Kane supporte mal d'avoir dépassé la quarantaine.

Aucune photo représentant des enfants ou une femme n'étant accrochée aux murs, j'en conclus qu'il est célibataire. Je passe ensuite dans la cuisine. Il prend ses repas à l'extérieur, le réfrigérateur est pratiquement vide. Vite, je jette un coup d'œil sur les factures posées sur le comptoir. Deux courriers provenant d'établissements bancaires : il a atteint la limite du découvert autorisé sur ses trois cartes de crédit.

J'entre dans la pièce qui lui sert de bureau.

Et je manque m'évanouir.

Sur sa table de travail, j'aperçois un modèle réduit en plastique noir, rouge et blanc, de la double hélice d'une molécule d'ADN, mais ce n'est pas ce qui me dérange. A côté, une maquette beaucoup plus complexe représente un autre type d'ADN – disposant de douze filaments d'informations encodées

au lieu de deux. Ce n'est pas la première fois que je vois ça. Il y a sept cents ans, et après avoir passé six mois en ma compagnie, le grand alchimiste italien, Arturo Evola, avait créé une maquette similaire. Je m'exclame :

— Mais c'est impossible !

Andrew Kane a déjà commencé à reconstituer l'ADN d'un vampire.

## CHAPITRE IV

Au XIII<sup>e</sup> siècle, l'Italie représentait tout ce que le Moyen Age pouvait avoir à la fois d'horrible et de merveilleux. L'Eglise Catholique détenait le pouvoir suprême. Les monarchies se succédaient, les rois et les reines passaient leur vie à se battre puis mourraient, mais le Pape, à Rome, avait droit de vie et de mort sur les fidèles.

A l'époque, l'art était le cadeau que l'Eglise offrait au peuple, au-delà et en plus de cet autre cadeau qu'était leur stricte théologie – qui ne faisait rien pour la foule des pauvres à part les maintenir dans l'ignorance jusqu'à leur dernier soupir. Je raconte ça avec une amertume justifiée. En ce temps-là, il était impossible de vivre sans être révolté par les agissements de l'Eglise. De nos jours, j'estime que l'Eglise fait beaucoup de bonnes choses, et qu'elle fait aussi beaucoup de choses moins bonnes. Aucune religion n'est parfaite, surtout quand les hommes s'en mêlent.

J'ai vécu à Florence de 1212 à 1245, et j'ai passé beaucoup de temps à visiter les églises, dans lesquelles on pouvait voir des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. Bien sûr, la Renaissance était encore loin, et Michelangelo et Da Vinci n'étaient pas encore nés. Mais cette époque fut pourtant d'une remarquable créativité. Je me souviens encore du Saint-François radieux de Bonaventura Berlinghieri, et de cette fascinante sculpture de Nicola Pisano, L'annonciation faite aux bergers.

L'Inquisition était un autre des cadeaux de l'Eglise, celui-là inspiré par le diable dans l'esprit de la plupart des gens de l'époque. Deux dénonciateurs, dont l'identité n'était pas forcément révélée à la victime, il n'en fallait pas davantage pour accuser quelqu'un d'hérésie. Les dénonciateurs pouvaient eux-mêmes être des hérétiques, ou des sorciers – des titres qu'il ne faisait pas bon avoir dans l'ancienne Italie. Pour condamner

celui qu'on accusait d'être un hérétique, une confession était nécessaire. Des charbons ardents, des sévices corporels et toute une gamme de tortures suffisaient généralement à convaincre un innocent de se confesser. Je me souviens d'avoir vu, sur la Grand-Place de la ville, des victimes de l'Inquisition brûlées vives sur le bûcher. L'horrible spectacle me rappelait la barbarie des empereurs romains, des hordes mongoles, des chefs de guerre japonais – mais les tortures qu'ils infligeaient aux autres paraissaient plus douces que celles de l'Eglise, parce que ceux qui allumaient le feu sous le bûcher brandissaient la croix, et chantaient des psaumes pendant que leurs victimes mourraient dans d'atroces souffrances.

Je n'ai assisté qu'à quelques exécutions, avant d'en être dégoûtée. Mais je défiais l'Inquisition à ma façon, en tuant en secret de nombreux inquisiteurs. En général, je laissais leur cadavre dans des lieux compromettants – comme les bordels – afin de couper court aux enquêtes. Et tandis que je vidais les inquisiteurs de leur sang, après leur avoir sectionné la carotide et les artères, je leur chuchotais à l'oreille que j'étais l'ange de miséricorde. Tous ont connu une mort horrible.

Mais l'Eglise était plus puissante qu'une vampire isolée comme moi, et l'Inquisition prenait l'allure d'une vaste épidémie qui se propageait partout par le biais mystérieux de sa propre folie. Il était difficile d'y mettre un terme, et mon séjour à Florence s'en trouva affecté, assombrissant la joie que j'éprouvais devant tant de créativité artistique. J'ai toujours considéré les humains comme des proies, mais il m'arrive aussi d'être fière d'eux, quand ils accomplissent de belles choses. L'art n'est jamais aussi bon que quand il est libre.

Officiellement, Arturo Evola n'était pas un alchimiste – dans la Florence médiévale, on l'aurait brûlé. C'était un moine franciscain de vingt-et-un an, et fort dévot. Il était entré dans les ordres à seize ans, ce qui n'avait rien d'inhabituel à l'époque, la meilleure façon de s'instruire étant d'entrer dans un monastère. C'était un homme brillant, sans doute l'intellectuel le plus inspiré du XIII<sup>e</sup> siècle. Pourtant, l'histoire n'a pas retenu son nom. Moi seule me souviens de lui, et les souvenirs que j'en ai conservés ont un goût amer.

Je l'avais rencontré un jour après la messe. En dépit du mépris dans lequel je tenais l'Eglise Catholique, j'aimais assister à l'office avec les chants, les chœurs, et la musique des tout premiers orgues... Souvent, après m'être confessée, je participais à la communion. J'avoue qu'il m'était parfois difficile de garder mon sérieux quand je récitaient la liste de mes péchés. Une fois, pour m'amuser, j'ai même raconté à un prêtre tout ce que j'avais fait au cours de mon existence, mais comme il était ivre, il m'a simplement dit de réciter cinq fois le Je vous sauve Marie et, à l'avenir, de me conduire plus sagement. Je lui ai laissé la vie sauve.

Après avoir reçu la communion des mains d'Arturo, je l'ai attendu, et nous nous sommes vus après la messe. J'avais senti que je lui plaisais. A l'époque, nombreux étaient les hommes d'Eglise qui avaient des maîtresses. J'étais venue exprès voir Arturo, parce qu'une bohémienne, qui était aussi guérisseuse, m'avait parlé de lui. Elle m'avait dit qu'il était alchimiste, et qu'il pouvait changer le plomb en or, la lumière du jour en idées, un rayon de lune en désir charnel. Cette bohémienne tenait Arturo en très haute estime, et elle m'avait conseillée d'être prudente et discrète, l'Eglise devant absolument continuer à ignorer la nature de ses véritables activités. J'avais compris.

On pense communément qu'un alchimiste n'est autre qu'un chimiste ésotérique qui cherche à transformer des métaux comme le plomb en or, mais cette définition manque totalement de finesse. L'alchimie constitue un système métaphysique et physique très précis, qui englobe aussi bien l'étude du cosmos que l'anthropologie. Tout ce qui est naturel et surnaturel y a sa place, et le but ultime de l'alchimie, c'est l'expérimentation de l'organisme dans sa totalité. C'est une des voies de la connaissance. La bohémienne m'avait dit qu'Arturo était un alchimiste-né, et qu'il tirait tout son savoir de lui-même. Personne ne lui avait jamais enseigné comment pratiquer son art.

— Le seul problème, avec lui, c'est qu'il est catholique, avait-elle ajouté. Et fanatique, avec ça.

— Comment fait-il pour conjuguer les deux disciplines ? lui avais-je alors demandé.

La bohémienne s'était signée. Sa superstition lui faisait craindre aussi l'Eglise.

— Dieu seul le sait, avait-elle répliqué.

Quand nous nous sommes rencontrés, Arturo ne m'a pas fait l'effet d'un fanatique. Il était d'un tempérament doux, à l'instar de ses jolis yeux, et il était doté d'une qualité particulière : il savait écouter, et avait le don – rare – de se rendre totalement disponible pour celui ou celle qui se confiait à lui. Ses grandes mains étaient exceptionnellement belles, et à peine avait-il frôlé mon bras du bout des doigts que je savais déjà qu'il saurait toucher mon cœur. Et il était si jeune ! Le premier après-midi que nous avons passé ensemble, nous avons parlé d'astronomie – un sujet qui nous rapprochait, à mon avis, de l'alchimie. Ma connaissance des cieux et des astres l'a ravi, et il m'a invitée à partager son repas. Puis nous nous sommes promenés dans les rues de la ville, et ce soir-là, lorsque j'ai pris congé, j'ai senti qu'il était amoureux.

Pourquoi l'ai-je poursuivi ? Pour cette même raison qui m'a poussée à faire tant de choses dans ma vie – la curiosité. Mais très vite, je l'ai aimé à mon tour. J'en conviens, ce sentiment existait entre nous avant même que je ne commence à m'intéresser à ses connaissances en matière d'alchimie. Avant d'explorer les tréfonds de son monde secret, je savais qu'il était différent des autres moines de son temps. Il était vierge, et le vœu de chasteté représentait beaucoup pour lui.

Evidemment, je ne me suis pas contentée de lui poser des questions directes, comme « Peux-tu changer le cuivre en or ? », « Peux-tu guérir un lépreux ? », « Peux-tu vivre éternellement ? » D'abord, je lui ai montré un aperçu de ce que je savais, afin de l'amener à partager son savoir avec moi. Ainsi, je connais particulièrement bien les plantes médicinales et leurs propriétés curatives. Un vieux moine de l'ordre d'Arturo souffrant d'une infection pulmonaire et se trouvant à l'agonie, j'ai apporté à Arturo une décoction de plantes, en lui recommandant de la faire boire au malade. Vingt-quatre heures plus tard, le vieux moine était guéri, et Arturo me demanda qui m'avait appris à préparer des potions.

En riant, j'ai lui ai alors raconté l'histoire de mon amie grecque, Cleo, sans préciser qu'elle était morte depuis des siècles. Arturo a été impressionné, et il s'est mis à me parler de ses cristaux, de ses aimants et de ses feuilles de plomb – les éléments secrets qui sont à la base de l'alchimie, et dont l'humanité ne sait plus se servir. Ce jour-là, Arturo s'est livré, et m'a confié le but de la mission qui était la sienne : découvrir l'élixir de la sainteté, et celui de l'immortalité – comme si travailler à résoudre l'une de ces deux énigmes ne suffisait pas...

L'ambition d'Arturo était vaste, et il était résolu à créer, à recréer, rien moins que le sang de Jésus-Christ.

— Qu'est-ce qui te fait croire que tu vas réussir ? dis-je, choquée.

Tandis qu'il me répondait, je voyais ses yeux qui brillaient, mais non pas de folie, au contraire : d'un éclat merveilleux, tel que je n'en ai jamais revu depuis chez aucun mortel.

— Parce que j'ai découvert l'esprit humain, disait-il. J'ai eu la preuve qu'il existe, et je peux te montrer comment retirer le voile qui l'ensevelit dans les ténèbres.

J'ai trouvé ça intéressant. Arturo m'a alors emmenée dans une crypte secrète, sous le monastère où il vivait. Apparemment, le vieux moine qui me devait la vie était au courant des activités d'Arturo, mais il feignait de ne rien savoir. A part la bohémienne, il était seul à connaître les talents d'alchimiste de Maître Arturo. J'ai voulu savoir qui était cette bohémienne, et Arturo m'a dit qu'elle l'avait soigné après une mauvaise chute de cheval, et qu'il s'était rétabli grâce à elle. Ensemble, ils avaient eu de longues conversations, le soir, au coin du feu. Quand il a appris qu'elle m'avait parlé de lui, Arturo a paru surpris, et même fâché.

— Ne lui en tiens pas rigueur, lui dis-je. Je sais me montrer très persuasive, si je le désire.

En effet, comprenant qu'elle me cachait quelque chose d'important, j'avais usé avec la bohémienne de mon regard ensorceleur.

Par un passage dérobé, Arturo m'a emmenée dans la crypte, et il a allumé un grand nombre de chandelles. Puis il m'a demandé de m'étendre sur une très grande plaque de cuivre,

fine comme du papier. A côté de moi, disposées sur des étagères, j'ai remarqué qu'il y avait toute une collection de cristaux de quartz, d'améthystes, de pierres précieuses – rubis, diamants, saphirs. Il possédait également plusieurs aimants très puissants, qui avaient tous la forme d'une croix. Je n'avais encore jamais vu de croix magnétiques.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? dis-je tout en m'allongeant sur la feuille de cuivre.

— Tu as déjà entendu parler de l'aura ?

— Oui, il s'agit du champ énergétique qui entoure le corps humain.

— Très bien. Elle est mentionnée dans la mythologie antique, et elle est présente dans l'art. Dans les tableaux où figure la Sainte Famille, ainsi que dans les dessins représentant des saints, on distingue l'auréole au-dessus de leur tête. Pourtant, la plupart des gens ne croient pas à la réalité de l'aura, parce qu'ils n'en ont pas fait l'expérience, et parce qu'ils ne sont conscients que de leur corps physique. Ce que je vais faire, à présent, c'est dessiner ton aura, afin de permettre à ta conscience de l'occuper tout entière, pour qu'ainsi tu puisses te concentrer sur ton corps spirituel, et non pas sur ton corps physique.

— Tu n'aimes pas mon corps physique ?

Je flirtais souvent avec Arturo.

S'interrompant, il m'a fixée un instant en silence, avant de murmurer :

— Il est charmant, ton corps physique.

Puis il m'a dit de fermer les yeux. Arturo ne tenait plus à ce que je vois de quelle façon il disposait les cristaux et les aimants. Evidemment, j'ai triché un peu, et J'ai constaté que les cristaux se trouvaient au-dessus de ma tête, et que les aimants, eux, étaient disposés au-dessous de mon corps. Il était en train de créer une sorte de dispositif destiné à transmettre d'invisibles énergies. Tout en s'activant, il récitait des prières, le Notre Père et le Je vous salue Marie. J'ai toujours adoré ces deux prières, mais c'est parce qu'elles me rappellent Radha et Krishna.

Quand Arturo a eu terminé, il m'a dit de garder les paupières closes, et de respirer naturellement, par le nez. Il a

insisté sur la respiration, très importante, en disant qu'il s'agissait là de l'un des secrets permettant d'accéder à l'âme.

Pendant les quelques premières minutes, il ne s'est pas passé grand-chose, puis, lentement, j'ai senti une énergie émaner de mon corps, de la base de ma colonne vertébrale jusqu'au sommet de mon crâne. Simultanément, j'ai senti que mon esprit se dilatait. J'étais devenue aussi grande que la crypte, occupant tout l'espace autour de moi. Une curieuse sensation m'enveloppait, et je flottais dans une chaleur paisible. L'air entrait et sortait dans mes poumons au rythme de ma respiration, parfois rapide, parfois lente. Je n'avais aucun contrôle sur mon souffle, et je ne désirais pas en avoir. Le temps est passé. Sans être complètement éveillée, je n'étais pas non plus endormie. L'expérience était tout à fait mystique.

Quand Arturo s'est mis à parler, j'ai eu l'impression qu'il était distant de plusieurs kilomètres. Il m'a demandé de m'asseoir, et de quitter l'état dans lequel je me trouvais. J'ai résisté – cet état me plaisait vraiment. Mais il m'a prise par le bras et m'a forcée à m'asseoir, brisant l'enchantedement. Ouvrant les yeux, je l'ai regardé.

— Pourquoi as-tu arrêté l'expérience ?

Arturo suait à grosses gouttes.

— Il arrive qu'on reçoive trop d'énergie à la fois.

Les yeux rivés sur moi, il semblait avoir des difficultés à reprendre son souffle.

— Ton aura est incroyable.

J'ai souri.

— Qu'est-ce qu'elle a de spécial ?

Il a secoué la tête.

— Elle est si puissante...

L'expérience de l'éveil de ma conscience avait été intéressante, mais je ne voyais pas comment la technique d'Arturo l'aiderait à transformer du sang humain en sang divin. Je l'ai pressé de questions, mais il n'a pas divulgué d'autres secrets. La puissance de mon aura continuait de l'intriguer. Et quand nous nous sommes séparés, j'ai lu dans ses yeux une certaine peur, et une profonde fascination. Il savait désormais que je n'étais pas une femme comme les autres. Ce n'est pas

grave, me suis-je dit. Nous n'avions rien fait de mal. Quant à mes dons tout à fait spéciaux, il n'apprendrait rien de plus.

Mais il était écrit qu'il en irait autrement.

Arturo allait bientôt tout savoir de moi.

Et peut-être plus que je n'en savais moi-même.

Un jeune garçon, du nom de Ralphe, vivait au monastère et servait la messe. Agé d'une douzaine d'années, et doué d'une intelligence exceptionnelle, il était le préféré d'Arturo. Souvent, ils partaient ensemble se promener dans les collines autour de Florence. Moi-même, j'aimais beaucoup Ralphe. Tous les trois, nous organisions des goûters dans les bois. J'apprenais alors à Ralphe à jouer de la flûte, pour laquelle il avait un don certain. Depuis ma rencontre avec Krishna, je chérissais cet instrument. Arturo, lui, adorait nous regarder quand Ralphe et moi jouions ensemble. Parfois, je me laissais emportée par la musique, et j'improvisais des mélodies qui évoquaient l'amour, l'enchantedement des sens, et les rêves illusoires – ce qui ne manquait pas de plonger Arturo dans un grand désarroi. Combien de temps resterions-nous ainsi, chastes et vertueux, je n'en avais pas la moindre idée. Mon alchimiste réveillait en moi des désirs que j'avais crus enfuis. Et je finissais par me demander quelle était la nature des énergies que les cristaux d'Arturo invoquaient.

Un jour, alors que j'étais en train d'aider Ralphe à colmater une fuite dans le toit du monastère, le jeune garçon décida de me faire rire, en interprétant une danse comique sur les lauzes. Je l'avais exhorté à la prudence, mais il ne m'avait pas écouté, trop occupé à rire et à danser. C'est le mystère de la tragédie – elle frappe souvent quand on est heureux et qu'on ne l'attend pas.

Son pied glissa et il tomba. Il s'est écrasé trente mètres plus bas, se brisant la colonne vertébrale. Quand je suis arrivée près de lui, il se tordait de douleur. Moi, qui ai vu tant de drames au cours de mon existence, j'étais bouleversée. Les siècles accumulés ne m'ont pas rendue insensible, au contraire : un instant plus tôt, Ralphe pétillait de vie, et voilà qu'il allait rester infirme pour le restant de ses jours, qui ne durerait pas bien longtemps.

J'aimais Ralphe, il était pour moi comme un fils.

Je suppose que c'est pour cette raison que j'ai agi comme je l'ai fait.

Pour l'aider, je n'avais pas besoin de faire de lui un vampire.

Entaillant les veines de mon poignet droit, j'ai fait gicler mon sang sur la peau du dos de Ralphe, que ses vertèbres avaient déchirée en se brisant. La plaie a vite cicatrisé, les os se sont ressoudés, et Ralphe s'est parfaitement rétabli. Il paraissait ignorer totalement la raison de sa guérison si prompte. Il disait qu'il avait eu de la chance.

Mais la chance peut être bonne ou mauvaise.

Arturo avait vu ce que j'avais fait pour Ralphe. Il avait tout vu.

Et il voulait savoir qui j'étais. Ce que j'étais.

J'ai toujours beaucoup de mal à mentir à ceux que j'aime.

Je lui ai donc tout raconté, y compris ce que Krishna m'avait dit. Pendant toute une nuit, j'ai parlé. Arturo a compris pourquoi j'avais tenu à rester dans l'obscurité, mais il n'a pas été horrifié par mon récit. C'était un moine éclairé, un alchimiste qui cherchait à savoir pourquoi Dieu nous a créés. Il pensait même avoir trouvé la réponse : nous sommes ici pour ressembler à Dieu, pour vivre comme son fils béni. Et pour y parvenir, nous avions simplement besoin d'un peu de sang du Christ.

Arturo était convaincu que Krishna m'avait permis de vivre dans un but bien précis.

Pour que mon sang puisse sauver l'humanité d'elle-même.

Tout de suite, le fait qu'il mélange le Christ et les vampires m'a inquiétée.

J'ai protesté avec véhémence :

— Je ne créerai plus aucun vampire, jamais !

Fougueusement, il a pris ma main et m'a regardée dans les yeux. Son cerveau était pris de fièvre ; j'en sentais la chaleur au bout de ses doigts, et jusque dans son haleine. De quelle âme étais-je en train de faire l'expérience ? La mienne, ou la sienne ? J'ai eu l'impression que nous avions fusionné en un seul être. Et les paroles qu'il a prononcées ensuite, j'ai su qu'elles étaient inévitables.

— Nous ne ferons plus de vampires, a-t-il dit. Je comprends pourquoi Krishna t'a demandé d'en faire le vœu. Ce que nous allons créer avec ton sang, c'est un homme nouveau, un être hybride, un croisement entre l'humain et le vampire. Une créature qui vivra éternellement dans la lumière et la gloire, à la place de l'ombre et des ténèbres.

Son regard s'est posé sur le crucifix en bois posé au-dessus de son lit.

— Un être immortel.

Il parlait avec tant de force... Et il n'était pas fou.

Il fallait que je l'écoute. Et que je réfléchisse.

— Tu crois que c'est possible ?

— Oui, a-t-il répondu en me serrant dans ses bras.

— J'ai un secret dont je ne t'ai pas encore parlé. Un secret extraordinaire. C'est le secret de la transformation permanente. Si j'ai les substances adéquates – ton sang, par exemple – je peux transformer n'importe quoi. Si tu le souhaites, je peux te changer en un tel hybride. Et je peux même te faire redevenir humaine.

Il s'est interrompu, pensant peut-être au chagrin que j'avais éprouvé en perdant ma fille, Lalita. Arturo savait que ma stérilité était la malédiction de ma vie infinie. Il le savait, puisqu'il a ajouté :

— Tu pourrais même avoir un enfant, Sita.

# CHAPITRE V

Fermement décidée à étudier le plan de la base militaire, j'y retourne vers minuit. Vêtue de noir de la tête aux pieds, je porte un Uzi en bandoulière, une paire de jumelles électroniques dans une main, et un compteur Geiger dans l'autre. Le bref épisode de la fluorescence de ma peau continue à me hanter, et j'en viens à me demander si les militaires ne sont pas en train de se livrer à de drôles d'expériences sur Joël – comme l'exposer à de mystérieuses radiations.

J'ai décidé que le poste d'observation idéal pour étudier le plan de la base se trouve précisément au sommet de la colline qui a été creusée pour établir le camp. Pour arriver jusque-là-haut, il faut marcher assez longtemps. Ici, le terrain est carrément trop défoncé pour ma Jeep toute neuve. Tête baissée, j'avance d'un pas vif, comme le serpent mystique que j'incarne. L'envie féroce de planter mes dents dans le général que j'ai vu la nuit dernière ne m'a pas quittée. Ce type me rappelle Eddie Fender – pas le côté psychopathe et pervers, plutôt le délire mégalomaniacal. Le visage d'un homme peut être très éloquent. Et peut-être que j'ai aussi capté quelques-unes des pensées du général. Il veut se servir de Joël à des fins personnelles, pour devenir le maître du monde. Je ne sais pas où le Pentagone dégote ce genre de type...

Installée au sommet de la colline, j'étudie chaque mètre carré de la base, méthodiquement, et je suis à nouveau frappée par la façon dont la sécurité est assurée. C'est un peu comme s'ils s'attendaient à être attaqués par des extraterrestres. Et tandis que j'observe tout ce qui se passe un peu plus bas, un Jet luisant, aux allures de missile, se pose sur la piste. Jamais je n'ai vu un avion pareil : à mon avis, ce truc vole à Mach 10 – l'équivalent de dix fois la vitesse du son – et je doute que le Congrès soit au courant de son existence.

Le compteur Geiger indique que la radioactivité est ici trois fois supérieure à la normale, tout en restant en dessous du seuil critique. Etonnant. Le taux de radioactivité ne peut donc pas être tenue pour responsable de la luminosité de ma peau l'autre nuit. Mais le fait qu'il soit supérieur à la normale confirme bien qu'il y a des ogives nucléaires planquées quelque part dans le coin. Sans doute suis-je assise dessus : les militaires les ont vraisemblablement stockées dans des entrepôts souterrains creusés sous la colline. Aucun doute, la présence de souterrains est maintenant établie. Ebahie, j'assiste aux allers-retours des soldats et du matériel le long d'une voie ferrée miniature qui s'enfonce dans le flanc de la colline. Voilà comment la race humaine s'attire tout un tas d'ennuis : le danger que peuvent représenter les vampires n'est rien comparé à cette pure folie qui consiste à donner des sommes d'argent illimitées à des gens qui adorent faire des cachotteries et qui ont pleins de petits secrets. Qui emploient des physiciens, des chimistes, des spécialistes en génétique, adultes immatures qui, enfants, suppliaient Pandore d'ouvrir sa boîte à malice.

Comment Andrew Kane s'est-il débrouillé pour réussir à reproduire partiellement les travaux d'Arturo Ivola ? Cette question continue de me hanter. D'autant que je n'arrive pas à imaginer un début d'explication.

Plus bas, un véhicule tout-terrain a pris la direction de la colline. A son bord, les soldats fument des cigarettes et bavardent. L'aiguille de mon compteur Geiger, lui, vient de faire un bond en avant : le taux indiqué n'est pas assez élevé pour mettre en danger un organisme humain, niais il confirme que les gars en uniforme sont en contact avec des appareils thermonucléaires. Tout comme les représentants du gouvernement, je sais que le fameux dispositif de sécurité en vigueur en matière de nucléaire n'est qu'une énorme farce. Le Président des Etats-Unis n'est pas le seul à pouvoir déclencher la mise à feu d'une bombe atomique de fabrication américaine. En RFA, avant la chute du mur de Berlin, une telle responsabilité, concernant de petites bombes à neutrons, incombait souvent à un lieutenant. Actuellement, tous les capitaines de sous-marins nucléaires appartenant à l'U. S. Navy

ont le droit de balancer leurs missiles sans avoir besoin de recourir à la boîte noire présidentielle et aux codes secrets. La raison invoquée ? Si le pays est attaqué, le Président court le risque d'être parmi les premières victimes, et les capitaines de sous-marins nucléaires peuvent être amenés à appuyer sur le bouton à sa place.

Une perspective qui me donne la chair de poule.

Si le général le souhaite, il dispose de l'autorité nécessaire pour lancer ses missiles nucléaires.

C'est bon à savoir.

Ayant fini mes relevés du plan de la base, je suis en train de m'en retourner vers ma Jeep quand je remarque que mes jambes sont redevenues luminescentes, tout comme mes bras et mes mains. Une fois de plus, chaque centimètre carré de peau exposé à l'air luit faiblement, produisant une espèce de fluorescence semblable à celle de la lune – ce qui n'est pas conseillé dans une base militaire top-secrète. Je n'en suis que plus facilement repérable. Au pas de course, je retourne à la Jeep et me hâte de filer.

Mais au bout de quelques centaines de mètres, j'arrête la Jeep.

Une drôle d'idée vient de me traverser l'esprit.

Les radiations n'expliquent pas le phénomène qui affecte ma peau.

Je descends de la Jeep, j'enlève tous mes vêtements, et nue sous le clair de lune, je tends les bras vers le ciel, comme pour adorer ce satellite astronomique, baignant mon corps dans sa lueur blafarde, et laissant ses rayons me pénétrer. Lentement, mes épaules, mes seins et mes cuisses prennent à leur tour une sorte de phosphorescence laiteuse. Et j'ai l'impression que plus je m'expose à la lune, et que plus je m'offre à elle, plus ma peau se met à briller. Mais si je veux qu'elle cesse de luire, elle reprend aussitôt sa teinte habituelle.

— Yaksha, que signifie tout ça ? dis-je en m'adressant à mon défunt créateur.

Mon bras droit, brillamment éclairé par la lune, est particulièrement lumineux. Le rapprochant de mes yeux, je

m'aperçois alors que je peux voir à travers ! Je distingue le sol à travers mon bras !

Je me rhabille.

Si je veux plaire à Andrew Kane, pas question de ressembler à un arbre de Noël.

## CHAPITRE VI

Ce soir-là, c'est sous l'apparence de Lara Adams que je fais mon entrée dans le casino du Mirage Hotel. Sans attendre, je me plante à côté de la table de craps, à laquelle Andrew Kane est déjà installé. En plus de la perruque rousse, j'ai un léger accent du sud et un sourire charmeur, mais très convenable. Quant au nom de Lara Adams, ce n'est pas la première fois que je l'utilise. Il m'a déjà rendu service pour m'inscrire à Mayfair High, une université de l'Oregon où j'avais rencontré Ray et Seymour. J'ai du mal à croire que cette histoire remonte à deux mois seulement. Comme elle est dure, la vie de vampire, quand on est en cavale !

Levant les yeux vers moi, Andy me sourit, les dés à la main. Il n'est arrivé au casino que quelques minutes avant moi, mais il a déjà pris deux consommations.

— Vous voulez miser ? me demande-t-il.

Je souris à mon tour.

— Vous êtes en veine, ce soir ?

Andrew Kane fait sauter les dés dans le creux de sa paume.

— Oui, je le sens.

Sortant de mon sac une poignée de jetons noirs de cent dollars, j'en place un sur la ligne de passe, sa mise favorite – sept ou onze. Andy lance les dés, qui roulent sur le tapis vert, s'immobilisant sur les chiffres quatre et trois.

— Le sept remporte la mise, annonce le croupier en nous tendant nos gains.

Andy me décoche un sourire radieux.

— Vous, je suis sûr Que vous allez me porter bonheur, me dit-il.

Je double ma mise.

— Quelque chose me dit que c'est mon soir de chance, dis-je.

Quand c'est enfin mon tour de lancer les dés, Andy et moi totalisons huit cents dollars de perte. Mais la tendance est sur le point de s'inverser : avec mon sens inné de l'équilibre, la rapidité de mes réflexes, et un certain entraînement, j'obtiens des dés le chiffre que je désire. Dès mon retour de la base militaire, je me suis entraînée dans ma chambre, à l'hôtel. Dans ma paume gauche, je place soigneusement les dés de façon à voir sur leur face supérieure les chiffres cinq et six, et je les lance. Ils rebondissent gaiement sur le tapis vert, et on pourrait croire qu'ils roulent au hasard. Mais lorsqu'ils s'arrêtent enfin, c'est dans la position qu'ils avaient au départ. Andy et moi, nous gagnons tous les deux cent dollars avec le onze. Et puisque j'ai réussi ma passe, le croupier m'invite à recommencer – ce que je fais. Les gens autour de la table de craps manifestent leur approbation, et la plupart d'entre eux misent sur la ligne de passe.

Je lance les dés avec succès dix fois de suite avant de les céder à un autre joueur. Ne soyons pas trop gourmand. Andy semble apprécier mon style.

— Comment vousappelez-vous ? me demande-t-il.

— Lara Adams. Et vous ?

— Andrew Kane. Vous êtes seule ?

Je fais la moue.

— Je suis venue avec un ami, mais on dirait qu'il m'a laissée tomber, et que je vais rentrer seule.

Andrew Kane en glousse de joie.

— Pas forcément. La nuit ne fait que commencer.

— Il est quand même cinq heures du matin.

Désignant le verre d'eau que je sirote à la paille, il dit :

— Puis-je vous offrir quelque chose d'un peu plus alcoolisé ?

Feignant une fatigue soudaine, je réponds :

— Je crois que j'ai besoin d'un truc plus fort, en effet.

Nous continuons à jouer au craps, gagnant de jolies petites sommes dès que je m'empare des dés. Autour de nous, les gens veulent me voir continuer à gagner avec autant d'insolence, mais je prends soin de ne pas outrepasser une certaine limite, me contentant de prétendre que j'ai une chance incroyable. Andy mise gros, et récupère tout l'argent qu'il avait perdu la

veille, plus un bénéfice confortable. Nous buvons beaucoup trop : quatre margaritas pour moi, et cinq scotches pour lui, sans compter ceux qu'il avait pris avant mon apparition. L'alcool n'a aucun effet sur moi : mon foie le neutralise au fur et à mesure, me permettant ainsi d'absorber toutes sortes de poisons violents sans aucun dégât. Andy, lui, est complètement bourré, comme les directeurs de casino aiment que soient les joueurs assis à leurs tables. Alors qu'il est en train de miser cinq cents dollars, je l'entraîne loin de la table de craps.

— Qu'est-ce qui vous prend ? proteste-t-il. Nous sommes en train de gagner une vraie fortune !

— Le fait de gagner ne signifie pas qu'on soit à l'abri d'une mauvaise passe. Venez, allons prendre un café, je vous l'offre.

Il me suit en titubant.

— J'ai travaillé toute la nuit. Ce qu'il me faut, c'est un bon steak saignant.

— Vous choisirez ce qu'il vous plaira.

Le bar du Mirage Hôtel est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et on y sert en permanence tout ce qui est inscrit sur la carte.

Andy commande un steak saignant et des frites. Il boirait volontiers une bière, mais j'insiste pour qu'il prenne un verre de lait.

— Vous allez vous ruiner l'estomac, lui dis-je tandis que nous attendons nos plats.

Hormis l'hémoglobine, j'adore les bonnes choses. J'ai commandé du poulet rôti, avec du riz et des légumes sautés. Curieusement, la vampire que je suis mange beaucoup de légumes. Rien n'est meilleur pour le corps que les légumes frais, exception faite, peut-être, d'un bon verre de sang humain.

Tranquillement assise près d'Andrew Kane, j'ai soudain envie de satisfaire mon besoin naturel. Avant de me coucher, j'irai faire un tour en ville, histoire de donner des émotions au premier touriste qui me plaira. A condition, bien sûr, que je ne passe pas la nuit – le jour – dans les bras d'Andrew Kane. Il me couve du regard, les yeux brillants.

— Je pourrais toujours me le faire enlever, réplique-t-il.

— Pourquoi n'essayez-vous pas de boire moins ?

— Je suis en vacances.

— D'où venez-vous ?

Il glousse à nouveau.

— Je suis d'ici !

Puis il retrouve son sérieux, et ajoute :

— Vous êtes vraiment une très jolie jeune femme. Mais je suppose que vous le savez.

— Ça fait toujours plaisir.

— Et vous, vous venez d'où ?

— De Floride. Je suis venue passer quelques jours à Las Vegas avec un fiancé, mais il est fâché contre moi.

— Pour quelle raison ?

— Je lui ai dit que je voulais rompre.

Et je précise :

— Il a très mauvais caractère.

Je bois mon lait à petites gorgées, tout en regrettant intérieurement qu'il me soit impossible de saigner la petite serveuse, histoire de donner du goût.

— Et vous, qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

— Je suis une sorte de savant fou.

— Vraiment ? Quel genre de fou ?

— Vous voulez plutôt dire quel genre de savant ?

— C'est ça. Vous travaillez dans le coin ?

Bien qu'il soit encore passablement éméché, il baisse soudain le ton.

— Je suis ingénieur, spécialisé dans la génétique, et je travaille pour le gouvernement, dans l'un de leurs laboratoires – à Las Vegas.

D'humeur joueuse, je m'exclame :

— Un labo top-secret ?

Il se carre dans son siège et hausse les épaules.

— Le gouvernement y tient. Ils préfèrent que nous effectuions nos recherches en dehors de la communauté scientifique.

— On dirait que vous leur en voulez.

— Non, je ne leur en veux pas. J'adore mon boulot, il m'a permis de faire des choses que je n'aurais pas pu faire ailleurs.

Je crois que ce que vous avez ressenti chez moi, c'est une certaine frustration. Les résultats des recherches qu'on effectue dans mon labo ne sont pas complètement exploités. Nous avons besoin de chercheurs spécialisés dans des disciplines très diverses, cl qui seraient d'origine internationale.

— Vous voudriez que le labo soit plus ouvert sur le monde extérieur ?

— Exactement. Ce qui ne veut pas dire que je refuse la nécessité de protéger le laboratoire.

Il marque une pause.

— Surtout depuis quelque temps.

— Il se passe des choses intéressantes ?

Détournant le regard, il se remet à glousser, mais sa voix trahit un certain désarroi.

— Des choses très intéressantes.

Il se tourne à nouveau vers moi.

— Puis-je vous poser une question personnelle, Lara ?

— Ne vous gênez pas.

— Quel âge avez-vous ?

Je minaudé.

— Quel âge me donnez-vous ?

Andrew Kane semble sincèrement intrigué.

— Je ne sais pas. Tout à l'heure, quand nous étions à la table de craps, vous donniez l'impression d'avoir trente ans, mais maintenant que nous sommes seuls, vous faites beaucoup plus jeune.

Précisons que je m'étais maquillée et que j'avais choisi ma tenue de façon à paraître plus âgée. Ma robe blanche, dont l'ourlet m'arrive sous le genou, est tout à fait classique, j'ai un rang de perles autour du cou, ma bouche est couverte d'une couche trop épaisse de rouge nacré, et je porte une écharpe assortie à la couleur de mes cheveux.

Je réponds :

— J'ai vingt-neuf ans, ce qui est l'âge inscrit sur le passeport et le permis de conduire que mon chargé d'affaires m'a fait parvenir. Mais je vous remercie du compliment. Vous savez, j'essaie de me maintenir en forme.

Je m'interromps un instant.

— Et vous ?

Prenant le verre de lait posé devant lui, il éclate de rire.

— Si je ne buvais que du lait, disons que mon foie un ait nettement plus jeune.

— Le lait, c'est bon pour la santé.

Il repose le verre et le fixe du regard.

— Comme plein d'autres choses.

— Andy ?

Il secoue la tête.

— C'est juste un truc qui se passe au labo en ce moment. Je ne peux pas en parler, et puis, de toute façon, vous trouveriez ça ennuyeux.

Et il change de sujet.

— Où avez-vous appris à lancer les dés comme ça ?

— Comme quoi ?

— Ben, vous les lancez toujours de la même façon, en posant les dés à plat dans la paume de votre main. Comment faites-vous ? Je n'avais jamais vu quelqu'un capable de réussir à contrôler la course des dés sur le tapis.

Je comprends aussitôt que je suis allée trop loin. Ce type est malin, il me ressemble. Son sens de l'observation est très affûté, même quand il est ivre. Pourtant, même s'il a remarqué quelque chose de spécial chez moi, je m'en fiche. Le temps m'est compté, et je ne peux pas faire traîner mon entreprise de séduction. Demain soir, il faudra qu'il me mange dans la main, parce que j'ai l'intention de délivrer Joël le plus vite possible.

Avec la plus grande prudence, je réponds à sa question.

— J'ai eu pas mal de professeurs, qui m'ont beaucoup appris. Si vous le souhaitez, je pourrais vous montrer deux ou trois trucs.

— Pourquoi pas maintenant ?

— Maintenant ? Mais le soleil se lève dans une heure.

— Je ne commence à travailler qu'à la tombée de la nuit.

Il prend ma main dans la sienne.

— Lara, je vous aime beaucoup, sincèrement.

Il réfléchit un instant, puis il ajoute :

— J'ai l'impression de vous avoir déjà rencontrée.

Tout en me demandant s'il a remarqué des similitudes entre Joël et moi, je m'empresse de nier.

— Non, nous ne nous sommes jamais rencontrés.

## CHAPITRE VII

Andy me ramène chez lui. Il me propose de boire quoique chose, je refuse, et il se sert un scotch, avec deux glaçons. La nourriture qu'il a absorbée l'avait quelque peu dessoulé, mais il entreprend de se rattraper. Andrew Kane a un vrai problème, et il entend le partager avec moi. L'ébriété lui délie la langue, et il me parle de son travail beaucoup plus librement que s'il était à jeun, tout en se gardant bien, toutefois, de mentionner la présence de Joël ou l'existence de vampires. Mais j'ai besoin de lui, et s'il doit m'aider, il vaudrait mieux qu'il ait les idées claires. Je n'ai vraiment pas le temps de colmater les brèches dans sa psyché malade. Pourquoi boit-il autant ? Il a dit tout à l'heure qu'il n'en voulait pas à ses patrons, mais il a menti. Il hait le général, c'est évident. Mais je n'arrive pas à établir de contact télépathique, sans doute parce qu'il est sous l'influence de l'alcool. Tout ce que je ressens, ce sont de graves conflits émotionnels, associés à une forte excitation intellectuelle : Andy est ravi de travailler sur Joël, d'analyser son sang, mais son implication directe dans le projet le perturbe. Je n'en doute pas.

Nous nous installons sur le divan, dans le salon. Il passe en revue son courrier, puis il jette les enveloppes par terre.

— Des factures, grommelle-t-il, son verre de scotch à la main.

— C'est ce qu'il y a de plus pénible dans la vie, à part la mort.

— Avec tout ce que vous laissez aux dés, j'espère pour vous que le gouvernement vous paie bien.

Fixant le ciel qui commence à s'éclaircir, il a un petit reniflement de dépit.

— Ce qui est certain, c'est qu'ils ne me paient pas le salaire que je mérite.

Il jette un bref coup d'œil sur mon collier de perles.

— On dirait que vous n'avez pas de soucis financiers.

- Avant de mourir, mon père a fait fortune dans le pétrole.  
Je baisse les yeux, feignant d'être émue.
- J'étais son unique enfant.
- Il vous a tout légué ?
- Jusqu'au dernier dollar.
- Ça doit être sympa.
- Très sympa.

Je me rapproche de lui, et je pose une main sur son genou. Une fois de plus, mon charme opère. Sans me vanter, je jure que je pourrais séduire la femme d'un prédicateur aussi facilement qu'un Marine en permission. Pour moi, le sexe n'a pas de secret, et je n'ai aucun scrupule : je me sers de mon corps comme d'une arme, avec la même aisance.

— A quel genre de recherches vous livrez-vous, dans votre labo ?

De la main, il me montre son bureau.

— Tout est là-dedans.

— De quoi parlez-vous ?

Andy avale une gorgée de scotch.

— Ma plus grande découverte. J'en garde un modèle réduit chez moi, histoire de m'inspirer.

Un rot sonore lui échappe.

Mais pour l'instant, ce qui m'inspirerait vraiment, ce serait une bonne grosse augmentation.

Bien que je sache ce qu'il y a dans son bureau, je décide d'aller jeter un coup d'œil sur les deux maquettes d'ADN, l'humain et le vampirique.

— Qu'est-ce que c'est ?

Trop heureux de biberonner son scotch, il reste assis sur le divan.

— Vous avez déjà entendu parler de l'ADN ?

— Oui, bien sûr. J'ai fait des études, et j'ai obtenu mon diplôme.

— Vous étiez dans quelle université ?

— Celle de l'état de la Floride.

Je reprends ma place à côté de lui, et j'en profite pour me rapprocher encore.

— J'ai eu les félicitations du jury.

— Quelle était la matière choisie ?

— Littérature anglaise, mais j'ai également suivi des cours de biologie, et je sais que l'ADN est une molécule qui a la forme d'une double-hélice, et qui contient toutes les informations nécessaires à la vie.

Je fais mine de réfléchir un instant, puis je lance :

— Ce sont des modèles réduits d'ADN humain ?

Il pose son verre.

— L'une d'entre elles, en effet.

— Et l'autre, qu'est-ce que c'est ?

Il s'étire en baillant.

— Un projet sur lequel mon partenaire et moi travaillons depuis un mois.

Mon sang se glace. C'est justement le mois dernier qu'Eddie Fender a commencé à produire les vampires de sa horde de bandits. Andrew Kane a pu reproduire l'ADN de vampire, dont Arturo avait eu la vision, parce qu'il en analyse les molécules depuis plusieurs semaines, et bien avant que Joël n'ait été capturé. Ce qui signifie forcément que l'un des descendants d'Eddie Fender a échappé au massacre.

— Je n'en sais rien. J'ai détruit ta bande de crétins.

— Tu ne devrais pas être aussi sûre de toi.

— Si, j'en suis sûre. Ce que tu ne sais pas, c'est que je sais si quelqu'un ment ou pas. C'est l'un des dons merveilleux que je possède, et que tu n'as pas. Il n'y a plus que toi, et nous le savons tous les deux.

— Et alors, quelle importance ? Si j'en ai besoin, je peux en faire d'autres.

Eddie Fender avait admis qu'il ne restait plus aucun vampire. Il aurait été bien incapable de m'abuser, sauf, peut-être, s'il avait été lui-même trompé. Peut-être que l'un de ses vampires en avait créé un autre sans le lui dire. C'est la seule explication possible. Ce vampire-là s'est fait prendre par les militaires, qui l'ont emmené dans leur base au milieu du désert. Se pourrait-il que ce mystérieux vampire s'y trouve encore ? Voilà qui n'arrange pas mes affaires. Dans ces conditions, l'évasion de Joël risque d'être plus compliquée que prévu.

Il faut que je réfléchisse : n'est-ce pas déjà trop tard ? Andrew Kane a en sa possession – au minimum – un schéma du code ADN du vampire. Combien de temps faudra-t-il à lui et à ses collègues pour réussir à fabriquer d'autres suceurs de sang ? La seule chose qui me laisse un peu d'espoir, c'est que le général m'a donné l'impression d'être un homme qui dissimule tout, jusqu'au moment où il décide enfin de passer à l'action. Andy a dit la même chose. Tout ce qui se rapporte aux vampires se trouve probablement quelque part dans la base, dans une pièce solidement verrouillée.

Je me force à rire, afin qu'Andy ne se doute de rien. Je me force à rire, et j'y parviens, non sans mal.

— Seriez-vous en train de fabriquer un monstre, comme ce bon docteur Frankenstein ? dis-je en plaisantant, sans plaisanter du tout.

Pour des raisons évidentes, ma question fait mouche, et Andy reste silencieux un moment, fixant son verre comme si c'était une boule de cristal.

— Disons que l'enjeu de l'affaire est énorme, admet-il. Modifier le code ADN d'un être vivant, quel qu'il soit, revient à lancer les dés. On peut gagner, mais on peut également perdre.

— Mais ce doit être terriblement excitant, non ?

Il pousse un profond soupir.

— Le responsable de tout ça n'est pas celui qu'il nous faudrait.

Je pose ma main sur son épaule.

— Comment s'appelle-t-il ?

— C'est le général Havor. Un homme dur – sa propre mère n'a pas jugé bon de lui trouver un prénom. En tout cas, je ne le connais pas. On l'appelle Mon Général, ou Sir. C'est un farouche partisan de l'ordre, de l'action, du sacrifice, de la discipline, du pouvoir.

Andy secoue la tête.

— Et on ne peut pas dire qu'il ait cherché à créer un environnement favorisant la liberté de penser et le travail en équipe.

Je joue alors à la jeune fiancée compatissante.

— Dans ces conditions, vous devriez démissionner.

Un sourire amer éclaire fugitivement le visage d'Andy.

— Si je m'en vais maintenant, je tourne le dos à l'une des plus grandes découvertes de notre époque. Sans compter que je dois travailler, j'ai besoin d'argent.

Doucement, je caresse ses cheveux. Ma voix douce est irrésistible.

— Il faut vous détendre, Andy. Ne pensez plus à cet horrible général. Ecoutez, quand vous aurez fini de travailler, demain, venez directement dans ma suite. Je suis descendue au Mirage, chambre 2-1-3-4. Nous irons faire un tour au casino, puis nous dînerons ensemble, d'accord ?

Tendrement, il prend ma main. Ses yeux semblent retrouver un peu de leur acuité, et je peux enfin établir un contact mental avec lui, et sentir la chaleur de ses sentiments pour moi. Andrew Kane est un homme bon, qui travaille dans un mauvais laboratoire.

— Il faut vraiment que vous partiez ? me demande-t-il d'une voix triste.

Penchée vers lui, je l'embrasse sur la joue.

— Oui, je dois m'en aller. Nous nous verrons demain.

Je lui adresse un clin d'œil coquin.

— Vous verrez, nous allons bien nous amuser.

Cette idée lui plaît.

— Vous savez ce que j'aime chez vous, Lara ?

— Quoi donc ?

— Vous avez du cœur, et je sens que je peux vous faire confiance.

Je hoche la tête.

— Vous pouvez me faire confiance, Andy. Vraiment.

## CHAPITRE VIII

L'une des histoires les plus tristes de la littérature moderne, en tout cas d'après moi, c'est le Frankenstein île Mary Shelley. Parce que dans un sens, je suis ce monstre. Délibérément ou pas, au cours de l'histoire, j'ai inspiré les cauchemars des humains. Je suis la peur primale, une chose morte qui revient à la vie, ou, mieux encore – et plus exactement – une chose qui refuse de mourir. Pourtant, je me considère comme étant plus humaine que la création de Mary Shelley, plus universelle que celle d'Arturo. Certes, je suis un monstre, mais je suis capable d'aimer avec passion. Mais même mon amour pour Arturo ne l'a pas empêché de nous entraîner dans un cauchemar dont rien ne pouvait nous tirer.

Sa méthode secrète de transformation était très simple, et incroyablement inspirée. De nos jours, les adeptes New Age utilisent des cristaux pour accéder à des niveaux de conscience supérieurs. Ce que la plupart des gens ne savent pas, c'est qu'un cristal n'est guère qu'un amplificateur, dont il faut se servir avec beaucoup de précautions. Quel que soit le contenu de l'aura d'une personne, sur le plan psychique, il est amplifié par le cristal. La haine est magnifiée aussi facilement que la compassion. En fait, quand on leur en donne l'occasion, les émotions cruelles augmentent davantage que les autres. Arturo, lui, savait intuitivement quel était le cristal qui correspondait à chaque personne, et il refusait de s'en servir avec la plupart des gens. Rares sont ceux qui sont prêts à recevoir d'aussi hautes vibrations, disait-il. Et quand il s'est trouvé en possession d'un échantillon de mon sang, son intuition l'a tragiquement abandonné. Dommage que son génie spécial ne l'ait pas quitté aussi. Pour nous emmener aussi loin, il fallait un génie.

Un génie frappé de démence.

A l'aide des aimants et de la feuille de cuivre qu'il disposait géométriquement, selon sa méthode secrète, les vibrations

émises par ce qu'Arturo plaçait au-dessus de la personne étaient transmises à son aura. Par exemple, quand il plaçait un cristal de quartz transparent au-dessus de ma tête, une paix profonde envahissait mon esprit, mais quand il utilisait le même cristal avec le jeune Ralphe, celui-ci se mettait en colère. Ralphe étant très tourmenté, il n'était pas prêt pour les cristaux. Arturo l'avait parfaitement compris, parce que c'était un alchimiste dans le vrai sens du terme. Il pouvait transformer ce qu'il était impossible de changer. Les âmes aussi bien que les corps.

Arturo refusait de croire que le corps crée l'esprit. Il était convaincu que c'était justement l'inverse, et j'estime qu'il avait raison. Quand il modifiait l'aura d'une personne, il changeait également sa physiologie. Il disait qu'avec les matériaux adéquats, il pouvait changer n'importe quoi. Changer un être humain médiocre en un dieu magnifique. Une vampire stérile en une mère aimante.

Finalement, ce fut la perspective de redevenir humaine qui m'a poussée à lui donner mon sang. Serrer mon enfant dans mes bras, enfin – quel bonheur ! Ce sont d'anciens chagrins qui m'ont séduite : avec la perte de Rama et de Lalita, Yaksha m'avait fait payer chèrement mon immortalité. Arturo m'avait promis de me rendre la moitié de ce qu'on m'avait dérobé, plus de quatre mille ans auparavant. La moitié, c'est mieux que rien du tout. Et tandis que mon sang s'écoulait goutte à goutte dans un calice en or, j'ai prié Krishna de le bénir.

— Je ne suis pas en train de rompre mon vœu, j'essaie seulement de conjurer cette malédiction.

J'ignorais qu'au moment où je priais mon Dieu, Arturo était en train de prier le sien. Il l'implorait de bien vouloir l'aider à changer du sang humain et du sang de vampire en un fluide divin et salvateur, le sang du Christ. Le génie d'une personne la rend peut-être fanatique, je n'en sais rien. Ce que je sais, par contre, c'est qu'un fanatique n'écouterait jamais que ses propres visions. Arturo était doux et gentil, aimant et chaleureux, mais il était convaincu de la grandeur de son destin. Hitler pensait la même chose. Ces deux hommes voulaient ce que la Nature n'a jamais accordé à personne – la perfection. Et moi, l'antique

monstre, je voulais un enfant. Nous n'aurions jamais dû nous rencontrer, Arturo et moi.

Mais notre rencontre était peut-être prédestinée.

Au fond du calice, mon sang paraissait si noir...

Ce calice consacré n'a pas contribué à chasser mes sombres pressentiments.

Arturo a voulu placer mon sang au-dessus de la tête de personnes qu'il avait sélectionnées, dans le but de mêler les vibrations de mon immortalité avec celles d'un mortel. S'il parvenait à changer l'aura de ce dernier, disait-il, le corps se transformerait aussi. Arturo, entre tous, aurait dû savoir à quel point mon sang était puissant. Il avait pourtant plongé son regard au fond du mien. Il aurait dû se douter que ma volonté ne se plierait pas facilement à la volonté d'autrui.

— Tu ne veux pas introduire un peu de mon sang dans ses veines ? lui ai-je dit en lui tendant le calice.

Il secoua la tête.

— Jamais, m'a-t-il juré. Ton Dieu et le mien ne font qu'un. Tu ne manqueras pas à ton vœu.

— Je ne me fais aucune illusion, ai-je répondu calmement. Mon vœu est déjà partiellement rompu.

Je me suis rapprochée de lui.

— C'est pour toi que je fais ça.

Arturo a posé sa main sur la mienne – un geste qu'il n'avait fait que rarement, jusqu'à cette nuit. C'était difficile pour lui d'être en contact avec ma peau sans brûler aussitôt d'un désir ardent.

— C'est pour toi aussi que tu le fais, a-t-il dit.

J'aimais le regarder droit dans les yeux.

— C'est vrai, mais puisque je l'ai fait – pour toi autant que pour moi – tu dois le faire aussi.

Il aurait voulu s'écartier, mais il s'est rapproché de moi.

— Que veux-tu dire ?

Je l'ai embrassé, pour la première fois, sur la joue.

— Il faut que tu rompes ton vœu à ton tour. Tu dois me faire l'amour.

Ses yeux se sont arrondis.

— Je ne peux pas. Ma vie est tout entière dédiée au Christ.

Je ne souriais plus. Ce qu'il disait n'était pas drôle, au contraire, c'était tragique. Le germe de tout ce qui allait suivre était contenu dans ces paroles. Mais je ne m'en suis pas rendue compte, du moins pas clairement. Je le désirais si fort... Je l'ai embrassé une seconde fois, sur la bouche.

— Tu penses que mon sang te conduira jusqu'au Christ, et j'ignore si c'est vrai. Mais je sais jusqu'où je peux t'emmener.

J'ai posé le calice et mes bras se sont refermés sur Arturo. Les ailes du vampire avalant sa proie.

— Tu n'as qu'à prétendre que je suis ton Dieu, Arturo, au moins pour cette nuit. Ce ne sera pas difficile, crois-moi.

\* \* \*

Dans la technique d'Arturo, il y avait un dernier élément que je n'avais pas remarqué lors de la première séance. Alors que j'étais étendue sur le sol, au milieu de tous les accessoires nécessaires, il avait installé un miroir au-dessus des cristaux. Ce premier miroir faisait face à un second, situé à l'extérieur, ce qui permettait aux rayons de la lune de passer à travers les cristaux. En fait, c'était cette lumière, réfractée par son passage à travers le quartz, qui déclenchait dans l'aura la vibration responsable de la modification du corps. Arturo ne dirigeait jamais les rayons du soleil directement à travers les cristaux, parce que la lumière aurait été beaucoup trop puissante. Bien sûr, Arturo avait compris que la lumière provenant de la lune était identique à celle du soleil, mais adoucie par le réfléchissement cosmique.

De ses propres mains, Arturo avait fabriqué dans un cristal une coupe destinée à contenir mon sang.

Il fit sa première expérience avec un enfant du quartier, qui souffrait d'un retard mental congénital. Le petit garçon vivait dans la rue, mangeait les restes que lui jetaient les passants. C'est moi qui avais tenu à ce qu'Arturo commence par quelqu'un qui ne risquerait pas de le dénoncer à l'Inquisition. Mais il prenait tout de même un grand risque en se livrant à de telles expériences. L'Eglise l'aurait condamné sans hésiter au bûcher. Oh, comme je haïssais le dogme catholique, si orgueilleux, et l'hypocrisie de cette Eglise. Arturo n'a jamais su que j'avais tué

une multitude d'inquisiteurs – un petit détail que j'avais omis de mentionner lors de ma confession.

Je me souviens de la douceur avec laquelle Arturo a demander à l'enfant de s'allonger sur la feuille de cuivre et de se détendre. D'ordinaire, le garçon était couvert de crasse, mais je lui avais donné un bain juste avant le début de l'expérience. Avec tous les sévices qu'il avait endurés au cours de sa courte existence, il éprouvait une méfiance instinctive à l'égard des adultes, mais il nous aimait bien – je lui donnais souvent de quoi manger, et Arturo savait comment parler aux enfants. Allongé sur la feuille de cuivre, le petit garçon s'est vite senti à son aise. Refléte par les miroirs, un rayon de lune a traversé le cristal de la coupe qui contenait mon sang, projetant un voile rouge sur toute la pièce. J'ai eu l'impression d'assister à la fin du crépuscule, cet instant qui précède la tombée de la nuit.

— Il se passe quelque chose, a chuchoté Arturo au creux de mon oreille, tandis que nous observions le garçon, qui respirait de plus en plus vite. Pendant vingt minutes, il est resté en état d'hyperventilation, à se tordre et à trembler. Si le visage de l'enfant n'avait pas été aussi calme, nous aurions mis un terme à l'expérience. Mais nous étions les témoins d'un événement historique, voire même d'un miracle.

L'agitation du petit garçon ayant enfin cessé, Arturo a dévié le reflet de la lune, puis il a aidé l'enfant à s'asseoir. Les yeux du petit étaient étrangement changés – ils brillaient. Il m'a serré contre lui.

— *Ti amo anch'io*, Sita, m'a-t-il dit. Je t'aime, Sita.

A ma connaissance, il n'avait jamais prononcé de phrase aussi longue, et j'étais si heureuse que je n'ai pas pris la peine de remarquer que je ne lui avais jamais dit comment je m'appelais. Dans toute l'Italie, Arturo et Ralphe étaient les seuls à connaître mon nom. Nous étions si contents pour l'enfant, dont le cerveau semblait fonctionner normalement. Ce fut l'une des rares fois dans ma vie où j'ai pleuré de vraies larmes, pas des larmes de sang.

Les larmes rouges devaient couler plus tard.

Ce premier succès a donné à Arturo une assurance considérable, et il n'a plus fait preuve d'autant de prudence.

Ayant assisté à un changement mental, il voulait à présent voir un changement physique. Il est donc parti à la recherche d'un lépreux, et a ramené une femme d'une soixantaine d'années, à qui l'affreuse maladie avait rongé les orteils et les doigts. J'ai toujours trouvé la vue des lépreux particulièrement pénible. Quand je vivais à Rome, au II<sup>e</sup> siècle après JC, j'avais un amant magnifique, que la lèpre a contaminé. Aux derniers stades de la maladie, il m'a supplié de le tuer, et les yeux fermés, je lui ai fracassé le crâne. Aujourd'hui, c'est le sida. La Nature distribue à chaque époque le lot d'horreurs qui lui revient. Comme Krishna, la Nature est pleine de méchantes surprises.

La femme était presque trop malade pour se rendre compte de ce que nous étions en train de faire. Mais Arturo est parvenu à diriger sa respiration, et la magie a fonctionné une nouvelle fois. Elle s'est mise à respirer très vite, et à se tordre dans tous les sens, comme le petit garçon, pire encore. Pourtant, ses yeux et son visage étaient sereins. Je ne sais pas vraiment ce qu'elle a ressenti – ni ses orteils ni ses doigts n'ont soudain réapparu. L'expérience terminée, Arturo l'a guidée hors de la crypte, jusqu'à un lit où elle s'est allongée. Elle semblait déjà en meilleure santé, et nettement plus alerte.

Quelques jours plus tard, ses doigts et ses orteils ont commencé à repousser.

Au bout de deux semaines, elle ne présentait plus aucun signe de la maladie.

Arturo était aux anges, mais je m'inquiétais. Nous avions expliqué à la lépreuse qu'il ne fallait pas qu'elle parle de ce que nous avions fait pour elle, mais bien sûr, elle avait raconté l'histoire à tout le monde. Les rumeurs allaient bon train. Arturo eut la sagesse de mettre cette guérison sur le compte de la grâce divine, mais au temps de l'Inquisition, il était plus dangereux d'être un saint qu'un pécheur. Tant qu'on n'était pas considéré comme hérétique, on pouvait se repentir de ses péchés et s'en tirer à bon compte. Mais un saint pouvant cacher un sorcier, l'Eglise estimait qu'il valait mieux brûler un saint potentiel plutôt que de laisser filer un vrai sorcier. Drôle de justice.

Toutefois, Arturo n'était pas complètement idiot. Malgré les douzaines de lépreux défilant à sa porte pour réclamer ses soins,

il s'était bien gardé de les guérir, et il poursuivait ses expériences sur quelques sourds-muets, dont la plupart étaient débiles. Mais il a été très difficile de se débarrasser des lépreux : la vieille femme leur avait donné tant d'espoir ! De nos jours, on vante souvent les vertus de l'espoir, mais je le tiens pour responsable de bien des maux. Les gens les plus heureux sont ceux qui n'attendent plus rien, parce qu'ils ont justement cessé d'espérer.

J'avais rêvé d'être l'amante d'Arturo, et maintenant qu'il était à moi, il n'était pas heureux. Bien sûr, il aimait partager mon lit et me sentir près de lui, mais il était convaincu qu'il avait commis un péché, et n'en démordait pas. Notre histoire d'amour tombait mal : il avait rompu son vœu de chasteté alors qu'il était sur le point d'accomplir son destin. Dieu ne saurait plus s'il devait le maudire ou le bénir. Je lui répétais qu'il ne devait pas se tourmenter, que j'avais rencontré Dieu et que c'était le genre de bonhomme qui n'en faisait qu'à sa tête, même si on le suppliait à genoux. J'ai raconté des tas d'histoires sur Krishna à Arturo, qui m'écoutait, fasciné. Pourtant, chaque fois que nous faisions l'amour, il se mettait ensuite à pleurer comme un bébé. Je lui ai conseillé d'aller se confesser, mais il a refusé – il ne voulait pas d'autre confesseur que moi. Moi seule pouvait le comprendre, disait-il.

Mais je ne comprenais pas. Je n'ai pas compris qu'il suivait un plan parfaitement défini.

Arturo a alors commencé à avoir des visions. Comme il en avait déjà eu, je ne me suis pas inquiétée – du moins au début. Longtemps avant notre rencontre, c'était une vision qui lui avait inspiré le fonctionnement de sa technique de transformation. Mais ses nouvelles visions étaient étranges. Il s'est mis à construire des maquettes, et ce n'est que sept cents ans plus tard que j'ai compris qu'il reproduisait en miniature la structure de l'ADN – celui des humains, celui des vampires, et celui d'une autre forme de vie. Oui, c'est vrai : pendant que des gens, allongés sur le sol, se tortillaient à cause de l'aura de mon sang, Arturo, lui, avait vu plus loin. En fait, il avait compris qu'une molécule spécifique contenait le code définissant le corps humain. Il avait eu une vision de cette molécule, et il avait

observé son changement sous l'effet conjugué des cristaux, des aimants, du cuivre et du sang. Il avait vu le double-hélice de L'ADN humain, il avait vu les douze filaments de mon ADN, et il avait compris comment les deux pouvaient être combinés.

Il m'a dit :

— Nous avons besoin de douze filaments hélicoïdaux, et nous aurons enfin l'être parfait.

— Mais en continuant à pratiquer tes expériences sur des gens, tu risques d'attirer l'attention sur toi. L'Eglise ne comprendra pas, et on te tuera.

Il a hoché la tête d'un air grave.

— Je sais. Je ne peux pourtant pas poursuivre les expérimentations sur des individus anormaux. Pour créer l'être parfait, il faut que je travaille avec une personne normale.

J'ai compris ce qu'il avait en tête.

— Il n'est pas question que tu tentes l'expérience sur toi-même.

Il m'a tourné le dos.

— Ralphe ?

— Non.

J'ai protesté.

— Nous l'aimons tel qu'il est, pourquoi le changer ?

Arturo fixait le mur devant lui.

— Tu l'as déjà changé, Sita.

— C'était différent. Je savais ce que je faisais : je guérissais sa blessure. D'ailleurs, j'ai modifié son corps, pas son âme.

Il a fait volte-face.

— Tu ne comprends donc pas que c'est justement parce que j'aime Ralphe autant que toi que je veux lui donner cette chance ? Si nous le transformons de l'intérieur, si nous transformons son sang, ce sera comme s'il devenait un enfant du Christ.

— Le Christ ne connaissait pas l'existence des vampires.

Je l'ai alors prévenu :

— Tu ne devrais pas mélanger les deux, Arturo. C'est un blasphème – même pour moi.

Arturo était un homme passionné.

— Comment peux-tu être sûre de ce que tu avances ? Tu ne l'as jamais rencontré.

Et je me suis mise en colère.

— Voilà que tu te mets à parler comme un imbécile. Si tu tiens à faire l'expérience, fais-la sur moi. Tu m'avais promis de me transformer.

Il s'est raidi.

— Je ne peux pas. Pas maintenant.

J'ai compris tout de suite. Soudain, j'ai senti sur mes épaules tout le poids de mes rêves brisés. J'avais déjà commencé à m'imaginer en train de jouer avec une petite fille qui n'était pas encore née, et qui ne naîtrait probablement jamais.

— Tu as besoin de mon sang, ai-je répliqué. Du sang de vampire pur.

En effet, il fallait qu'il remplace le sang dans le cristal en forme de coupe, pas obligatoirement avant chaque expérience, mais souvent. Avec du sang trop vieux, ça ne marchait pas – le sang était mort.

J'ai continué à parler :

— Et si l'expérience réussit et que tu parviens à créer un être parfait ? Je ne vais quand même pas distribuer mon sang à tous les habitants de la planète.

Arturo a haussé les épaules.

— Peut-être que les personnes transformées deviendront à leur tour des donneurs.

— Peut-être, en effet. Je connais bien la race humaine. Malgré toutes tes bonnes intentions, ces gens vont former une sorte d'élite.

Tournant les talons, j'ai éclaté de rire, un rire amer.

— Mesdames et Messieurs, votre attention, s'il vous plaît ! La perfection est à votre portée, à qui le tour ? A la noblesse ? Au clergé ? Les plus corrompus seront persuadés qu'eux seuls méritent la perfection, c'est la leçon la plus ancienne que nous enseigne l'histoire ! C'est toujours pareil !

Arturo m'a prise dans ses bras.

— Non, Sita, tu te trompes. Notre œuvre a reçu la bénédiction de Dieu, et elle est au service du Bien.

— Les voies de Dieu sont impénétrables.

\* \* \*

Pendant plusieurs jours, nous ne nous sommes pas adressés la parole, Arturo et moi. Il passait ses nuits à fabriquer des maquettes de molécules que personne n'avait jamais vues, et il avait peur de me parler, de me toucher. Jusque-là, je ne m'étais pas rendue compte qu'il me considérait à la fois comme un don de Dieu et comme une mise à l'épreuve. Bien sûr, je lui avais donné mon point de vue d'immortelle sur le sujet, mais c'était comme ça qu'il me voyait depuis le jour de notre rencontre. Je lui avais offert mon sang magique et ma délicieuse sensualité. Il se disait qu'il aurait dû prendre l'un, mais pas l'autre. Je crois qu'il avait perdu l'intuition qui lui avait évité bien des erreurs tout simplement parce qu'il pensait qu'il ne la méritait plus. Il a arrêté de prier, et il s'est mis à parler tout seul du sang de Jésus-Christ. Il était encore plus obsédé par le sang que moi, qui en consommais régulièrement, tous les deux ou trois jours.

Un soir, impossible de trouver Ralphe. Arturo m'a assuré qu'il ne savait pas où il était passé. Arturo ne mentait pas, mais il ne disait pas toute la vérité. Je n'ai pas insisté. Je crois que je n'avais pas envie de connaître la vérité. Pourtant, si j'avais cherché à savoir, j'aurais peut-être pu stopper l'engrenage de l'horreur, avant qu'il ne soit trop tard.

Les premiers hurlements ont retenti au milieu de la nuit.

J'étais en train de me promener dans les rues de la ville. En effet, j'avais pris l'habitude de sortir tard dans la nuit, sous un déguisement quelconque, et de prélever sur un vagabond un demi-litre de sang, avant de lui chuchoter à l'oreille qu'il pouvait se rendormir. Exception faite des diaboliques inquisiteurs, je ne tuais que rarement, à l'époque. En entendant les cris qui ont soudain déchiré la nuit, j'ai frémi, et j'ai couru le plus vite que j'ai pu en direction du bruit.

Cinq cadavres, les membres arrachés, empilés les uns sur les autres, semblaient m'attendre. De toute évidence, seul un être doté d'une force surhumaine pouvait avoir commis un tel

crime. L'une des victimes, une femme dont le bras arraché gisait à côté d'elle, était encore en vie. Doucement, j'ai soulevé sa tête.

— Que s'est-il passé ? Qui vous a fait ça ?

— Le diable, murmura-t-elle.

— A qui ressemblait ce diable ?

Elle s'étouffait.

— A un ange fou de colère. Le sang...

Ses yeux se sont fixés sur son bras arraché, et elle s'est mise à pleurer.

— Mon sang.

Je l'ai secouée.

— Décrivez-moi ce diable ?

Ses yeux se sont révulsés.

— Un enfant, a-t-elle dit dans un dernier souffle, avant de mourir dans mes bras.

Bouleversée, j'ai compris qui était cet enfant.

Au loin, de l'autre côté de la ville, d'autres hurlements ont retenti.

J'ai foncé, mais une fois de plus, je suis arrivée trop tard. D'autres cadavres gisaient sur le sol, horriblement mutilés, et quelques témoins avaient assisté au massacre. Tous avaient vu s'enfuir un enfant.

— Il a pris la direction des bois ! criaient certains.

— Il faut le rattraper ! hurlaient les autres.

— Attendez !

J'ai dit d'une voix forte :

— Regardez le nombre de gens qu'il a tués. Nous ne pouvons pas le poursuivre comme ça, il nous faut des renforts.

— Ce démon a tué mon frère ! s'est écrié un homme en brandissant un poignard.

— Je vais le tuer de mes propres mains.

Et le petit groupe a suivi l'homme au poignard. N'ayant pas d'autre choix, je leur ai emboîté le pas. Au fur et à mesure que nous avancions dans les rues sombres, nous découvrions d'autres cadavres, dont certains avaient eu la tête arrachée. Mais à quoi pensait donc le petit groupe ? Le monstre allait leur faire connaître le même sort que leurs malheureux congénères. La foule en colère et la logique ne sont pas vraiment

complémentaires. Et je n'avais que trop souvent assisté au spectacle de la colère collective.

Dès que nous sommes sortis de la ville, je me suis éloignée des autres et j'ai commencé à chercher le monstre. J'entendais son rire sonore, à quelques kilomètres de là. Sans doute se réjouissait-il d'avoir arraché la tête d'un animal. Il était rapide et fort, mais j'étais une vampire de pure race, et non pas un hybride. Ce monstre ne me résisterait pas longtemps.

Soudain, je l'ai vu, qui se faufilait entre les arbres, guettant ses poursuivants, prêt à fondre sur eux.

— Ralphe...

Je me trouvais juste derrière lui. Comme il ne m'avait pas entendue approcher, il pivota sur lui-même, surpris. Son visage ruisselait de sang, et une lueur sauvage brillait au fond de ses yeux. Mais très vite, j'ai remarqué qu'en fait de lueur, ses yeux étaient plutôt comme ceux d'un serpent. On aurait dit un serpent en train de chasser, prêt à dévorer les œufs d'un autre reptile. Ralphe m'a pourtant reconnue — ses traits se sont fugitivement détendus, comme pour me témoigner un peu d'affection. J'ai failli le tuer sans plus attendre, mais sa réaction m'a fait hésiter. Je savais pourtant qu'il était inutile d'espérer : aucune transformation à rebours n'était concevable, mon intuition me le disait. Il y a des choses que je sens, tout simplement. En général, ces sont des choses particulièrement tristes.

Il m'a dit d'une voix sifflante :

— Sita, tu as faim ? Moi, j'ai faim.

Je me suis alors rapprochée de lui, tout en prenant soin de ne pas alerter les autres, qui suivaient les traces de sang que Ralphe avait laissé derrière lui. Un sang dont il était couvert de la tête aux pieds — une vision insupportable, même pour moi. Quand il a été à ma portée, mon cœur s'est mis à battre plus vite.

— Ralphe, ai-je dit d'une voix douce, tout en sachant qu'une issue fatale était inévitable.

— Il faut que je te ramène à Arturo, tu as besoin d'aide.

Son visage ensanglanté s'est crispé de terreur. De toute évidence, la transformation qu'il avait subie n'avait pas été une partie de plaisir.

— Je ne retournerai jamais là-bas ! a-t-il hurlé. C'est lui qui m'a donné faim !

Ralphe a regardé ses mains poisseuses, prouvant ainsi qu'il était resté un tant soit peu humain. D'une voix que le désespoir faisant trembler, il a ajouté :

— C'est lui, le responsable.

— Oh, Ralphe...

Je l'ai pris dans mes bras.

— Je suis désolée, tout ça n'aurait jamais dû arriver.

— Sita, a-t-il murmuré en se serrant contre moi. Je me suis dit que jamais je ne pourrais le tuer. Jamais.

Mais à Tintant précis où je me faisais ce serment, j'ai bondi en arrière, étouffant un cri de douleur. Il venait de me mordre ! D'une seconde à l'autre, il avait changé d'humeur, et je l'ai regardé, horrifiée. Tout en souriant, il mâchouillait à présent le morceau de chair qu'il avait arrachée à mon bras.

— Je t'aime, Sita. Tu as bon goût !

— Tu en veux encore ? lui ai-je demandé en tendant le bras vers lui, les yeux pleins de larmes.

— Tu peux prendre tout ce qui te fait plaisir. Approche, Ralphe, tu sais que je t'aime, moi aussi.

— Sita...

Agrippant mon bras d'un air libidineux, il a fait mine de me mordre à nouveau, mais je l'ai fait pivoter sur lui-même et j'ai serré sa tête entre mes mains. Et de toutes mes forces, avant que les larmes ne m'aveuglent complètement, j'ai tiré en arrière. Ses vertèbres ont craqué, et il s'est instantanément affaissé dans mes bras – il n'a pas eu le temps de souffrir.

— Mon petit Ralphe...

Doucement, j'ai caressé ses longs cheveux.

J'aurais dû m'enfuir immédiatement avec le cadavre, et l'enterrer quelque part dans les bois. Mais même pour un monstre tel que moi, cette exécution m'avait épuisée. J'ai eu l'impression que la vie quittait mon corps, et j'ai presque perdu connaissance. Quand les autres m'ont trouvée, je tenais dans

mes bras le corps de Ralphe et le berçais doucement, en sanglotant comme le font les humains. Jadis, ma fille, et maintenant, mon jeune fils adoptif – Dieu me les avait repris tous les deux.

Parmi les gens qui m'entouraient, certains me connaissaient.

— Vous vous occupiez de ce garçon ! ont-ils crié. On vous a vus avec lui, vous et le franciscain !

Bien sûr, j'aurais pu tuer les cinquante personnes présentes, les tuer l'une après l'autre, mais il y avait déjà eu trop de morts. Et je les ai laissés me traîner jusqu'en ville, titubant dans la lumière des torches qui éclairaient mes yeux fatigués. On m'a jetée dans un donjon proche de la grande place où avaient lieu les exécutions publiques, non sans m'avoir répété qu'on allait enquêter, et que l'on saurait bientôt comment cette abomination avait pu voir le jour. Bien avant le lever du soleil, je savais qu'on irait chercher Arturo, et qu'on fouillerait partout dans la crypte afin de rassembler les preuves destinées à convaincre les détestables inquisiteurs. Il y aurait un procès, et il y aurait un juge. Le problème, c'était qu'il n'y aurait qu'un seul verdict possible.

Mais j'étais Sita, une vampire dont la puissance était incomparable. Même la main de fer de l'Eglise ne pourrait se saisir de moi si j'en décidais autrement. Mais Arturo ? Je l'aimais, certes, mais je n'avais plus confiance en lui. S'il échappait à la mort, il poursuivrait ses expériences, c'était inévitable puisque tel était son destin, du moins le croyait-il. Et il lui restait suffisamment de sang – mon sang – pour créer un autre Ralphe, ou pire encore.

Quelques heures plus tard, on jetait Arturo dans une cellule en face de la mienne. Je l'ai supplié de me parler, mais il a refusé. Recroqueillé dans un coin, fixant le mur d'un regard absent, il ne m'a pas fait part de ses pensées. Son Dieu n'étant pas intervenu pour le sauver, c'était donc à moi de le faire.

J'ai fini par témoigner contre lui.

L'inquisiteur m'avait dit que c'était le seul moyen pour éviter le bûcher. Même enchaînée au milieu de dizaines de soldats, j'aurais pu me délivrer, massacrer tout le monde et

m'enfuir. Comme il était tentant de trancher la gorge de cet abominable prêtre qui dirigeait l'enquête à la façon d'un chien affamé errant sur un champ de bataille à la recherche de chair fraîche ! Mais il n'était pas question pour moi de tuer Arturo de mes propres mains. Je ne pouvais pas non plus lui laisser la vie sauve, parce qu'il aurait continué à chercher le sang de Jésus-Christ. Jésus était mort depuis douze siècles, et la quête d'Arturo ne finirait jamais. La seule issue possible était horrible à envisager : paradoxalement, puisque je ne pouvais pas empêcher Arturo de poursuivre ses recherches, il fallait que je laisse les autres s'occuper de lui.

J'ai juré sur la Bible.

— Oui, c'est lui qui a créé cette abomination, je l'ai vu de mes propres yeux. Il a transformé ce pauvre garçon, puis il a tenté de me séduire en se servant de la magie noire. C'est un sorcier, mon Père, n'en doutez pas. Si je mens, que Dieu me foudroie !

Le vieux moine, lui aussi, a témoigné contre Arturo, bien que l'inquisiteur ait été forcée de le torturer pour lui arracher des aveux. Le fait de condamner Arturo brisait le cœur du vieux moine, et je partageais sa culpabilité.

Malgré toutes les tortures qu'il a subies, Arturo n'a jamais avoué. Il était trop fier, sa cause était trop noble. Après le procès, nous ne nous sommes plus jamais adressés la parole. Je n'ai pas assisté à son exécution, mais on m'a raconté qu'il a été brûlé vif.

Comme n'importe quel sorcier.

## CHAPITRE IX

Je suis en train d'essayer de bluffer l'un de mes partenaires de poker, un type du Texas. La partie dure depuis pas mal de temps, et il y a cent mille dollars sur la table. Son jeu est meilleur que le mien. Le cadeau que m'a fait Yaksha en me transmettant son don – lire dans les pensées des gens – se révèle plus efficace de jour en jour : je vois les cartes du texan aussi bien que lui. Il a trois as, deux valets – un full. Moi, j'ai trois six – le chiffre préféré du Diable. C'est le full du texan qui l'emporte.

Il porte des bottes de cow-boy et un énorme Stetson. La fumée de son gros cigare ne parvient pas à m'irriter les yeux, pourtant, c'est vers moi qu'il souffle un gros nuage puant, comme pour m'intimider. Je mise en souriant la même somme que lui, à laquelle je rajoute cinquante mille dollars. La partie se déroule dans un luxueux salon privé, où seuls les clients choyés par le casino sont admis. Trois autres hommes sont assis à la table, mais ils ont arrêté de jouer depuis un moment. Ils suivent de près le déroulement de la partie – les quatre hommes se connaissent. Le texan, de toute évidence, n'apprécierait pas du tout d'être humilié devant eux.

— Vu ce que vous misez, ma mignonne, dit-il soudain, vous devez sûrement avoir un flush royal.

Puis il ajoute :

— A moins que vous ne fassiez payer la facture au monsieur qui vous entretient.

— Sachez, monsieur, que je paye mes factures toute seule, dis-je d'un ton sec.

Il éclate de rire en se frappant la cuisse du plat de la main.

— Vous ne seriez pas en train de bluffer, par hasard ?

— Qui sait ? Relancez, et vous verrez bien.

Il hésite un instant, les yeux rivés sur le tas de billets et de jetons.

— Ça se corse, on dirait. Dites-moi un peu ce que vous faites dans la vie, ma petite, pour avoir autant de pognon. C'est votre papa qui vous l'a donné ?

Le texan est en train d'essayer d'évaluer l'importance que j'accorde à l'argent : si c'est très important pour moi, il estime que je ne miserais une somme aussi énorme qu'à la condition d'avoir un jeu imbattable. Sans me démonter, je le regarde droit dans les yeux, pas assez intensément pour griller ses neurones, mais suffisamment pour ébranler sa belle assurance. Je n'aime pas qu'on m'appelle ma petite. Après tout, j'ai quand même cinq mille ans.

— J'ai gagné chacun de ces dollars à la sueur de mon front, Et vous, mon vieux, on peut savoir d'où sort votre argent ?

Sous l'effet conjugué du ton de ma voix et de mon regard plus perçant qu'un rayon laser, il perd de sa superbe et se cale dans son fauteuil.

— J'ai gagné cet argent en travaillant honnêtement, dit-il.

Je sais qu'il ment. A mon tour, je me cale dans mon fauteuil.

— Eh bien, il ne vous reste plus qu'à le perdre de la même façon. Soit vous posez cinquante mille dollars sur la table, soit vous vous couchez, peu m'importe. Mais arrêtez de tergiverser.

Les joues du texan s'empourprent.

— Je ne tergiverse pas.

Glaciale, je hausse les épaules.

—appelez ça comme vous voudrez, mon vieux.

— Allez-vous faire foutre, dit-il en posant ses cartes sur la table.

— Je me couche.

Tendant le bras, je ramasse tout l'argent. Les quatre hommes ont les yeux fixés sur moi.

— Oh, dis-je en riant, je parie que vous vous demandez ce que j'avais, pas vrai ? Mais vous êtes trop professionnel pour me poser directement la question, c'est bien ça ?

Je me lève et je commence à fourrer les billets et les jetons dans mon sac à main.

— Eh bien, messieurs, je crois que je vais m'en tenir là.

— Attends un peu, s'énerve le texan en se levant d'un bond. Je veux voir ces cartes.

— Vraiment ? Je croyais qu'il fallait payer pour avoir le droit de voir le jeu d'un joueur. Les règles seraient-elles différentes pour les gens du Texas ?

— Quand quelqu'un embarque cinquante mille dollars qui m'appartiennent, oui, les règles sont différentes, espèce de garce. Vas-y, montre-moi tes cartes.

Ma petite, passe encore, mais j'ai horreur qu'on me traite d'espèce de garce.

— Très bien, dis-je en retournant mes cartes l'une après l'autre. Vous voyez, vous auriez pu gagner. C'est la dernière fois que je vous montre mes cartes sans que vous ayez payé pour les voir. Ça va mieux, maintenant ? Et oui, mon vieux, j'ai bluffé et vous avez marché, vous avez même couru !

Le poing du texan s'abat violemment sur la table.

— Dites-moi d'abord comment vous vous appelez.

Je secoue la tête.

— Vous ne savez pas perdre, c'est évident. Et je n'ai pas de temps à gaspiller avec un mauvais perdant.

Tournant les talons, je commence à m'éloigner, mais l'un de ses potes m'attrape par le bras. Grossière erreur.

— Attends un peu, ma mignonne, dit-il tandis que les trois autres se rapprochent.

Je souris.

— Oui ?

Quoi qu'il arrive, je suis sous la protection du personnel du casino, et il me suffirait d'élever la voix pour qu'on vienne me débarrasser de ces goujats. Mais j'ai horreur de demander de l'aide, d'autant que je suis parfaitement capable de prendre soin de moi toute seule. J'ai comme l'impression qu'il y aura quatre groupes sanguins différents à mon menu de ce soir.

— Messieurs, que puis-je faire pour vous ?

Le type qui me tient par le bras ne répond pas, et se contente de jeter un coup d'œil vers le texan – visiblement le chef de la petite bande. Ce dernier a retrouvé le sourire.

— On veut seulement continuer la partie un peu plus longtemps, ma jolie, dit-il. Il serait normal que nous ayons une chance de nous refaire, non ?

Je souris de plus belle.

— Et si je vous rendais votre argent, tout simplement ?

Ma proposition le déstabilise, et il hausse les épaules.

— Si vous voulez. Je serais ravi d'accepter votre offre.

— Parfait. Rendez-vous dans dix minutes au fond du parking de l'hôtel. Nous allons faire une petite promenade, et je vous rendrai tout votre argent.

Je jette un coup d'œil sur les trois autres.

— A une seule condition : que vous veniez tous les quatre.

— Mais pourquoi faut-il qu'on aille se promener ? me demande le texan. Vous n'avez qu'à me rendre l'argent tout de suite.

Libérant mon bras de la poigne du type, je dis d'une voix mielleuse :

— Vous n'avez pas peur d'une petite chose comme moi, j'espère ?

Mal à l'aise, les quatre hommes se mettent à rire.

— Dans dix minutes, répété le texan, l'index pointé sur moi. Ne vous avisez pas d'être en retard.

— Je suis toujours à l'heure, dis-je, radieuse.

\* \* \*

Comme convenu, nous nous retrouvons sur le parking, et nous laissons la ville, moi au volant de ma Jeep, les quatre hommes chacun dans leur propre véhicule. Quelques kilomètres plus loin, nous quittons la route principale pour nous enfoncer dans le désert, avant de nous arrêter au pied d'une petite colline. Il est onze heures du soir, la nuit est claire, la température délicieusement fraîche, et la lune éclaire brillamment le ciel étoilé. Les quatre hommes se garent à côté de la Jeep, et sortent de leur voiture. Ils ont peur de moi, c'est sûr : l'odeur caractéristique qui émane d'eux n'a pas échappé à mon subtil odorat. Tous sont armés, exception faite du grand chef – difficile de ne pas remarquer qu'ils ont tous un flingue caché sous leur veste. J'arrive même à sentir l'odeur de la poudre des balles. Ils croient sans doute que je leur ai tendu un piège dans le but de les dévaliser : tandis qu'ils marchent à ma rencontre, ils étudient le terrain, tout étonnés de constater que

je suis seule. Pas très futés, les mecs. Deux d'entre eux ont la main enfoncée dans la poche de leur veste, et le doigt sur la détente de leur arme. Le texan se plante devant moi et tend la main d'un air péremptoire.

— Donne-nous ton sac, ordonne M. Texas.

— D'accord.

Je le lui tends, et il constate avec plaisir que l'argent se trouve effectivement à l'intérieur. Les yeux écarquillés, il compte les billets. Je sais qu'en ouvrant mon sac, il s'attendait à tomber sur une arme. Je lui demande :

— Alors, vous êtes content ?

M. Texas fait un signe de la tête à l'un de ses partenaires, qui me fait subir une fouille sommaire.

— C'est bon, marmonne le gars un instant plus tard, avant de reculer de quelques pas.

M. Texas fourre les billets dans ses poches.

— Ouais, je suis content, mais il y a un truc que je ne pige pas : pourquoi on est venu jusqu'ici ?

— Parce que j'ai faim, lui dis-je.

Son visage s'éclaire. Il a le sourire typique de ceux qui ont bâti leur fortune sur le pétrole et les magouilles, et que l'honnêteté n'étouffe pas.

— Nous aurions été très heureux de t'inviter à dîner, ma belle. D'ailleurs, il n'est pas trop tard. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

— Une belle côte de bœuf.

Pour la seconde fois depuis tout à l'heure, il se frappe la cuisse. Ce doit être une sorte de tic nerveux.

— Bon sang, mais c'est justement mon plat favori. Une bonne côte de bœuf bien saignante. Allons-y tout de suite.

Et en clignant de l'œil à mon intention, il ajoute, ringard :

— Peut-être même qu'après, on pourra rigoler un peu, pas vrai, ma belle ?

Tout en avançant d'un pas vers lui, je secoue la tête.

— Nous n'avons qu'à manger sur place. Organisons un pique-nique. Tous les cinq.

Son regard se pose sur ma Jeep.

— Je parie que tu nous as apporté plein de bonnes choses.

— Non. Mais vous, oui.

C'est un homme qui perd facilement patience.

— Qu'est-ce que tu racontes, bon sang ?

Renversant la tête en arrière, j'éclate de rire.

— Vous êtes vraiment bidon ! Vous n'êtes poli que quand ça vous arrange. Maintenant que vous m'avez volé tout l'argent que j'ai gagné au poker, vous m'invitez à dîner !

M. Texas est indigné.

— On n'a pas volé cet argent, c'est toi qui nous a proposé de nous le rendre.

— Parce que vous avez fait pression sur moi. Appelons les choses par leur nom, cher monsieur : vous êtes un escroc.

— Si tu crois que tu peux me traiter d'escroc et t'en tirer comme ça, tu te goures !

— Ah bon ? Vous avez l'intention de faire quoi ? De me tuer ?

Il fait un pas en avant et, du revers de la main, me flanque une gifle.

— Garce ! Tu as de la chance que ce ne soit pas mon genre de truc !

Feignant d'être sincèrement désolée, je me mordille la lèvre.

— Ce n'est pas votre genre ? Détrompez-vous, Monsieur Gros-Plein-De-Fric, je sais qu'il vous est déjà arrivé de tuer. Notre petit rendez-vous en plein désert tombe à pic, parce que j'ai l'impression que si je vous laissais la vie sauve, vous recommenceriez à tuer vos semblables.

Il se tourne vers les trois autres.

— Allez, les gars, on se tire.

— Attendez, dis-je d'une voix impérieuse. J'ai encore quelque chose à vous donner.

— Quoi encore ? dit-il, exaspéré.

J'avance d'un pas dans sa direction.

— Il faut que je vous dise qui je suis réellement. Vous m'avez posé la question, vous vous souvenez ?

M. Texas est pressé de partir.

— Vas-y, dis-le. Tu es une star de Hollywood, c'est ça ?

— Presque. Dans certains cercles, je suis célèbre, c'est vrai. Il y a quelques jours, tous les flics de Los Angeles étaient à ma recherche. Vous ne lisez pas les journaux ?

Là, il commence à s'inquiéter. Ses hommes regardent autour d'eux, craignant sans doute de voir surgir une bande d'islamistes fanatiques.

— Tu n'es quand même pas de mèche avec ces terroristes ?

— Les terroristes n'ont jamais existé. Les flics ont inventé cette histoire de toutes pièces, pour éviter de passer pour des nuls. En fait, c'est moi et mon associé qui avons causé tout ce bazar.

Il renifle deux ou trois fois.

— D'accord. Toi et ton associé, vous avez descendu une vingtaine de flics. Ma parole, tu es un véritable Terminator !

— Presque. Je suis une vampire, et j'ai cinq mille ans.

M. Texas ricane.

— Tu es complètement cinglée, et tu me fais perdre mon temps.

Et il tourne les talons.

— Bonne nuit.

L'attrapant alors par le col de sa veste, je le tire violemment vers moi, plaquant ma joue sur la sienne. Il est tellement surpris qu'il en oublie de réagir. Mais ses hommes sont mieux entraînés, et je me retrouve soudain avec trois flingues braqués sur moi. Vite, je m'abrite derrière M. Texas, et je tire un peu plus fort sur son col, l'empêchant de respirer. Il manque d'air, et le fait bruyamment comprendre.

— Je me sens d'humeur généreuse, dis-je calmement aux trois autres. Je vais donc vous donner une chance de vous échapper. Normalement, je n'y songerais même pas, mais puisqu'on a mis l'affaire sur le dos des arabes, je ne suis plus aussi maniaque au sujet des indices que je sème derrière moi.

Marquant une pause, je les regarde l'un après l'autre droit dans les yeux – un frisson de terreur les parcourt de la tête aux pieds.

— Je vous suggère de remonter dans vos bagnoles, de vous tirer d'ici – et de quitter Las Vegas. Si vous restez, vous mourrez, c'est aussi simple que ça.

Je resserre ma prise autour du cou de M. Texas, qui gémit de douleur. Ma voix prend un ton franchement moqueur :

— Vous admettrez que pour une frêle jeune femme, je ne me défends pas trop mal.

— Abatsez-la, glapit M. Texas, profitant de ce que je le laisse respirer pendant quelques secondes.

— Très mauvaise idée. Pour m'abattre, il faudrait d'abord qu'ils vous tirent dessus, puisque vous vous trouvez devant moi. Franchement, M. Texas, vous devriez réfléchir un peu avant de donner ce genre d'ordres.

M'adressant à nouveau aux trois autres, je leur dis :

— Si vous ne vous tirez pas d'ici tout de suite, je vous bouffe tout cru. Je suis une authentique vampire, et pour moi, une côte de bœuf ou une côte d'homme, c'est pareil.

D'une main, je soulève M. Texas. Ses pieds s'agitent à cinquante centimètres au-dessus du sol.

— Vous voulez assister au spectacle ? Quand vous aurez vu ce que je vais lui faire, je vous garantis que vous allez vomir vos tripes.

— Mon Dieu ! s'exclame l'un des trois hommes avant de détalier.

Sans prendre la peine de récupérer sa voiture, il se met à courir droit devant lui, avec un seul objectif : s'éloigner de moi le plus rapidement possible. Un autre fait mine de l'imiter, mais le troisième – c'est celui qui m'a agrippée par le bras au casino, et qui m'a fouillée – le rappelle sèchement à l'ordre.

— Ce n'est pas une vampire, dit-il à son pote. Elle est cinglée, c'est tout.

— Vous avez raison. Je me bourre de stéroïdes anabolisants.

Je jette un coup d'œil au type qui crève d'envie de s'enfuir.

— Barrez-vous pendant qu'il en est encore temps. Vous ne reverrez pas ces deux-là vivants, vous pouvez me croire. On entendra bientôt l'écho de leurs cris dans tout le désert.

Le ton de ma voix est très convaincant. Sans hésiter plus longtemps, le type part en courant sur les traces du premier. Il ne reste plus que nous trois, à présent. Comme c'est agréable ! A dire vrai, je n'avais pas trop envie d'être obligée d'esquiver les balles tirées par trois types en même temps. Magnanime, je

permets à M. Texas de respirer un peu, histoire de lui permettre de prononcer une dernière parole. Depuis tout à l'heure, il n'a pas changé d'idée :

— Tire-lui dessus ! croasse-t-il à l'intention de son partenaire.

— Vous pouvez toujours tenter le coup, on verra bien ce qui se passe après, dis-je en guise de commentaire.

La main du type tremble un peu, et son flingue aussi.

— Je ne peux pas viser correctement.

M. Texas essaie vainement de se tourner vers moi.

— On peut trouver un arrangement. J'ai de l'argent.

Je secoue la tête.

— Trop tard. Votre argent, vous pouvez le garder. Ce que je veux, c'est votre sang.

M. Texas sent que je ne plaisante pas. Quand je le désire, mes yeux et ma voix sont diaboliquement méchants, et mon estomac crie famine. Le teint de M. Texas, mortellement pâle, est assorti à la couleur du clair de lune qui répand sur nous sa lueur blafarde.

— Vous ne pouvez pas me tuer, c'est impossible ! s'écrie-t-il. J'éclate de rire.

— Si, je peux. Ce sera même très facile. Vous voulez que je vous fasse une petite démonstration ?

Il tremble de tous ses membres.

— Non !

— De toute façon, vous n'allez pas tarder à vous en rendre compte par vous-même.

J'interpelle le partenaire de M. Texas, qui transpire à grosses gouttes.

— Votre nom, c'est quoi ?

— Va te faire foutre, dit-il, cherchant à tourner autour de nous dans l'espoir de tirer sur moi.

— Je refuse de croire que ce soit votre nom. Une mère n'appellerait jamais son enfant comme ça. Peu importe. Dans une minute, vous ne serez plus personne, mais avant de mourir, vous voulez peut-être vous exprimer une dernière fois ?

Maîtrisant mal sa colère, il s'immobilise.

— Que j'exprime quoi ?

Je hausse les épaules.

— Je n'en sais rien. Faites une prière, un truc dans ce genre.

Vous croyez en Dieu ?

Décidément, je l'exaspère, c'est clair.

— Tu es vraiment tordue, pour une salope.

D'un air solennel, je hoche la tête.

— Oui, je suis tordue.

Toute la puissance de mon regard pénètre dans ses yeux, et jusque dans ses neurones, ce qui le cloue sur place. Tout ce qu'il voit, ce sont mes pupilles qui grossissent, telles deux trous noirs. D'une voix très douce, je lui dis lentement :

— Maintenant, mon cher monsieur, vous allez placer le canon de votre arme dans votre bouche.

L'homme se fige un instant.

Puis, comme dans un rêve, il ouvre la bouche et glisse le canon de son flingue entre ses lèvres.

— Chuck ! hurle M. Texas. Ne l'écoute pas ! Elle est en train de t'hypnotiser !

Je continue à parler, d'une voix irrésistible.

— Maintenant, je veux que tu poses ton doigt sur la détente.

Je veux que tu exerces une certaine pression sur cette détente. N'appuie pas à fond, sinon le coup partirait, mais appuie quand même un peu. Voilà, c'est parfait, tu te débrouilles très bien. Tu n'es plus qu'à quelques millimètres de la mort.

M'interrompant un instant, je diminue l'intensité du pouvoir hypnotique de mon regard et je reprends une voix normale.

— Alors, ça fait quel effet ?

Le type cligne des yeux, puis il s'aperçoit que le canon de son arme est enfoncé dans sa bouche, et il manque de succomber à une crise cardiaque. Il a si peur qu'il en lâche son flingue.

— Oh mon Dieu ! s'écrie-t-il.

— Vous voyez, dis-je sereinement, vous croyez en Dieu, je m'en doutais. Et comme je suis croyante, et que je ne peux pas boire le sang de deux personnes en même temps, je pense que je vais vous laisser partir. Vite, dépêchez-vous de rejoindre vos

potes, qui sont quelque part là-bas, dans le désert. N'attendez pas que je change d'avis.

Le type hoche la tête.

— J'y vais, pas de problème, et il fonce droit devant lui.

— Chuck ! hurle M. Texas. Reviens ici immédiatement !

— Il ne reviendra pas, lui dis-je, très sérieusement, cette fois.

— Vous ne pouvez pas acheter le genre de loyauté dont vous auriez besoin en ce moment. Vous ne pouvez pas m'acheter non plus. Vous ne pouvez même pas acheter mon repas.

Je marque une pause.

— Il faut que vous compreniez que mon repas, c'est vous.

Il sanglote comme un enfant.

— Je vous en prie, je ne veux pas mourir !

J'approche sa tête de ma bouche, et je chuchote dans son oreille ma réplique préférée :

— Si tu ne veux pas mourir, tu aurais mieux fait de ne pas naître.

Puis je me nourris de bon appétit.

\* \* \*

Après avoir saigné à blanc le texan, je l'enterre loin de sa voiture, et je vais faire un petit tour dans le désert. Ma soif est enfin apaisée, mais mon esprit, lui, carbure. Dans quelques heures, Andy sortira du boulot, et il faut absolument que je définisse ma stratégie concernant la façon dont je vais le convaincre de m'aider, mais je suis incapable de me concentrer. Je persiste à penser que quelque chose m'échappe : j'ai beau me souvenir de tout ce qui s'est passé ces quelques derniers jours, je sais qu'il manque un truc – un truc important. L'une des pièces du puzzle a disparu, ou disons plutôt qu'elle se trouve en dehors de mon champ de vision. De quelle pièce s'agit-il, c'est justement ce qui m'échappe.

Le fantôme d'Arturo me hante. Le monde n'a jamais su ce qu'il perdait quand cet homme est mort : n'est-ce pas là le pire des chagrins ? Si l'Inquisition n'avait jamais existé, je me demande quel souvenir il aurait laissé à l'humanité. S'il n'y avait

pas eu de Sita et de sang magique pour empoisonner ses ambitions, son nom aurait peut-être connu la même gloire que ceux de Leonardo da Vinci ou Einstein. L'idée d'avoir perdu de si grandes découvertes potentielles me torture affreusement. Arturo l'alchimiste – le fondateur d'une science nouvelle.

D'une voix forte, j'ai dit :

— Qu'as-tu fait à Ralphe ? Et pourquoi l'as-tu fait ? Pourquoi as-tu refusé de me parler quand nous nous sommes retrouvés en prison ?

Mais le fantôme d'Arturo, lui aussi, pose des questions.

*Pourquoi as-tu supprimé Ralphe aussi rapidement ?*

— Il le fallait, dis-je à la nuit qui m'enveloppe.

*Pourquoi m'as-tu trahi, Sita ?*

— Il le fallait. Tu étais devenu incontrôlable.

Mais moi, je n'ai porté aucune accusation contre toi, Sita. Or, la sorcière, c'était toi.

Je soupire.

— Je sais, Arturo. En plus, je n'étais même pas une bonne sorcière.

Mes pas m'ont emmenée assez loin de mon point de départ. Devant moi, la pente raide d'une colline m'invite à grimper jusqu'au sommet, ce que je fais aussitôt. A gauche, trente kilomètres plus loin, l'extravagante Las Vegas étale les milliers de néons qui clament sa décadence. A droite, le disque presque parfait de la lune est suspendu haut dans le ciel. L'ascension de la colline m'a donné chaud, et je transpire. Après m'être dépouillée de mes vêtements, et pour la deuxième fois, je rends hommage à la déesse lunaire. Ses rayons pénètrent à l'intérieur de mon corps, je le sens, suscitant en moi une sorte d'effervescence, à la fois rafraîchissante et étrangement réconfortante. Je respire mieux, et plus profondément, comme si mes poumons étaient en train d'aspirer l'atmosphère tout entière, comme si ma peau pouvait absorber le ciel nocturne dans sa totalité. Mon cœur bat la chamade, et dans mes veines circule à présent une substance laiteuse, qui a remplacé l'épais sang rouge. Sans même avoir besoin de le regarder, je sais que mon corps est en train de devenir transparent.

Je me sens incroyablement légère.

Comme si je volais.

Cette idée, j'ignore d'où elle me vient. C'est une sorte de murmure qui sort de l'abîme, un serpent revenant de l'éternité. Peut-être que l'âme de Yaksha est de retour sur terre, pour me donner une ultime leçon.

Au sommet de la colline, mes pieds quittent le sol.

Je n'ai pourtant pas bougé. Non.

Et voilà que je flotte, à présent – à quelques centimètres au-dessus du sable que la nuit a refroidi.

# CHAPITRE X

De retour dans ma chambre d'hôtel, je téléphone à Seymour Dorsten, un jeune homme que j'ai guéri du sida en transfusant dans ses veines un peu de mon sang, et qui est à la fois un ami et mon biographe attitré. Seymour est mon jumeau psychique – il lui arrive souvent d'écrire des textes qui se rapportent à ce que je suis en train de vivre, sans que j'ai besoin de lui en parler. Ces temps derniers, je lui ai ainsi transmis pas mal d'excellents sujets pour ses histoires. Mon coup de fil le réveille, mais dès qu'il reconnaît ma voix, il chasse de son esprit les dernières brumes du sommeil.

— Je pressentais que tu allais m'appeler, me dit Seymour. C'était toi, l'histoire à Los Angeles ?

— Joël et moi.

Il lui faut quelques secondes pour digérer l'information.

— Un vampire, Joël ?

— Oui. Eddie Fender l'avait vraiment amoché. Il était en train de mourir, et je n'avais pas vraiment le choix.

— Tu as rompu ton vœu.

— Tu crois qu'il est nécessaire de me le rappeler ?

— Désolé.

Il reste silencieux un instant.

— Et moi, je pourrais aussi faire partie de ta petite famille ?

— Tu ne supporterais pas les migraines, crois-moi. Laisse-moi plutôt te raconter tout ce qui vient de se passer.

Pendant quatre-vingt-dix minutes, Seymour écoute patiemment mon compte rendu détaillé des événements, à partir de la délivrance de Yaksha et de mon dernier combat avec Eddie Fender. J'évoque brièvement M. Texas, qui dort au fond d'un trou quelque part dans le désert, et je m'attarde un peu plus longuement sur ma lévitation au clair de lune. Seymour réfléchit en silence pendant un long moment.

Je me décide enfin à lui demander ce qu'il pense de tout ça.

— Alors ? Tu avais déjà commencé à écrire une histoire ressemblant à celle-là ?

Il hésite un peu avant de répondre.

— Effectivement, je suis en train d'écrire une nouvelle, dans laquelle tu apparaîs sous la forme d'un ange.

— Avec de petites ailes ?

— Dans la nouvelle, tu es toute blanche, d'un blanc iridescent, et tu voles au-dessus d'une ville en ruines.

— Ça me fait penser à la fin du monde.

Seymour parle sérieusement.

— Si tu n'arraches pas Joël des griffes de ces gens, ce sera la fin du monde, sans aucun doute. Tu crois vraiment qu'en plus de Joël, un autre vampire est retenu prisonnier ?

— Oui. Andy a fabriqué une maquette de l'ADN d'un vampire. S'il s'agissait de celui de Joël, il n'aurait pas eu le temps, matériellement, de le reproduire.

— Comment sais-tu à quoi ressemble l'ADN d'un vampire ?

Je n'ai jamais parlé d'Arturo à Seymour. Cette histoire me rappelle trop de souvenirs pénibles, et par rapport à la situation actuelle, je ne pense pas qu'elle présente un grand intérêt.

— Fais-moi confiance, j'ai suffisamment d'expérience en la matière pour savoir que la maquette d'Andy est une reproduction fidèle de l'original. De toute façon, qu'il y ait un ou deux prisonniers, ça ne change strictement rien au problème : il faut que je rentre dans la base militaire, et que j'en ressorte avec les prisonniers.

— On dirait qu'Andy est ton seul atout. Tu ne pourrais pas le regarder droit dans les yeux et le convaincre de faire ce que tu veux ?

— C'est risqué. Si je dépasse un certain seuil, je lui bousille le cerveau, et les autres s'apercevront tout de suite qu'il débloque. Mais je peux essayer, avec beaucoup de précautions, d'implanter dans son esprit quelques suggestions.

— L'état de ses finances semble être son point faible : propose-lui donc quelques millions de dollars. On peut aussi jouer sur la haine qu'il éprouve à l'égard de son patron, le général.

— Tout à fait d'accord avec toi, Seymour. Mais tu es censé attirer mon attention sur un point qui m'échappe encore.

— Tu as le sentiment qu'il te manque un élément du puzzle ?

— Oui. C'est difficile à expliquer, mais je sais qu'il est là, quelque part. Le problème, c'est que je ne sais pas où.

Seymour est doué pour la synthèse.

— Je vais te dire deux ou trois choses que tu préférerais ne pas entendre. Une fois que tu auras pénétré à l'intérieur du camp, il ne faut pas que tu commences par t'occuper de Joël.

— Pourquoi ?

— Avant toute chose, empare-toi du général. Il faut qu'il soit sous ton contrôle.

— Mettre la main sur le général sera sans doute plus difficile.

— J'en doute. A mon avis, Joël sera enfermé dans une cage de laquelle même quelqu'un comme toi aurait du mal à s'échapper. De toute évidence, ils savent déjà que les vampires ont une force particulièrement redoutable.

— Je ne doute pas de la puissance de Joël, mais par rapport à moi, c'est encore un bébé. Et ça, les militaires l'ignorent.

— Ils en savent plus que tu ne le crois, Sita. Tu n'es vraiment pas consciente de tous les aspects de la situation. Ils sont probablement en train de chercher ton cadavre au fond du lac, et le fait qu'ils ne l'aient pas encore trouvé signifie, pour le général, que tu es toujours vivante. Et comme tu as survécu à l'explosion de ton hélico, il en conclut que tu es un adversaire extrêmement dangereux.

Seymour s'interrompt un bref instant.

— Le général doit s'attendre à ce que tu tentes de délivrer Joël.

— Tu m'as l'air bien sûr de toi. Moi, j'ai des doutes.

— Sois logique : pendant l'affrontement avec la police de Los Angeles, tu as eu l'occasion, à plusieurs reprises, de laisser tomber Joël, mais tu ne l'as pas fait, au contraire. Tu as même fait preuve à son égard d'une loyauté étonnante. Tu peux me croire, les militaires ont déjà établi ton profil psychologique, ils

savent que tu vas venir le chercher, et ils t'attendent de pied ferme.

C'est l'une des raisons pour lesquelles tu dois commencer par le général. Si tu t'assures le contrôle de cet homme, tu contrôleras l'ensemble de la base.

— Ses hommes se rendront vite compte qu'il se passe quelque chose d'anormal.

— Tu n'auras besoin de lui que pendant une courte période. De toute façon, tu n'as pas le choix : tu as besoin du général pour faciliter l'évasion de Joël, et aussi pour une autre raison.

— Laquelle ?

Je sais d'avance ce qu'il va me répondre.

— Les échantillons de sang seront dispersés dans toute la base. Je parie qu'ils ont plusieurs laboratoires, et tu n'auras pas le temps de faire le tour du camp pour retrouver tous les prélèvements. De plus, les résultats de toutes les recherches effectuées dans chacun des laboratoires seront contenus dans les ordinateurs des chercheurs. Ce sont des raisons suffisantes pour détruire entièrement cette base. C'est la seule solution. Il faudra que tu te débrouilles pour obliger le général à lancer une tête nucléaire sur son propre camp militaire.

— Rien que ça ? Tu veux que tout le monde saute ?

— Il me semble que tu as déjà tué pas mal de gens à Los Angeles.

— Ce n'était pas une partie de plaisir, Seymour, dis-je d'un ton sec.

Il s'excuse aussitôt.

— Désolé, Sita. Je n'ai pas voulu insinuer que tu t'étais bien amusée. Et je ne veux pas que tu prennes mon apparent détachement pour une preuve de ma cruauté. Je ne suis pas méchant, tu le sais bien. Je suis un simple étudiant, qui voudrait bien devenir un écrivain pas trop nul.

— Tu es bien trop brillant pour être nul. Continue ton analyse de la situation, s'il te plaît. Comment vais-je m'y prendre pour délivrer Joël tout en faisant sauter la base militaire ?

Seymour hésite quelques secondes avant de me répondre.

— Tu ne pourras peut-être pas faire les deux.

Je hoche la tête.

— Cette opération a tout d'une mission-suicide. J'y avais déjà pensé.

Et j'ajoute tristement :

— Je te manquerai ?

Sa voix trahit son émotion.

— Oui. Viens chez moi ce soir, et fais de moi un vampire.

Comme ça, je pourrai t'aider.

— Tu ne ferais pas un bon vampire.

— Pourquoi ? Je ne suis pas assez sexy ?

— Oh, le problème n'est pas là. Si tu étais un vampire, je suis certaine que tu serais une bête de sexe. Je tiens beaucoup trop à toi pour...

Ma voix s'étrangle – le souvenir d'Arturo me revient en mémoire.

— Pour te permettre d'être contaminé par mon sang.

— Sita ? Ça ne va pas ?

Ravalant mes larmes, je le rassure.

— Ce n'est rien – un vieux souvenir qui appartient au passé.

L'ennui, quand on a cinq mille ans, c'est qu'on a derrière soi un si long passé... Vivre dans le présent alors qu'on a dans le cœur tous ces siècles d'histoire, je trouve que c'est dur.

— Ton sang m'a sauvé la vie, me rappelle tendrement Seymour.

— Comment te sens-tu ? Toujours séronégatif ?

— Oui, je vais bien, ne t'en fais pas pour moi. Quand dois-tu revoir Andy ?

— Dans quelques heures, un peu avant le lever du jour. Lorsqu'il retournera à la base, je serai planquée dans le coffre de sa voiture.

— Pourvu qu'il accepte de coopérer... Tu auras besoin de lui : pas question de chercher Joël au hasard dans le camp.

— D'une façon ou d'une autre, Andy va coopérer.

Je réfléchis un instant.

— Pas d'autres conseils ?

— Si. Entraîne-toi à l'éviter. On ne sait jamais, ça peut t'être utile.

— Qu'est-ce qui a bien pu causer ce phénomène ?

— Le sang de Yaksha, c'est évident. Il a dû développer cette faculté au fil des siècles. Quand tu as fait sa connaissance en Inde, tu savais s'il pouvait voler ?

— Je ne l'ai jamais vu voler.

— Décidément, les vampires me surprendront toujours.

Je soupire.

— Tu as donc tellement envie d'être comme moi ? Tu envies mes pouvoirs, mais ce que tu ignores, c'est que je t'envie plus encore.

Seymour semble surpris.

— Je ne vois vraiment pas ce que tu pourrais envier chez moi.

Je pense à Lalita, ma petite fille.

Mais ce soir tout particulièrement, je me sens bien incapable de parler d'enfant.

Et je me contente de dire à Seymour :

— Tu es humain.

## CHAPITRE XI

Quand Andy entre dans ma chambre, je vois tout de suite qu'il est fatigué, mais aussi passablement excité. A peine a-t-il franchi la porte de ma chambre que nous nous embrassons déjà à pleine bouche. Puis il réclame un autre baiser, mais je repousse ses mains.

— Plus tard, lui dis-je dans un souffle. La nuit ne fait que commencer.

— Le soleil va bientôt se lever, répond-il, citant ma réplique de la veille.

Lui tournant le dos, je déclare d'un ton décidé :

— J'ai envie d'aller d'abord au casino.

Un joueur invétéré comme lui devrait préférer les dés au sexe.

— Voilà qui est bien parlé, Lara, approuve-t-il.

Et nous descendons au casino du Mirage Hôtel. Nous ne sommes qu'à quelques jours de Noël, mais la salle est bondée. La vision d'une bombe nucléaire explosant au-dessus de Las Vegas ne cesse de me hanter. Pourtant, je sais que c'est impossible : même si l'une des ogives nucléaires de la base militaire devait exploser, l'explosion épargnerait Las Vegas, qui ne subirait guère que de légères retombées radioactives – à condition que le vent souffle dans la mauvaise direction. Je me demande si le rêve de Seymour annonce le succès de ma mission ou son échec.

Un ange blanc, qui vole au-dessus du monde...

Nous nous installons à la table de craps, et c'est à moi qu'échoit le rôle de lanceuse de dés. Sans vraiment le faire exprès, je réussis les dix premières passes d'affilée, et tous les joueurs m'acclament. Andy mise pas mal d'argent, en gagne beaucoup plus, et boit encore davantage. Il est soûl avant même que nous ne passions à une autre table. Je le gronde.

— Comment pouvez-vous faire de la recherche scientifique alors que vous passez votre temps à détruire les cellules de votre cerveau ?

Il passe un bras autour de mes épaules en riant.

— J'aimerais mieux être un bon amant qu'un bon chercheur.

Nous descendons le Strip jusqu'à un autre casino, l'Excalibur. Celui-ci est encore plus fréquenté que le premier. On dit que Las Vegas ne dort jamais, et je dois reconnaître que c'est l'exacte vérité. Nous jouons au blackjack. Je compte les cartes, et je mise gros seulement quand le jeu est en faveur du joueur. Mais l'avantage que j'ai en comptant les cartes, même à la perfection, est assez limité, et nous ne gagnons pas le moindre dollar. Andy décide alors de me ramener à la table de craps – celle qu'il préfère. On me tend les dés, et je réussis six lancers d'affilée, mais je ne veux surtout pas qu'Andy gagne de quoi payer sa dette. Le soleil est à peine levé quand je le traîne jusqu'à ma suite au Mirage Hôtel. Arrivé dans la chambre, il s'écroule sur le lit, épuisé.

— Je hais mon boulot, gémit-il, les yeux fixés sur le plafond.

Le fait que je n'arrive pas à savoir ce qu'il pense m'agace terriblement. C'est à cause de tout l'alcool qu'il a ingurgité. M'asseyant à côté de lui, je lui dis :

— Vous avez passé une sale nuit au labo ?

— Je préfère ne pas en parler.

— Mais si, ne vous inquiétez pas – je sais garder un secret.

— Mon patron est fou.

— Le général ?

— Lui-même. Il est en train de perdre la boule.

— C'est-à-dire ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

Les yeux injectés de sang, Andy me regarde.

— Vous vous souvenez que je vous ai dit que j'étais en train de travailler sur une découverte incroyable ?

— Bien sûr, vous m'aviez même dit qu'il s'agissait d'une des découvertes les plus importantes du siècle.

Je lui souris.

— J'avoue que j'ai cru que vous vouliez m'impressionner.

Il secoue la tête.

— Je n'exagérais pas. Nous sommes en train de travailler sur du matériel génétique qui est une véritable bombe à retardement, et encore, le mot est faible. Le général nous a ordonné de le cloner artificiellement, vous savez ce que ça signifie ?

Je lui fais signe que oui.

— Vous allez le reproduire – in vitro.

— Exact. Schématiquement, c'est ça.

Son regard se pose sur la fenêtre, derrière laquelle on voit briller les lumières du Strip. Puis il se remet à parler, et sa voix trahit l'horreur qu'il ressent profondément.

— Nous allons dupliquer une chose qui, si le processus nous échappe, risque de mettre en péril l'humanité tout entière.

La situation est pire que ce que je pensais. Cette plaisanterie doit cesser.

Andy a ouvert une brèche, qu'il faut que je mette à profit.

— Andy ?

Il se tourne vers moi, et je le regarde droit dans les yeux.

— Oui, Lara ?

Sans aller trop loin dans l'hypnose, je fais en sorte de le maintenir sous l'emprise de mon regard. Entre nous deux se forme un étroit tunnel invisible. Andy est bloqué à l'une des extrémités, et je fonce vers lui, obscurcissant tout le reste sur mon passage. Son attention est fixée sur moi, mais sa vue est comme troublée : depuis que j'ai absorbé le sang de Yaksha, le contrôle que j'exerce sur les esprits est plus raffiné, plus efficace. D'ailleurs, il faut que je prenne soin de ne pas détruire complètement son cerveau.

— Je ne m'appelle pas Lara.

Il essaie vainement d'avoir l'air surpris.

— Comment vous appelez-vous ?

— Peu importe. Je ne suis pas celle que vous croyez. Et je connais la nature de vos travaux.

Il hésite.

— Comment l'avez-vous appris ?

— Je connais l'homme que vous retenez prisonnier. C'est un ami.

— Non.

— Si. Hier, je vous ai menti, et je le regrette. Désormais, je ne mentirai plus. Je suis venue à Las Vegas dans le seul but de délivrer mon ami.

Je pose la main sur le genou d'Andy.

— Mais je n'ai jamais eu l'intention de vous faire du mal. En fait, j'ignorais que j'allais éprouver de l'amitié à votre égard.

Stupéfait, Andy se force à prendre une profonde inspiration.

— Je ne comprends rien à ce que vous me racontez.

Je relâche un peu l'emprise que j'exerce sur lui : la pression est trop forte. Il transpire à grosses gouttes. Quittant ma place, je lui tourne le dos et je me dirige vers la fenêtre, d'où l'on a une excellente vue sur le Strip. En dépit de la lumière des néons qui éclairent encore l'aube naissante, les décorations de Noël brillent de tous leurs feux.

— Si, vous comprenez tout à fait ce que je suis en train de vous dire. Vous retenez prisonnier un certain Joël Drake. C'est un agent du FBI, mais depuis que vous avez entrepris sur sa personne une série d'examens, vous vous êtes rendus compte qu'il était beaucoup plus que ça. Son sang est différent de celui de la plupart des humains, et cette différence le rend à la fois plus fort et plus rapide. C'est pour cette raison qu'il est enfermé dans une cellule de haute sécurité. Votre général vous a dit qu'il était dangereux, pourtant, c'est ce même général qui vous force à travailler jour et nuit dans le but de transformer le sang d'autres personnes, afin qu'elles ressemblent à ce soi-disant dangereux prisonnier.

Je marque une pause.

— C'est exact, n'est-ce pas, Andrew ?

Il réfléchit un long moment avant de répondre, et quand il se décide enfin à parler, sa voix manque d'assurance.

— Comment êtes-vous au courant de toute cette histoire ?

Je me tourne vers lui.

— Je vous l'ai déjà dit. C'est mon ami, et je suis venue ici pour le faire évader. J'ai besoin de votre aide.

Les yeux d'Andy sont rivés sur moi. Il me regarde comme si j'étais un fantôme.

— Ils... Ils ont dit que... Qu'il y en avait un autre, bredouille-t-il.

— Exact.

— L'autre, c'est vous ?

— Oui.

Il commence à s'affoler.

— Vous êtes comme lui ?

— Oui.

Andy se prend la tête entre les mains.

— Mon Dieu...

Je reviens m'asseoir à côté de lui sur le lit.

— Nous n'avons rien de diabolique, lui dis-je. C'est ce qu'on vous a raconté, mais c'est faux. Quand on nous attaque, on se défend. Les gens qui ont trouvé la mort à Los Angeles en essayant de nous arrêter, nous n'avions pas l'intention de les tuer, mais ils nous ont pris en chasse, ils nous ont poussé dans nos derniers retranchements. Nous devions nous défendre, nous n'avions pas le choix.

Le visage enfoui dans ses mains, il est au bord des larmes.

— Mais même avant cette nuit-là, vous en avez tué beaucoup d'autres.

— Ce n'est pas vrai. Celui qui a perpétré le massacre, c'était une aberration, un fou. Il s'appelait Eddie Fender, et il s'était emparé – accidentellement – d'un échantillon de sang prélevé sur l'un des nôtres. J'ai réussi à mettre un terme à ses agissements criminels, mais Eddie Fender est l'exemple parfait de ce qui pourrait arriver si ce sang tombait entre les mains de n'importe qui. Vous l'avez dit vous-même tout à l'heure – il pourrait mettre en péril l'humanité tout entière. Pire encore, il pourrait détruire tous les êtres humains, jusqu'au dernier. Je suis ici pour empêcher ça. Je suis venue pour vous aider.

Les mains plaquées sur son visage, il me regarde entre ses doigts.

— C'est pour ça que vous lancez si bien les dés ?

— Oui.

— Et à part ça, vous pouvez faire quoi ?

Je secoue la tête.

— Peu importe, ça n'a aucune importance. Tout ce qui compte, c'est empêcher que d'autres personnes deviennent comme mon ami et moi.

— Combien êtes-vous ? me demande-t-il.

— Je pensais qu'il n'y avait que lui et moi, mais je soupçonne qu'il y en a un autre enfermé quelque part dans la base militaire. Qu'en pensez-vous ?

Il détourne le regard.

— Je ne peux pas vous répondre. Je ne sais même pas qui vous êtes.

— Si, vous le savez. Vous me connaissez mieux que quiconque, puisque vous connaissez la structure de mon ADN.

D'un bond, il se lève et se dirige vers le mur qui lui fait face. Le souffle court, il prend appui contre la paroi.

— L'homme dont vous parlez, ce Joël, il est malade. Il a de la fièvre, et il souffre de terribles crampes. Nous ne savons pas quoi faire pour le soigner.

Andrew Kane est taraudé par le doute : les informations que je viens de lui révéler le dépassent.

— Vous sauriez le soigner, vous ?

— Bien sûr. Est-il exposé à la lumière du jour ?

— Non. Il est enfermé dans une cellule souterraine, à l'abri du soleil.

Il réfléchit un court instant.

— Il est allergique au soleil ?

— Oui.

Andy fronce les sourcils.

— Mais pourquoi serait-il malade, dans ces conditions ? Je vous assure qu'il est dans une cellule souterraine.

— Ce n'est pas le soleil qui le rend malade, j'évoquais simplement cette possibilité. S'il est malade, c'est parce qu'il a faim.

— Mais nous lui avons donné de quoi se nourrir, et ça n'a strictement rien changé.

— Ce n'est pas de nourriture dont il a besoin.

— Qu'est-ce qu'il lui faut, alors ?

— Du sang.

Andy se ratatine.

— Non... gémit-il. En fait, vous ressemblez à des vampires...

N'ayant pas envie de l'effrayer plus qu'il ne l'est déjà, je me lève et je m'approche de lui lentement.

— Andy, nous sommes des vampires. Joël n'a été transformé que depuis quelques jours : je l'ai changé en vampire parce qu'il était sur le point de mourir, Eddie Fender ayant failli le tuer. Croyez-moi, Andy, je ne passe pas mon temps à transformer les gens en vampire. Il se trouve que c'est tout à fait contre mes... mes principes.

Au bord de la panique, Andy s'efforce de se ressaisir.

— Quel est celui qui vous a transformé en vampire ?

— Il s'appelait Yaksha. C'était le premier représentant de notre espèce.

— Ça s'est passé quand ?

— Il y a très longtemps.

— Quand ? insiste-t-il.

— Il y a cinq mille ans.

Le fait que j'avoue mon âge n'améliore pas la situation. Pour Andy, c'en est trop : il s'affaisse sur lui-même, et comme je fais mine de m'approcher, il se recroqueille en position fœtale. Je m'immobilise aussitôt.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? gémit-il.

— Je veux que vous m'aidez. Il faut que je rentre dans la base et que je retrouve mon ami avant que la planète parte en fumée, c'est aussi simple que ça. Nous courons un grand danger, et vous êtes bien placé pour savoir que je n'exagère pas. Le sang, notre sang, qui est entre les mains de votre général est plus dangereux que du plutonium entre les mains de terroristes.

Visiblement effondré, Andy hoche la tête.

— Ça, je le crois volontiers.

— Alors, vous allez m'aider, n'est-ce pas ?

Ma question le surprend.

— Quoi ? Comment pourrais-je seulement songer à vous aider ? Vous êtes une espèce de monstre. Le danger, c'est vous.

Fermement, je lui réponds :

— Je me promène sur cette planète depuis que l'humanité est apparue. Depuis des siècles, on entend des tas d'histoires au sujet de mon existence et de celle de mes semblables, mais tous

ces mythes et toutes ces rumeurs ne sont basés sur aucun fait réel. Ce ne sont que des histoires, parce que depuis que l'humanité existe, pas un seul d'entre nous n'a cherché à la détruire. Par contre, qu'il le veuille ou non, votre général, lui, va la détruire. Ecoutez-moi, Andy, je vous en prie ! Il faut arrêter le général, et il faut que vous l'empêchez de nuire.

— Non.

— Si ! Vous voulez qu'il clone le sang de Joël ? Vous voulez que tout ça soit expédié dans une usine d'armement au cœur du Pentagone ?

Soudain, la colère s'empare d'Andy.

— Non ! Je veux détruire ce sang ! Vous ne m'apprenez rien, j'en connais les dangers, je sais de quoi il est capable. Je l'ai analysé de toutes les façons possibles et imaginables.

M'approchant d'Andy, je m'agenouille à côté de lui.

— Regardez-moi, Andy.

A contrecœur, il baisse la tête vers moi.

— Qui me dit que vous n'allez pas me jeter un sort ?

— Je n'ai pas besoin de jeter un sort pour vous convaincre de la vérité. L'ennemi, ce n'est pas moi. Sans moi, vous serez incapable d'empêcher le processus de passer à la vitesse supérieure. Essayez seulement d'imaginer une société dont tous les membres auraient la force et l'appétit d'un vampire.

Cette seule évocation le rend malade.

— Vous buvez vraiment du sang humain !

— Oui, j'en ai besoin pour vivre. Mais rien ne m'oblige à tuer, ou même à blesser la personne dont je bois le sang. En général, les gens ne comprennent pas ce qui s'est passé. Ils se réveillent le lendemain matin avec une bonne migraine, c'est tout.

Mon explication lui arrache un sourire inattendu.

— Justement, je me suis réveillé avec un horrible mal de tête, ce soir. Avez-vous bu mon sang sans que je m'en aperçoive ?

J'étouffe un éclat de rire.

— Non. Concernant vos maux de tête, vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même. Si vous ne diminuez pas votre consommation d'alcool, votre foie va finir par vous lâcher

définitivement. Ecoutez donc l'avis d'un médecin qui a cinq mille ans d'expérience.

Enfin, il se décide à me regarder en face.

— Vous n'êtes quand même pas aussi âgée...

— Je vivais déjà quand Krishna portait partout la bonne parole. En fait, je l'ai même rencontré.

— Et c'est quel genre d'homme ?

— Il est sympa. C'est un type cool.

— Krishna, cool ?

— Oui. Il épargné ma vie. Sans doute pensait-il que je n'étais pas un monstre.

Peu à peu, Andy retrouve son calme.

— Je suis désolé de vous avoir traitée de monstre. C'est que... Eh bien, jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais rencontré de vampire, et je... Il ne m'était encore jamais arrivé de me trouver dans une chambre d'hôtel en compagnie d'un vampire.

— N'êtes-vous pas content de ne pas avoir couché avec moi la nuit dernière ?

Visiblement, il avait oublié ce léger détail.

— Dans le cas contraire, j'aurais été transformé en vampire ?

— Pour devenir immortel, il ne suffit pas d'avoir des relations sexuelles avec l'un de nous.

Ma façon de m'exprimer est particulièrement châtiée.

— Mais vous le savez sans doute.

Andy n'a pas l'air très content.

— Une transfusion sanguine est indispensable pour la transformation, et j'imagine qu'il doit falloir pas mal de sang.

— Oui, c'est exact. Vos expériences vous ont permis d'arriver à cette conclusion ?

— Nous avons obtenu plusieurs certitudes, mais le système immunitaire humain réagit très mal à ce type sanguin spécifique. Il l'accepte, tout en essayant de le détruire. Nous avons établi le principe suivant : une quantité importante de cet ADN pourrait effectivement transformer l'organisme d'un individu. En fait, nous pensons que votre ADN contrôlerait l'organisme en question, en se reproduisant dans chaque cellule.

Réfléchissant un instant, Andy me demande alors :

— C'est ce qui s'est passé quand Yaks ha vous a transformée ?

A mon tour d'hésiter. Pas question de lui donner la moindre information susceptible de l'aider dans ses recherches, plus tard.

— Quand il m'a transformée, j'étais jeune, et j'ai pleuré pendant tout le processus.

— Il est mort, à présent ?

— Oui.

— A quand remonte son décès ?

— Quelques jours seulement.

Et j'ajoute :

— Il voulait mourir.

— Pourquoi ?

D'un air triste, je souris.

— Il voulait rejoindre Krishna, c'était tout ce qui comptait pour lui. Quand il m'a forcée à échanger ma nature de femme pour celle de vampire, il était méchant, voire même diabolique. Mais quand il est mort, c'était un saint. Réellement. Il aimait sincèrement Dieu.

Complètement mystifié, Andy me dévisage, incrédule.

— Vous êtes en train de me dire la vérité.

Soudain lassée, je hoche la tête. Le fait de penser à Krishna ne manque jamais de me bouleverser.

— Oui. Peut-être que j'aurais dû commencer par là dès le début. Mon plan, vous comprenez, c'était d'essayer de vous hypnotiser. Je vous aurais séduit, et ensuite, je vous aurais proposé de l'argent, et je vous aurais fait tourner la tête jusqu'à ce que vous n'ayez plus aucun contrôle sur vous-même. (Tendrement, je pose la main sur sa cuisse.) Mais rien de tout ça n'est plus nécessaire, dorénavant. Je sais que vous êtes un authentique scientifique, et que vous cherchez la vérité. Votre objectif n'est pas de faire du mal aux autres, et vous savez pourtant que ce sang peut causer des ravages parmi la population. Rendez-le-moi. Je saurai faire en sorte qu'il ne puisse pas mettre en danger qui que ce soit.

— Si je vous aide à pénétrer dans la base militaire, je passerai le reste de mes jours en prison.

— Un grand nombre de véhicules entrent et sortent du camp pendant la journée, je le sais parce que j'ai surveillé de loin les allées et venues du personnel. Vous pouvez me cacher dans le coffre de votre voiture, et je profiterais d'un moment d'inattention des gardes pour sortir discrètement. Personne ne pourra vous accuser d'être responsable de ma présence à l'intérieur de la base.

Andy n'est pas tout à fait convaincu.

— Votre ami est enfermé dans une cellule souterraine, dans le sous-sol du principal laboratoire. Les parois de cette cellule sont faites d'un alliage de métaux très spécial — personne ne peut entrer dans la cellule, même pas vous. En tout cas, votre partenaire, lui, en est incapable : je l'ai vu qui essayait, en vain. Sans compter que votre ami est constamment sous surveillance. Des caméras vidéo le filment en permanence, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il y a également le dispositif de sécurité de la base elle-même : elle est entourée de miradors, et les soldats qui montent la garde sont armés. Ce camp, c'est une véritable forteresse. Derrière chaque bâtiment, des tanks et des missiles assurent la défense du camp en cas d'attaque.

Il s'interrompt une seconde.

— Vous ne pourrez pas le délivrer.

— Cette cellule spéciale dans laquelle Joël est enfermé — quel est le système d'ouverture de la porte ?

— A l'extérieur, tout près de la porte, il y a un tableau de commandes, et un bouton en particulier. Appuyez dessus et la porte coulissera. Mais entre le coffre de ma voiture et ce bouton, vous aurez un long trajet à parcourir, et un autre, encore plus long, pour sortir du camp. Pour vous échapper de la base en compagnie de votre ami, il faudrait que vous soyiez invisibles.

Je l'approuve d'un hochement de tête.

— Passons en revue chacun des éléments du dispositif de sécurité. Mais avant, répondez à ma précédente question : y a-t-il un autre vampire dans la base ?

Baissant la tête, il tarde à me répondre.

— Oui.

— Depuis quand a-t-il été capturé ? Un mois ?

— Oui.

— Il a été capturé à Los Angeles ?

— Oui. Il s'agit d'un jeune noir, qui vivait à South Central avant de subir la transformation.

Andy lève les yeux vers moi.

— Mais il n'a jamais mentionné le nom d'Eddie Fender. Celui qui l'a changé en vampire ne s'appelait pas comme ça. J'avoue que je ne me souviens pas de son nom.

Donc, ma théorie était correcte.

— Cette personne a été transformée par Eddie Fender. Faites-moi confiance, je connais l'origine de cet autre vampire. Par rapport à Joël, où se trouve ce vampire-là ?

— Dans la cellule qui jouxte celle de Joël. Mais il est dans un état proche de la catatonie : il souffre de la même maladie que votre ami – des crampes, et de la fièvre.

Andy secoue la tête.

— Nous ne savions pas quoi faire pour le soulager de ses souffrances – d'ailleurs, il n'a jamais réclamé de sang.

— Les militaires l'ont probablement capturé juste après qu'il a été transformé, et personne ne lui a dit qu'il était devenu un vampire.

L'idée que ce pauvre malheureux endure de terribles peines me plonge dans une grande détresse.

— Il faut que lui aussi, je le fasse évader.

— Dans ce cas, vous allez devoir le porter.

— Si ça s'avère nécessaire, je peux le faire sans aucun problème.

Andy m'observe attentivement.

— Vous dîtes que vous êtes incroyablement âgée, et ça signifie sans doute que vous êtes plus maligne que nous, pauvres mortels, dont la vie est si courte. Si vous l'êtes vraiment, vous devez savoir que votre mission n'a aucune chance de réussir.

— Je me suis toujours débrouillée pour mettre toutes les chances de mon côté. Souvenez-vous de tout l'argent que j'ai raflé à la table de craps.

— Vous risquez de trouver la mort en affrontant l'armée.

— La mort ne me fait pas peur.

Ma réponse l'impressionne favorablement.

— Vous n'êtes pas du tout monstrueuse. En fait, vous êtes même beaucoup plus courageuse que moi.

Je lui prends la main.

— Tout à l'heure, quand j'ai dit que vous ne couriez aucun risque en m'aidant, je ne disais pas tout à fait la vérité. Si je veux entrer dans la base, j'ai besoin d'un homme qui ai suffisamment de courage pour me cacher dans le coffre de sa propre voiture.

Emu, Andy serre ma main.

— Quel est votre véritable nom ?

— Sita. Très peu de gens m'appellent ainsi, vous savez.

D'un geste très doux, Andy caresse mes cheveux roux.

— J'ai eu tort de vous dire que j'avais peur de votre sang. Je crois plutôt qu'il me fascine.

S'interrompant, il se fend d'un sourire résolument charmeur.

— Faire l'amour avec vous ne suffirait pas à me rendre immortel ?

— A en juger par ce qui s'est produit par le passé, ça ne marche pas, non. Mais cette époque regorge de modes de transmission plus mystérieux les uns que les autres.

Soudain, alors que je ne m'y attends pas du tout, une vague de chaleur me submerge, et je me sens attirée par Andy. Son regard — avec sa bonté sincère, sa gentillesse empreinte de douceur, c'est moi qu'il est en train d'hypnotiser. En souriant, je me penche vers lui et je le serre contre moi, avant de chuchoter dans son oreille :

— L'aurore est toute proche. Avant, dans les temps anciens, on considérait que cette heure est le moment idéal pour la transformation, un instant parfait pour l'alchimie. Je vais rester avec vous, encore un peu.

Je le regarde.

— Qui sait ce qui peut arriver ?

## CHAPITRE XII

Le rêve que je suis en train de faire, je l'ai déjà fait. Un rêve qui semble durer éternellement. La scène se passe dans l'éternité, du moins dans l'idée que je me fais d'un tel endroit.

Je me trouve dans une vaste plaine verdoyante, délimitée, au loin, par les douces pentes de quelques collines. Il fait nuit, mais le ciel est pourtant très éclairé. Pas de soleil, mais une centaine d'étoiles bleues brillent au firmament, formant une longue nébuleuse, comme une rivière étincelante. L'endroit m'est familier, l'air chaud saturé de parfums sucrés. A des kilomètres de là, une foule de gens embarquent dans un vaisseau – un énorme engin spatial, dont les parois sont du plus beau violet. Du vaisseau émane une radiance divine, dont l'intensité est presque aveuglante. Je sais que ce vaisseau va partir, et que je devrais embarquer moi aussi. Pourtant, il n'est pas question que je parte avant d'avoir achevé mon entretien avec Krishna, mon dieu bien-aimé.

Il se tient à mes côtés au milieu de la vaste plaine, sa flûte en or dans la main droite, une fleur de lotus rouge dans l'autre. Nous portons tous deux de longues toges bleues, et il a autour du cou une magnifique pierre précieuse – le Kaustubha, un diamant dans lequel on peut voir la destinée de toutes les âmes. Les yeux levés vers le ciel, il attend que je prenne la parole, mais impossible de me souvenir de quoi nous étions en train de parler...

— Mon Dieu, dis-je dans un murmure, je me sens perdue.

Son regard reste fixé sur les étoiles.

— Tu sens que tu es séparée de moi.

— Exactement. Je ne veux pas vous quitter, je refuse d'aller sur la Terre.

— Non, tu n'as pas compris. Tu n'es pas perdue, puisque la création tout entière m'appartient – c'est une partie intégrante de moi-même. Alors, comment pourrais-tu te sentir perdue ?

Cette sensation de séparation provoque en toi beaucoup de confusion.

Ses longs cheveux noirs flottant au gré de la brise, il regarde enfin dans ma direction. Le reflet des étoiles étincelle au fond de ses yeux noirs, qui contiennent toute la création. L'univers est là, dans les yeux noirs de Krishna. Son sourire exprime une gentillesse infinie, et l'amour qui émane de lui est si puissant qu'il me submerge.

— Tu es déjà allée sur la Terre. A présent, tu es chez toi.

— Est-ce possible ?

M'efforçant de rassembler mes souvenirs, je me rappelle vaguement divers épisodes de mon passage sur la Terre. Je me souviens d'un mari, d'une fille – je vois encore son sourire. Mais tout est recouvert d'un voile noir. Ce que je vois, c'est d'un point de vue tout à fait singulier, celui d'un esprit dont j'ai du mal à croire qu'il soit connecté à ma personne. Brouillant mes souvenirs, les innombrables siècles qui s'étirent devant moi résonnent du vacarme des jours et des nuits sans fins, et de la souffrance des gens, de ces gens ruisselant de sang. Du sang que j'ai moi-même versé. Me forçant à prononcer les mots que ma bouche retient à tout prix, je demande à Krishna :

— Krishna, ô mon Dieu, qu'ai-je donc fait, sur la Terre ?

— Tu voulais être différente – tu l'as été. Ça n'a aucune importance : cette création n'est qu'une étape, et nous jouons indifféremment le rôle du héros ou celui du VILLAIN. Maya, maya, tout est maya – l'illusion.

— Mais est-ce que j'ai... J'ai péché ?

Ma question l'amuse.

— Ce n'est pas possible.

Je jette un coup d'œil vers le vaisseau spatial. Très bientôt, il sera plein.

— Je ne suis donc pas obligée de vous quitter ?

Krishna rit de bon cœur.

— Sita... Tu n'as pas écouté ce que je viens de te dire. Tu ne peux pas me quitter, puisque je suis toujours avec toi, même quand tu crois que tu es sur la Terre.

Puis le ton de sa voix change – il me parle comme un ami, plus que comme un maître.

— Tu aimerais que je te raconte une histoire ?

Bien que mon esprit soit plus confus que jamais, je suis bien obligée de sourire.

— Oui, mon Dieu.

Il réfléchit un court instant.

— Il était une fois un pêcheur et sa femme, qui vivaient dans un petit village, au bord de l'océan. Tous les jours, le pêcheur partait pêcher en mer, et sa femme restait à la maison, s'occupant du ménage et des repas. Leur existence était simple, mais heureuse, et le pêcheur et sa femme s'aimaient d'un profond amour.

La femme n'avait qu'un seul reproche à faire à son mari : il ne mangeait que du poisson. Le matin, à midi, le soir, il mangeait ce qu'il avait péché, rien d'autre.

Peu lui importait ce que sa femme avait soigneusement préparé, que ce fut du pain ou des gâteaux, du riz ou des pommes de terre – il n'y touchait pas, et refusait d'en manger. Le poisson, voilà quelle était sa nourriture, disait-il, et c'était bien ainsi qu'il entendait mener sa vie. Depuis qu'il était enfant, il s'était toujours nourri de poissons, ayant fait un vœu que sa femme ne pouvait pas comprendre.

Un jour, il arriva que sa femme finisse par ne plus supporter de le voir se contenter d'un régime aussi limité. Elle décida de lui jouer un tour, et mélangea au poisson un morceau de mouton qu'elle avait cuisiné dans ce but. La femme se débrouilla si bien que le prétendu poisson ressemblait à s'y méprendre à un vrai. Mais sous les écailles du poisson, la viande rouge se cachait. Lorsqu'il rentra chez lui ce soir-là et se mit à table pour dîner, le poisson l'attendait.

D'abord, il mangea de bon appétit, sans rien remarquer d'anormal. Assise à côté de lui, sa femme mangeait la même chose que lui. Mais il n'avait pas terminé son assiette qu'il se mit à tousser, et à s'étouffer. Impossible pour le pêcheur de reprendre son souffle. A ce moment-là, il sentit qu'il y avait quelque chose de bizarre dans son assiette. La foudroyant du regard, fou de colère, il se tourna vers sa femme.

— Qu'as-tu fait, femme ? lui demanda-t-il. Qu'y a-t-il dans ce poisson ?

Apeurée, la femme resta assise.

— Un petit morceau de mouton, c'est tout. J'ai pensé que ça te ferait plaisir.

En entendant ces mots, le pêcheur jeta son assiette par terre. La colère qui l'avait saisi ne semblait pas devoir se calmer, mais il continuait à s'étouffer, comme si le morceau de mouton, coincé dans sa gorge, refusait obstinément de passer.

— Tu m'as empoisonné ! cria-t-il. Ma propre femme ! Elle m'a empoisonné !

— Non ! Je voulais seulement te donner quelque chose de différent à manger.

Elle se leva et lui donna de grandes tapes dans le dos, sans succès.

— Pourquoi t'étouffes-tu ainsi ?

Au bord de l'asphyxie, le visage cyanosé, le pêcheur s'écroula sur le sol.

— Tu ne le sais donc pas ? s'écria-t-il dans un ultime effort. Tu ne sais pas qui je suis ?

— Tu es mon mari, sanglota la femme, agenouillée auprès de lui.

— Je suis... murmura le pêcheur. Je suis ce que je suis.

Ce furent ses derniers mots. Le pêcheur mourut, et tandis que la vie s'échappait de lui, son corps se transforma. Ses jambes prirent la forme d'une large queue, sa peau se couvrit d'écailles argentées, son visage se déforma et son regard devint vide de toute expression, et froid. C'est qu'il n'était pas humain, tu comprends. Le pêcheur était un poisson, et toute sa vie durant, poisson il avait été. Comme c'était un gros poisson, il ne pouvait se nourrir que de petits poissons, tout le reste étant, pour lui, poison mortel.

Krishna avait terminé l'histoire.

— Tu as compris, Sita ?

— Non, ô mon Dieu.

— Ça ne fait rien. Tu es ce que tu es, je suis ce que je suis, et nous sommes identiques – à condition que tu prennes le temps de te souvenir de moi.

Krishna porte la flûte à ses lèvres.

— Tu veux écouter un air de musique ?

— Oui, mon Dieu bien-aimé.

— Ferme les yeux, et écoute très attentivement. L'air est toujours le même, Sita, mais il change aussi constamment. Voilà le mystère, et tel est le paradoxe. La vérité est toujours plus simple qu'on ne l'imagine.

Je ferme les yeux et Krishna commence à jouer de sa flûte magique. L'espace d'un moment, hors du temps, plus rien ne compte que la musique. Les notes enchanteresses de Krishna flottent sur une brise qui souffle du cœur de la galaxie. Là-haut, les étoiles brillent, répandant sur nous la lumière céleste, et l'univers accomplit lentement sa révolution, tandis que le temps passe, et les époques avec lui. Je n'ai pas besoin de voir mon bien-aimé Krishna pour savoir qu'il est présent partout. Je n'ai pas besoin de le toucher pour sentir sa main sur mon cœur. Je n'ai besoin de rien, excepté son amour. Au bout d'un long moment, c'est tout ce qui reste — son amour divin emplit le centre de mon être divin. En vérité, je vous le dis, nous ne formons qu'un.

## CHAPITRE XIII

Allongée sur le dos, je suis actuellement dans le coffre de la voiture d'Andy. Mon ouïe est d'une extrême finesse – plus loin devant nous, j'entends les bruits caractéristiques d'une base militaire, la voix des soldats qui montent la garde à l'entrée. L'obscurité qui règne dans le coffre n'est pas totalement impénétrable : je vois clairement la blouse blanche que j'ai enfilée avant de partir, le faux badge d'identification épinglé à la poche au-dessus de mon sein droit. Le badge est l'un de ceux d'Andy, dont j'ai habilement remplacé la photo et changé le nom : je suis désormais le lieutenant Lara Adams, agrégée ès sciences, et envoyée par le Pentagone en tant que microbiologiste. Andy m'a assurée que de nombreux scientifiques sont récemment arrivés de la côte Est, et avec mon maquillage – qui me vieillit – je devrais passer inaperçue parmi les chercheurs et me fondre dans la masse.

Arrivée devant le portail à l'entrée de la base militaire, la voiture s'immobilise, et j'entends la voix de Andy qui parle aux plantons.

— Alors, Harry, une longue nuit en perspective ? lance Andy.

— J'en ai comme l'impression, réplique le garde. Vous travaillez jusqu'à demain matin ?

— Pratiquement, oui. Ces horaires de nuit, quelle plaie. Je ne sais même plus si j'arrive ou si je repars !

Andy tend quelque chose au garde, probablement une carte personnalisée destinée à un scanner électronique. Une autre de ces cartes est également requise dans l'autre sens, quand on sort de la base. J'en ai une dans la poche de mon jean. D'une voix parfaitement naturelle, Andy échange quelques mots avec le soldat de garde.

— Tout ce que je souhaite, c'est augmenter un peu plus mes gains à la table de craps, et démissionner de ce boulot débile.

— T’as raison, vieux, dit le garde. Tu as de la chance, en ce moment ?

— Hier soir, j’ai gagné un billet de dix mille.

Le garde part d’un grand rire moqueur.

— Ouais, peut-être, mais tu en as perdu combien ?

Andy se met à rire à son tour.

— Deux !

Le jeune homme lui rend son laissez-passer magnétique.

— Passe une bonne nuit, et surtout, n’énerve pas la grande.

Planquée au fond du coffre, j’entends la réponse d’Andy :

— Pour ça, je crois que c’est un peu tard.

Et nous pénétrons dans le camp. Andy m’a promis qu’il se garerait entre deux haies, hors de la vue des soldats postés en haut des miradors. Grâce à mes observations méthodiques de la base, l’endroit m’est familier. Tandis que la voiture roule, je reconnaiss l’itinéraire suivi par Andy. Surtout quand il tourne à gauche, s’arrête et coupe le moteur. Puis il sort de la voiture, ferme la portière derrière lui, et s’éloigne d’un bon pas. Je suis le bruit de ses pas jusqu’à la porte du laboratoire principal, dans lequel il entre. Jusqu’ici, tout se déroule comme prévu.

Entrouvrant le coffre, je jette un coup d’œil à l’extérieur.

La voiture est garée à l’ombre, il n’y a personne en vue, et après m’être glissée hors du coffre, je referme ce dernier sans faire le moindre bruit. Je lissois du plat de la main ma blouse blanche, puis je rajuste ma perruque rousse. Les verres épais de mes lunettes me donnent presque l’air naze d’une experte en informatique, mais je conserve une certaine classe.

A mi-voix, je répète une dernière fois :

— Lara Adams, des Quartiers Est.

Quartiers Est, m’a expliqué Andy, désigne le Pentagone. Personne n’en parle en utilisant son nom officiel.

— Il faut que tu trouves le général. Tu dois absolument contrôler tous ses faits et gestes.

Le conseil de Seymour est gravé dans mon esprit. Résistant à la tentation de suivre Andy dans le labo principal – dans lequel je sais qu’on retient Joël prisonnier dans sa cellule – je prends la direction d’une petite maison située derrière le bâtiment. Ce sont les quartiers privés du général. Je gravis les

quelques marches qui mènent à la porte d'entrée, puis je m'arrête. Inutile d'appuyer sur la sonnette : sans même avoir besoin de frapper, je sais qu'il n'y a personne chez le général, Andy m'avait prévenue. Il a ajouté qu'en fait, le général est rarement chez lui. Andy veut que je m'occupe tout de suite de Joël, et qu'on se tire de la base le plus vite possible, mais ce qu'il ignore, évidemment, c'est qu'il faut que je prenne le contrôle du général dans le but de faire sauter toutes les installations, sans exception. Je l'ai quand même prévenu : dès qu'il entendra que le feu d'artifice a commencé, il faudra qu'il fonce hors du camp militaire sans perdre une minute.

Pendant quelques secondes, je n'arrive pas à me décider.

— Le général sait que tu viendras chercher Joël.

Sans douter de la sagesse de Seymour, je pense quand même qu'il a surestimé l'intelligence du général. J'en veux pour preuve, me dis-je en mon for intérieur, la facilité avec laquelle je suis entrée dans la base. Le général ne pouvait pas savoir que j'avais décidé de venir aujourd'hui. Et puis je ne peux pas fouiller toute la base pour le trouver.

Je décide donc d'aller jeter un coup d'œil dans la cellule de Joël : une fois que je saurai précisément où il est enfermé, il me sera plus facile de définir une stratégie. Aussitôt, je repars vers l'entrée du laboratoire dans lequel Andy a disparu.

L'intérieur du labo ressemble à un labyrinthe plutôt compliqué, un dédale de couloirs et de bureaux. De toute évidence, tous les travaux de dissection et d'analyse se font en bas, au sous-sol. Partout, des hommes et des femmes en blouse blanche arpencent les couloirs, croisant de temps en temps un soldat armé. Personne ne prête la moindre attention à moi. A l'affût d'un bruit indiquant la proximité d'un ascenseur, je ne perçois guère que des pas montant ou descendant des escaliers. Tant mieux : je préfère les escaliers aux ascenseurs, qui peuvent devenir un piège mortel pour une vampire sur le sentier de la guerre.

Après avoir trouvé l'escalier, j'entreprends de descendre deux étages plus bas. Andy m'a expliqué que Joël se trouvait deux étages plus bas que le rez-de-chaussée, et que sa cellule était située dans la partie ouest du bâtiment, c'est-à-dire le plus

loin possible de l'entrée principale. A ce niveau-là du sous-sol, les employés sont plus rares, et parlent doucement, d'une voix monocorde. Marchant d'un pas professionnel, et avec l'air affairé que je suis censée afficher en tant que microbiologiste, je me dirige le long d'un étroit couloir vers l'arrière du bâtiment. Très faiblement, je crois percevoir l'odeur de Joël, mais je n'entends ni les battements de son cœur ni le souffle de sa respiration. Les murs de sa cellule sont probablement très épais. Me fiant à l'odeur, je la suis avec la plus grande prudence, sensible au fait qu'elle est diluée par les conduits d'aération et le déplacement des employés le long des couloirs.

Me voilà devant une salle équipée de moniteurs vidéo, devant lesquels se tiennent deux soldats armés. Bien que la porte soit fermée, j'entends tout ce qui se passe à l'intérieur. Entrouvrant la porte, je jette un coup d'œil, et soudain, j'aperçois sur l'un des écrans le visage de Joël : il est assis dans le coin d'une sorte de cage, violemment éclairée, et une grosse chaîne métallique fixée à son poignet le relie à la paroi de la cellule.

Par contre, pas la moindre trace de l'autre vampire sur le second écran. Bizarre.

Refermant discrètement le battant, je frappe à la porte. L'un des gardiens me répond.

— Oui ? Je peux vous aider ?

— Je pense que oui. Je m'appelle Lara Adams.

D'un geste de la main, je désigne l'écran sur lequel apparaît Joël.

— Je suis venue ici pour m'entretenir avec notre patient.

Le soldat lance un regard à son compagnon, puis il me regarde à nouveau.

— Vous voulez lui parler par l'interphone, c'est ça ?

— Eh bien, je préférerais lui parler personnellement.

Le gardien secoue la tête.

— Je ne sais pas ce qu'on vous a dit, mais personne n'est autorisé à parler directement au... au patient. L'usage de l'interphone est obligatoire.

S'interrompant, il fixe d'abord mon badge, puis mes seins. Les hommes ne changeront jamais.

— Qui vous a permis d'interviewer ce gars ?

— Le général Havor.

Le soldat chargé de la sécurité prend l'air étonné.

— Il vous a donné lui-même l'autorisation ? me demande-t-il, le sourcil en accent circonflexe.

— Mais oui. D'ailleurs, si vous jugez utile d'avoir une confirmation, adressez-vous au général Havor.

Désignant les écrans vidéo, je lance d'une voix autoritaire :

— Je peux entrer ?

— Oui, bien sûr.

Le gardien s'efface pour me laisser passer, puis il me dit :

— Vous pouvez me répéter votre nom ?

— Je suis le docteur Lara Adams.

D'une main, j'indique le moniteur montrant Joël.

— Je vois ce type sur l'écran, mais où, se trouve sa cellule ? Il est près d'ici ?

— Il est juste à côté, au bout du couloir, répond le second gardien, tandis que son collègue s'empare du téléphone.

— Le blindage de sa cellule est tellement épais que même une bombe atomique ne réussirait pas à ouvrir une brèche dans la paroi.

— Oh, je vois.

C'est ce que j'appelle une information pratique drôlement utile.

Brusquement, sans crier gare, je lance les deux mains en avant, mes doigts tendus cisaillant l'air comme autant de lames de couteaux.

Les deux gardiens s'écroulent sur le sol. Ils ont perdu connaissance, certes, mais ils ne sont pas morts.

Après avoir raccroché le combiné du téléphone, je file vers la cellule de Joël.

J'appuie sur le gros bouton rouge qui commande l'ouverture de la porte.

De l'air comprimé s'échappe en sifflant, et une porte large comme un haltérophile coulisse sur le côté.

En apercevant Joël recroquevillé dans un coin, enchaîné au mur, brûlant de fièvre et parcouru d'un tremblement incontrôlable, je pousse un cri plein d'angoisse :

— Joël !

Et je me précipite vers lui.

— Je vais te sortir de ce trou.

— Sita ! lance-t-il, éberlué. Non, n'entre pas !

Avec un claquement sinistre, la porte se referme derrière moi. A mon tour d'être enfermée.

Fixé au plafond de la cellule, un écran vidéo s'allume soudain.

Andy me regarde par moniteur interposé, et derrière lui, je distingue le visage cruel du général Havor, qui ne prend même pas la peine de dissimuler la satisfaction qui crispe son sourire. Mais alors qu'Andy secoue lentement la tête en soupirant, aucune trace de joie n'éclaire l'expression de ses traits. C'est étrange, mais pour la première fois, enfin, je vois clairement mon adversaire. Les innombrables années qui se sont écoulées ont marqué son visage, il a les yeux profondément cernés, et sa voix, autrefois si douce, est horriblement rauque. Mais je n'ai aucune excuse, surtout que je prétends être une vampire particulièrement prudente. Dès le début, j'aurais dû deviner la véritable identité de mon interlocuteur.

— Sita, dit-il d'un air triste et grave à la fois, avec un léger accent italien. (*passato tanto tempa dall'Inquisizione.*)

— Sita, tant de temps s'est écoulé depuis l'Inquisition.

En un éclair, horrifiée, je comprends tout.

— Arturo...

## CHAPITRE XIV

Depuis qu'on m'a capturée, plusieurs heures se sont écoulées, et j'ai passé le plus clair de tout ce temps assise par terre, les yeux fermés, dans la position du yogi en pleine méditation. Sauf qu'il n'est pas question de jouir du nirvana. En mon for intérieur, je fulmine, j'enrage, je maudis tout le monde : le général Havor, Arturo, et surtout moi-même. Arturo a laissé des signes à mon intention partout, et je n'en ai vu aucun. Pour la centième fois, mon esprit passe en revue la liste de tous ces signes.

1. Quand Joël a été capturé, Andy l'a examiné. C'est donc Andy qui a confirmé au général Havor la véritable nature de Joël, mais plutôt que commencer les analyses, il a préféré quitter la base et aller jouer au casino. Une drôle d'idée, surtout après la prise du siècle ! Mais bien entendu, Andy ne s'est pas rendu là-bas pour s'amuser : il savait que je serais dans le coin, et qu'il pourrait abuser ma crédulité.

2. Je n'ai jamais vu Andy pendant la journée, et ce n'était pas seulement parce qu'il travaillait la nuit. Comme tout vampire qui se respecte, il craint le soleil. Mais Andy n'est pourtant pas un authentique vampire.

3. Andy a parlé de ses travaux, classés top-secret – à moi, une parfaite inconnue. Je n'ai même pas eu à le pousser. Il a semé tous les indices susceptibles de me convaincre que son boulot ne le satisfaisait pas – pas assez bien payé, un patron insupportable, des horaires lamentables. Il s'est joué de moi de la façon la plus insidieuse – en me fournissant toutes les munitions dont j'avais besoin pour me persuader que j'avais réussi à le manipuler.

4. Quand je lui ai demandé de m'aider à m'introduire dans la base militaire, il a protesté, et il a même sorti le grand jeu, en prétendant se méfier de moi. Mais le simple fait qu'il m'ait aidé,

sans que j'aie besoin d'influencer le fonctionnement de son cerveau, aurait dû m'alerter.

5. Andy avait en sa possession la maquette de l'ADN d'un vampire. J'ai passé outre, m'imaginant qu'il avait déjà examiné un autre vampire et qu'il avait réussi à décoder le code génétique. Le seul problème, c'est qu'il n'y avait pas d'autres vampires. J'avais effectivement détruit tous les bâtards d'Eddie Fender. L'unique vampire que détenait le gouvernement, c'était Joël.

— Parce que ce n'était pas une personne, vous comprenez. C'était un poisson, et il l'avait été pendant toute son existence. En tant que gros poisson, il ne pouvait manger que des poissons plus petits que lui.

Dans mon rêve, Krishna avait tenté de me dire que la vérité cachée était celle qui était la plus évidente.

Andy a été capable de fabriquer la maquette d'Arturo parce qu'il était justement Arturo !

Pourquoi l'avait-il laissée en évidence ? Sans aucun doute, pour me tenter.

J'ouvre les yeux.

— Et merde !

Je lâche un juron, mais à voix basse.

Joël me regarde. Comme j'ai brisé ses chaînes, il n'est plus attaché au mur, et il peut s'allonger normalement et se reposer. Mais ces chaînes ont rempli leur office : si Joël s'était tenu près de la porte, je ne serais pas entrée dans la cellule. Depuis, j'ai eu le temps de tester l'épaisseur des murs. Le gardien avait raison : une bombe atomique ne suffirait pas à les ébranler un tant soit peu.

D'un blanc plat et métallique, ces murs délimitent un espace carré – six mètres sur six. Fixé à l'une des parois, un urinoir, dépourvu de lunette rabattable, fait face à une simple couchette. Joël est allongé sur le matelas, qui est d'une extrême finesse.

— Tout le monde fait des erreurs, me dit Joël.

— Certains en font plus que d'autres.

— J'apprécie que tu aies essayé de me venir en aide, mais franchement, après qu'Eddie Fender m'a ouvert les veines, tu aurais dû me laisser mourir.

— Oui, tu as sûrement raison. Mais je n'aurais pas le plaisir de ta compagnie pendant notre séjour ici.

Je garde le silence un moment, puis je lui dis :

— Comment te sens-tu ?

La première chose que j'ai faite après ma capture, avant même de m'asseoir, ça a été de laisser Joël boire un demi-litre de mon sang. La transfusion l'a soulagé de ses symptômes les plus sévères, mais il n'a pas vraiment meilleure mine. Pourtant, j'hésite à le nourrir une nouvelle fois. Nous sommes tous les deux conscients qu'il faut que je dispose de toutes mes forces si nous voulons réussir à nous évader.

— Je me sens bien.

Et il ajoute :

— En tout cas, bien mieux qu'avant.

Tendant le bras vers lui, je prends sa main entre les miennes.

— J'imagine que ça a été très dur. Ils t'ont examiné sous toutes les coutures ?

— La question résume assez bien la situation.

Il montre l'écran — je ne lui ai encore rien dit au sujet d'Arturo.

— D'après ce que je comprends, c'est un vieil ami à toi ?

Tout ce que nous disons est enregistré, je le sais, mais ce que j'ignore, c'est ce qui peut être — et sera — utilisée contre moi au cours du procès. Je sais également que je n'ai pas le droit de garder le silence, et je me demande s'ils iront jusqu'à me torturer pour me soutirer des informations — ce qui serait pour eux une perte de temps. Je doute fort qu'ils m'autorisent à réclamer un avocat.

Tout ce que je peux dire à Joël, c'est :

— Nous nous connaissons, mais dans un passé si lointain...

— Las Vegas, c'était comment ?

— Sympa. J'ai gagné plein de fric en jouant au craps.

— C'est génial. Tu es descendue dans quel hôtel ?

— Au Mirage.

Je pousse un profond soupir.

— Je suis navrée, Joël. Nous ne devrions pas être en train de croupir ici, ni toi ni moi. A cause de moi, tout a foiré.

— Ne sois pas aussi sévère avec toi-même. Tout de même, tu as réussi à arrêter Eddie Fender.

— Ouais. Mais étant donné la situation actuelle, il risque d'y avoir bientôt des milliers d'Eddie Fender éparpillés dans la nature.

Elevant soudain la voix, je me mets à gueuler à l'intention de l'écran du moniteur vidéo :

— Tu as entendu, Arturo ? Des milliers de Ralphe, lâchés dans les rues ! C'est ce que tu cherches à obtenir ?

Je n'ai pas envie qu'il entende le reste, et je m'adresse à Joël dans un murmure.

— C'est exactement ce qu'il aura.

Franchement, je ne m'attendais pas à ce que mon éclat suscite une réponse, mais une minute plus tard, l'écran s'allume. Assis derrière un bureau dans la salle de contrôle, Arturo est seul. Au fond du couloir, comme ils disent.

— Sita, dit-il. *Non ho mai pensato che ti avrei rivista.* (Je ne pensais pas que je te reverrais un jour.)

— Pareil pour moi, dis-je, mâchoires serrées.

— Tu es bien installée ? demande-t-il, passant à l'anglais sans efforts apparents.

Quand il s'applique, il n'a pas la moindre pointe d'accent. De toute évidence, il vit aux Etats-Unis depuis très longtemps.

— Dans une cage comme celle-ci, impossible d'être bien installée. Et toi, tu es bien installé ?

Il écarte les mains, et je me souviens soudain comme elles étaient grandes. Une foule de détails me revient en mémoire : la chaleur de son regard gris-bleu, la puissance de ses mâchoires. Mais pourquoi ne l'ai-je pas reconnu ? Certaines des raisons sont évidentes : depuis notre dernière rencontre, il a vieilli de vingt-cinq ans, pourtant son visage s'est profondément modifié, comme si plus d'un quart de siècle avait inscrit son empreinte dans sa chair. Ce qui est tout à fait probable, puisqu'en réalité, plus de sept cents ans séparent hier d'aujourd'hui.

Rien de tout ça n'aurait dû m'abuser. Je n'ai pas reconnu Arturo pour deux raisons, tout à fait légitimes : primo, sachant qu'il n'existe plus, il ne pouvait donc pas vivre à notre époque, et je n'avais même pas envisagé cette hypothèse ; secundo, l'âme du prénommé Andy, que je poursuivais de mes assiduités, n'était pas du tout celle de l'homme que j'avais aimé à Florence. L'individu dont le regard me toise en ce moment-même, je le connais à peine, alors que j'ai partagé son lit pendant des mois.

— Qu'attendais-tu de moi ? réplique-t-il. Il fallait t'empêcher de nuire.

Le mépris que j'éprouve à son égard fait vibrer ma voix :

— M'empêcher de nuire ?

— Il y a eu une série de meurtres atroces à Los Angeles, et je savais que leur auteur, c'était toi.

— Dis plutôt que tu savais que ce n'était pas moi ! Tu savais que ces crimes étaient l'œuvre d'un autre vampire ! Ne t'avise pas de commencer la première conversation que nous ayons depuis sept siècles par un mensonge. Tu sais très bien que je n'ai jamais tué par plaisir.

La rage qui m'anime le force à reculer de quelques pas.

— Je te présente toutes mes excuses. En fait, je voulais simplement dire que je savais que tu étais indirectement liée à ces meurtres. Tu connais l'assassin ?

J'oublie que j'ai décidé d'en dire le moins possible, et de toute façon, ce type d'information ne leur sera d'aucune aide. Pour eux, tout ce qui compte, c'est mon sang.

— C'est un vampire du nom d'Eddie Fender, un psychopathe, qui a initié cette série de meurtres. La police de Los Angeles et le FBI ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour l'arrêter, mais c'est moi qui ai mis un terme au massacre. Et qu'est-ce que je reçois comme récompense ? Une médaille ? Non, au contraire : toutes les forces de police se lancent à ma poursuite.

— Tu as quand même tué deux douzaines d'officiers de police.

— Parce qu'ils étaient sur le point de me tuer ! Dans cette histoire, la méchante, ce n'est pas moi. La responsabilité de

cette tuerie incombe à toi, et aux enfoirés avec lesquels tu es associé.

M'interrompant un instant, j'en profite pour me calmer.

— Que fais-tu avec ces gens-là ?

— Nous nous aidons mutuellement, et nous récoltons le fruit de nos investissements. C'est ce qui est à l'origine de la plupart des partenariats dans le monde des affaires, n'est-ce pas ?

— Chez les égoïstes qui ne pensent qu'à leurs objectifs financiers, c'est souvent le cas, en effet. Mais je ne me souviens pas de toi comme d'un égoïste. Pourquoi travailles-tu pour l'industrie de l'armement américaine ?

— Tu l'as déjà compris, j'en suis sûr. J'ai besoin de finaliser mes expérimentations en la matière.

J'éclate de rire.

— Tu es encore en train de chercher la formule qui te permettra d'obtenir le sang du Christ ?

— Tu en parles comme s'il s'agissait d'un délire digne d'un dément.

— Disons plutôt que c'est à la fois un délire et un blasphème. Pourtant, tu sais ce qui s'est passé la dernière fois.

— J'ai commis une erreur, voilà tout, et je n'ai pas l'intention de recommencer.

— C'est tout ? Tu as commis une erreur, une simple erreur ? Et Ralphe ? J'aimais beaucoup ce garçon, et tu l'aimais aussi. Mais tu as fait de lui un monstre, et tu m'as forcée à le tuer. Tu sais ce que j'ai ressenti ?

Soudain, la voix d'Arturo devient glaciale.

— Tu as ressenti le besoin de témoigner contre moi pendant le procès ?

— Il fallait t'empêcher de continuer, et je n'en avais ni la force ni la volonté.

Je prends une profonde inspiration.

— Lorsque nous nous sommes retrouvés dans le donjon de l'Inquisition, tu aurais pu me parler, mais tu as préféré te taire.

— Je n'avais rien à te dire.

— Eh bien, dans ces conditions, je n'ai rien à te dire non plus. Essaie donc de prélever une nouvelle dose de sang de

vampire, du bon sang tout frais. Envoie-nous des chercheurs, des scientifiques, expédie-nous l'armée. Je t'assure que pas un seul d'entre eux ne s'en sortira vivant.

— Tant que tu restes enfermée dans cette cellule, tu ne représentes aucun danger pour nous. Et c'est justement là que tu vas passer le restant de ta vie.

— C'est ce qu'on verra, dis-je, serrant les dents.

— Sita, tu me surprends. Tu n'as donc pas envie de savoir comment j'ai survécu ?

Une fois de plus, j'inspire profondément.

— J'ai ma petite idée à ce sujet. Même quand tu me jurais que tu ne te livrais à aucune expérience sur toi-même, je savais que tu me mentais. C'est même comme ça que tu as commencé à visualiser l'ADN, grâce aux dons de la créature hybride que tu devenais, bénie soit-elle.

— J'ai effectué plusieurs expériences sur ma personne, c'est exact, mais je ne suis jamais parvenu à atteindre parfaitement le statut d'hybride. D'ailleurs, tu t'en es déjà rendue compte, parce que pour toi, ça saute aux yeux.

D'un hochement de tête, j'approuve ce qu'il vient de dire.

— Bien sûr, c'est évident : tu as vieilli. Alors, Arturo, ça fait mal, non, de ne plus être le jeune moine fringuant que tu étais à l'époque ?

— Je ne désespère pas d'accéder à l'immortalité un jour.

— Hmra... Dire que j'ai toujours cru que tu voulais mourir pour aller enfin au paradis...

Bien entendu, Arturo ne s'est pas trompé : j'ai très envie de savoir ce qui s'est réellement passé à l'époque.

— Après le procès, comment as-tu réussi à t'évader ? J'avais entendu dire qu'on t'avait condamné au bûcher.

— L'inquisiteur m'a accordé une audience privée, au cours de laquelle il m'a avoué qu'il lui était impossible de me relâcher, mais qu'en échange de ma confession, si je reconnaissais que je pratiquais la sorcellerie, il acceptait de me condamner à la pendaison plutôt qu'au bûcher.

— Et tu as survécu à la pendaison ?

— Oui.

— Je suppose que ça t'a surpris.

— Bien sûr. C'était un risque difficile à prendre, mais je n'avais guère le choix.

Une question me brûle les lèvres.

— Qu'as-tu fait à Ralphe ?

Pour une fois, exceptionnellement, Arturo semble avoir honte.

— Je l'ai exposé à un peu de ton sang – et aux rayons du soleil, en plein jour.

Je suis consternée.

— Mais tu disais justement qu'il ne fallait surtout pas faire ça, parce que la vibration obtenue risquait de détruire la personne qui subissait l'expérience.

— Tu te souviens que des rumeurs commençaient à circuler à mon sujet, et qu'il ne me restait que très peu de temps pourachever l'ensemble de mes expérimentations. Depuis le début, et sans que nous le sachions, Ralphe nous espionnait. Il savait ce que nous étions en train de faire, et il a voulu essayer à son tour.

Furieuse, j'explose :

— Tu essaies de rationaliser ce qui s'est passé, et c'est ridicule ! C'était un enfant qui ignorait tout de ce qui allait lui arriver ! Mais toi, tu le savais !

— Sita...

— Tu es un lâche ! Si tes expériences avaient autant de valeur pour toi, pourquoi n'as-tu pas essayé toi-même de tester les effets du soleil passant à travers mon sang ?

Mes mots l'atteignent comme autant de flèches, mais il tient encore à ma disposition pas mal de surprenantes nouvelles.

— Sache que j'ai également subi les effets du soleil à travers un échantillon de ton sang. Ce matin-là, quand j'ai entendu que le groupe se rapprochait, je me suis précipité dans la crypte et je me suis soumis aux puissantes vibrations du sang de vampire. Je crois que c'est d'ailleurs pour cette raison que je suis toujours vivant, après plusieurs siècles d'existence. Si la meute vengeresse n'avait pas stoppé le processus, la transformation serait peut-être allée à son terme, et ma nature ayant été totalement changée, j'aurais atteint l'état parfait. Mais je ne

saurai jamais si j'avais raison de penser ainsi. La première chose qu'ils ont faite, ce fut de briser le cristal contenant ton sang.

Son récit m'a un peu calmée.

— Mais que s'est-il passé avec Ralphe ? Pourquoi s'est-il transformé en un véritable monstre assoiffé de sang ?

— De nombreux facteurs sont susceptibles d'avoir influencé le résultat. Le premier, c'est que je lui ai demandé de s'allonger sur la feuille de cuivre alors que le soleil était déjà haut dans le ciel. Ensuite – et d'après moi, c'est la cause essentielle de l'échec de cette tentative – Ralphe était naturellement intrépide, mais lorsque le processus de transformation a démarré, il a eu peur. Le champ magnétique a amplifié sa frayeur, ce qui a modifié son ADN. A la fin de l'expérience, je n'ai pas pu le contrôler : il avait la force de dix hommes, et avant que j'aie le temps de l'en empêcher, il était sorti de la crypte.

— Tu aurais dû m'en parler, et je l'aurais arrêté avant qu'il ne commence à tuer. Et nous aurions pu recommencer l'opération en sens inverse.

Arturo secoue la tête.

— Je ne crois pas qu'il aurait été possible de lui rendre sa véritable nature. Quant à te demander de m'aider, j'avais trop honte de moi pour ça.

— Le franciscain se décide enfin à se confesser, dis-je, narquoise. Mais toute cette histoire ne change rien au fait que tu as procédé à l'expérience sur un enfant avant de la faire sur toi-même, et que tu m'aies menti, après avoir juré sur ton Dieu que tu me dirais toujours la vérité.

— Tout le monde ment, un jour ou l'autre, se défend-il.

— *Guarda cosa sei diventata*, Arturo, lui dis-je en italien, la langue de sa jeunesse. (Regarde un peu ce que tu es devenu, Arturo.) Quand nous nous sommes rencontrés, tu n'aurais jamais fait de mal à une mouche, et c'est pour ça que je t'ai donné de mon sang. J'avais confiance en toi.

Sur l'écran du moniteur vidéo, Arturo semble fixer un point dans le lointain, le regard absent. Je viens de lui rappeler des souvenirs douloureux, pénibles pour lui comme pour moi. La haine que j'éprouve à son égard n'a d'égal que l'amour que j'ai pour lui. Oui, je l'aime encore – et je me déteste de ressentir de

tels sentiments. Comme s'il suivait le cours de mes pensées, il me sourit, d'un air triste.

— Je sais que ma conduite est impardonnable, pour-suit-il. Ma seule défense, c'est que je croyais sincèrement que le succès de mes expériences justifiait les risques d'échec. Non, je n'aurais jamais dû me servir de Ralphe, mais si je n'avais pas fait toutes ces choses, où serions-nous aujourd'hui ? Je serais depuis longtemps au fond d'une tombe, oublié de tous, et tu continuerais à jouir égoïstement de ton existence dans un monde qui n'appartient qu'à toi. Nous ne disposerions pas de ton sang, ce sang qui nous permet aujourd'hui de poursuivre la noble quête commencée il y a sept cents ans.

Ma seule réponse est un ricanement moqueur.

— Je remarque que tu viens de me traiter d'égoïste. Mais quelle terrible perversion a donc été amplifiée par la vibration cosmique ? Un mégalomane, voilà ce que tu es devenu. Tu étais un moine, un bon franciscain, tu t'inclinais devant la volonté de ton Dieu, et à présent, tu aspires à devenir son égal. Tu veux être Dieu ! Si Jésus revenait parmi nous, que lui dirais-tu ? Lui laisserais-tu au moins une chance de s'expliquer avant de lui voler son sang ?

— Et toi, tu veux une chance de t'expliquer ? me demande Arturo, soudain conciliant.

— Je n'ai pas à me justifier devant un simple humain. Ma conscience est parfaitement pure.

J'ai enfin touché une corde sensible : Arturo élève la voix.

— Je ne te crois pas, Sita. Quand tu m'as accusé de pratiquer la sorcellerie, pourquoi as-tu soigneusement évité de me regarder en face ?

— Parce que tu pratiquais réellement la sorcellerie ! Et tu n'as pas changé ! Maudit sois-tu, Arturo ! Ne vois-tu pas comme il est dangereux de laisser ces gens me retenir prisonnière ici ? Il me suffit d'un seul coup d'œil au général Havor pour savoir qu'il n'a qu'un seul but : devenir le maître du monde.

— Le général Havor n'est pas le monstre que tu crois, et que Andy t'a décrit.

— Tu parles de ce que je crois, mais toi, en quoi crois-tu ? Je n'ai jamais rencontré le Christ, je te l'accorde, mais tu sais aussi

bien que moi qu'il n'approuverait pas tes méthodes. Tes mensonges, ta stratégie, la torture : les moyens employés ne justifient pas la fin. Tu n'as pas assisté au spectacle de Ralphe en train de manger de la chair humaine, parce que si tu l'avais vu, tu saurais que la voie diabolique dans laquelle tu t'engages te mènera tout droit en enfer.

Sur l'écran, Arturo apparaît soudain aussi fatigué que moi, et j'ai même l'impression qu'il est bouleversé. Son visage semble beaucoup plus âgé : ce n'est plus un homme à qui on donnerait quarante-cinq ans, mais un vieillard que la mort guette. Pourtant, il persiste résolument à vouloir que son destin s'accomplisse. En soupirant, il secoue la tête.

— Sita, il y a deux façons d'envisager la situation, dit-il. Soit tu l'acceptes, soit je t'y forcerais, ça dépend de toi. J'ai besoin de ton sang, et j'ai bien l'intention de l'obtenir.

Ma voix se fait menaçante.

— Dans ces conditions, tu feras mieux de te préparer au combat. Je te préviens, Arturo : je ne t'ai montré qu'une petite partie de mes pouvoirs, mais si tu insistes, tu auras droit à une démonstration complète. Il n'y a pas assez de soldats et de munitions dans cette base militaire pour me retenir prisonnière éternellement. Dis au général que s'il ne me relâche pas, il y aura des morts. Des morts que tu auras sur la conscience, Arturo. Je le jure devant Dieu, tu ne l'emporteras pas au paradis – ni dans ce monde ni dans l'autre.

L'écran du moniteur s'est éteint.

Mais j'ai eu le temps de voir dans les yeux d'Arturo qu'il avait peur.

## CHAPITRE XV

Le temps passe. Joël est en train de dormir, et je suis assise par terre, les jambes croisées, les paupières closes. Pourtant, toute mon attention est concentrée sur l'extérieur. A travers le mur de la cellule, je peux entendre la conversation des gardes qui se trouvent dans la pièce d'à côté. Les trois hommes sont en train de parler d'un match de football.

— L'équipe des Forty-Niners est incroyable, dit le garde Numéro 1. L'attaque fonctionne sur le principe de la mitrailleuse : ça tire sans arrêt. Franchement, ça me fait de la peine pour les Cowboys.

— Tu sais, tout le monde regarde l'attaquant, intervient le Numéro 2, mais moi, je pense qu'avec de bons joueurs à la réception, une équipe a tout ce qu'il lui faut. Même un attaquant nul peut faire bonne impression si la défense adverse est inexistante.

— A mon avis, c'est le contraire, déclare le Numéro 3. Un bon attaquant peut s'en prendre à un joueur même s'il est couvert par ses équipiers. Rares sont les équipes qui remportent le Super Bowl avec un attaquant moyen.

— Rares sont les équipes qui gagnent le Super Bowl, point final, dit le Numéro 1.

— Le Super Bowl, c'est une fois par an, précise le Numéro 2.

— Si tout le monde pouvait gagner, ce ne serait plus le Super Bowl, dit le Numéro 3.

Au-delà de leur bavardage, je perçois leurs pensées. La faculté que m'a transmise Yaksha est encore plus efficace quand je suis immobile. Le garde Numéro 1 a des problèmes d'estomac : il a un ulcère, et quand il est de service pendant toute une nuit, la douleur empire. Il est d'ailleurs en train de se demander s'il ne devrait pas profiter de la prochaine pause pour aller chercher le flacon de Maalox qu'il a laissé dans sa voiture. Le problème, c'est qu'il ne pourra pas le sortir devant les autres,

parce qu'ils se moquent de lui et de ses maux d'estomac. Pourtant, malade comme il l'est, le garde Numéro 1 fait preuve de pas mal de courage en venant travailler.

Les pensées du deuxième garde ne sont pas très gaies : il pense à son épouse, à sa maîtresse, et à la femme qu'il a rencontrée à la cafétéria deux heures auparavant – et il les imagine toutes les trois nues dans un grand lit avec lui. Avant de prendre son service, il a bu deux Coca, et il a vraiment envie de faire pipi.

Le Numéro 3 est nettement plus intéressant. Ses collègues ne sont pas au courant, mais il écrit des histoires de science-fiction pendant ses loisirs. Son beau-frère, qui est avocat, a lu la dernière en date, et lui a vivement conseillé de faire une croix sur une éventuelle carrière d'écrivain. Mais le garde Numéro 3 estime que le diplôme de droit de son beau-frère ne fait pas de lui un expert en littérature. Et il a raison – l'esprit du Numéro 3 déborde de créativité.

Pour lire les pensées des gardes, je dois me concentrer intensément, et je ne peux déchiffrer l'esprit que d'un seul garde à la fois. Depuis des siècles, j'influence les gens en les hypnotisant et en leur chuchotant des suggestions à l'oreille. Mais ici, coincée dans cette cellule, je ne peux pas compter sur le pouvoir de mon regard, ni sur celui de ma voix. Mais plus je me concentre sur les gardes, et plus je me persuade qu'il est possible d'introduire certaines idées dans leur esprit. Je décide de m'attaquer au garde Numéro 3 – c'est le plus sensible. Après avoir créé une image mentale dans mon propre cerveau, je l'expédie à travers le mur de la cellule.

— Cette fille est vraiment dangereuse. Elle peut nous tuer l'un après l'autre.

Numéro 3 est en train de dire quelque chose quand il s'interrompt brusquement, et je l'entends qui s'agit sur sa chaise, soudain mal à l'aise.

— Hé, les gars, dit-il.

— Quoi ? lui demandent les deux autres.

— La fille, là, dans la cellule, elle est dangereuse. Il faut que nous soyons très prudents. Vous avez vu ce qu'elle a fait à Sam et à Charlie.

— Elle les a séchés sur place, confirme le garde Numéro 2. Mais j'aimerais bien qu'elle essaie de faire pareil avec moi : je te garantis qu'elle ne s'en tirerait pas comme ça.

— Je pense qu'il vaut mieux la laisser tranquille, dit le Numéro 1. Il paraît qu'elle est vraiment très forte.

— Ouais, mais on ne nous a pas dit pourquoi elle était si forte, dit le Numéro 3. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il faut la surveiller. Mais imaginons qu'elle s'échappe ? Elle pourrait nous tuer tous les trois.

— Correct, me dis-je en mon for intérieur.

— Détendez-vous, les gars, dit le Numéro 1. Il est impossible de sortir de la boîte dans laquelle elle est enfermée.

— Et même si elle réussissait à en sortir, annonce le Numéro 2, nous n'aurions aucun mal à l'arrêter. Les ordres, je m'en fous : moi, je lui tire dessus.

— Il paraît que les balles n'ont aucun effet sur elle, dit le garde Numéro 3, convaincu que je représente un très grand danger.

Concentrée à présent sur le Numéro 1, je lui adresse une nouvelle suggestion.

— Il ne faut surtout pas la perdre de vue.

— On va ouvrir l'œil, et le bon, dit le garde Numéro 1.

Je place aussitôt la même pensée dans l'esprit du Numéro 3.

— Ouais, t'as raison, dit-il. Il faut qu'on soit sur nos gardes.

J'essaie ensuite d'introduire la même idée dans l'esprit du Numéro 2.

— J'ai envie de pisser, dit-il.

Je me dis alors que deux gardes sur trois, ce n'est pas un mauvais résultat.

Pendant les trente minutes suivantes – ne m'interrompant qu'au moment où le garde Numéro 2 se rend aux toilettes - je m'attache à renforcer leur paranoïa : oui, je suis extrêmement dangereuse ; oui, il faut me garder constamment sous une étroite surveillance, sinon le pire risque de se produire... Et le Numéro 1 et le Numéro 3 se retrouvent bientôt en train de raconter n'importe quoi, sous les yeux effarés du Numéro 2, qui ne sais pas vraiment comment les calmer, ni même pourquoi il faut les calmer.

— Si nous relâchons la surveillance ne serait-ce qu'une seconde, affirme le premier garde, elle en profitera pour s'évader, c'est sûr.

— Et si elle s'évade, dit le Numéro 3, elle nous égorgera au passage.

— Arrêtez ! s'écrie le Numéro 2. Il n'y a aucune raison pour qu'elle s'échappe.

— Ça, on le sait, réplique le Numéro 1. Si on garde un œil sur elle en permanence, si on laisse la cellule éclairée, elle ne pourra pas s'évader.

— Mais si la lumière s'éteint, nous sommes foutus, dit le troisième garde.

— Pourquoi la lumière s'éteindrait-elle ? s'étonne le Numéro 2.

Quelques profondes inspirations me permettent de mettre un terme à mon intense concentration, et je décide de réveiller Joël en le secouant gentiment. Ouvrant les yeux, il me sourit. Avec tout ça, je ne me souvenais plus qu'il était aussi beau. L'affection qu'il éprouve pour moi fait briller ses grands yeux noirs.

— Voir ton visage penché vers moi, c'est une jolie façon de se réveiller, murmure-t-il.

— Merci.

— Tu as pu dormir un peu ?

Je plaque ma bouche contre son oreille.

— Non. J'ai préparé notre évasion. Les gardes sont maintenant terrifiés à l'idée de ne plus nous voir.

Curieux, il s'étonne.

— Comment peux-tu en être certaine ?

— Fais-moi confiance. Je vais détruire toutes les sources de lumière de cette cellule, ils vont paniquer, et ils appelleront des renforts. Je suis sûre que le général Havor en personne va se déplacer.

— Et après ?

— J'ai un plan, mais il est assez vague. Contente-toi de me suivre. Lève-toi, et tiens-toi prêt à agir quand je te le dirai.

Joël se rapproche du mur qui se trouve le plus près de la porte, et je me place au centre de la cellule, sous l'œil noir des

caméras de surveillance, histoire de donner un dernier sujet d'inquiétude aux gardes qui se trouvent dans la pièce à côté.

— A votre tour, maintenant, dis-je d'une voix d'outre-tombe. Vous feriez mieux de courir vous cacher quelque part.

Et j'ajoute, passant la langue sur mes lèvres comme pour me lécher les babines :

— Parce que j'ai très très faim.

Plus rapide que l'éclair, je brise ensuite chacune des ampoules fixées au plafond, plongeant la cellule dans l'obscurité la plus totale. En bonne nyctalope, je vois très bien dans le noir, mais Joël, lui, est obligé de s'appuyer contre la paroi pour garder l'équilibre. Dans la pièce où sont rassemblés les gardes, le Numéro 1 et le Numéro 3 se mettent à hurler, tandis que le Numéro 2 tente de sortir son arme, tout en criant à ses collègues d'arrêter de gueuler. Je me retiens d'éclater de rire.

— Venez, Général, je vous attends... dis-je dans un souffle. Viens, Arturo...

Cinq minutes plus tard, j'entends Arturo et Havor, qui arrivent en courant le long de l'étroit couloir, apparemment furieux. Bien que n'ayant jamais entendu la voix du général, je l'identifie immédiatement à son ton autoritaire. Arturo est influent à l'intérieur des limites de la base militaire, mais le général est le véritable responsable de toute l'opération. Je serais curieuse de savoir quelles relations les deux hommes entretiennent. Des douzaines de soldats les suivent, cramponnés à leur mitrailleuse tout en s'efforçant de ne pas céder à la panique.

— Tant que la porte de la cellule est verrouillée, elle ne peut faire de mal à personne, dit Arturo en s'adressant au général. Elle est en train d'essayer de nous forcer à ouvrir la porte, c'est tout.

— Je n'aime pas du tout le fait que nous ne puissions plus la voir, rétorque sèchement le général. Vous avez entendu ce qu'elle a dit : nous ne savons pas de quoi elle est capable. Pour autant que nous le sachions, il se pourrait même qu'elle soit en train de passer à travers le mur de sa cellule.

— Elle est passée maîtresse dans l'art de manipuler les gens qui l'entourent, déclare Arturo. Si elle a évoqué ses soi-disant

pouvoirs secrets, c'est uniquement pour semer le doute dans notre esprit – en prévision de ce qui est justement en train de se passer en ce moment. Si on ouvre la porte de la cellule, elle en profitera pour vous sauter dessus, et vous serez obligé de la tuer avant qu'elle ne vous tue, en tenant compte du fait que vous ne pourrez pas la tuer.

— Attendons de voir ce qu'elle va faire, suggère le général Havor.

A l'intérieur de la cellule plongée dans l'obscurité, Joël chuchote à mon intention :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Tout bas, de façon à ce que nul ne puisse m'entendre, je lui réponds :

— Le général et Arturo viennent d'arriver. Ils ne veulent surtout pas ouvrir la porte de la cellule, mais je crois que je suis en mesure de les convaincre du contraire. Dans quelques minutes, il va y avoir beaucoup de bruit dans la cellule, et je vais en profiter pour m'introduire mentalement dans l'esprit du général. Toi, pendant ce temps, ne m'adresse pas la parole, s'il te plaît. Ma concentration doit être la plus intense possible. Ensuite, quand ils commenceront à ouvrir la porte, il faudra que tu te planques derrière le battant, là, dans ce coin. Mais surtout, ne fais rien avant que je t'ai donné le signal de départ. Les soldats vont ouvrir le feu, et c'est derrière la porte que tu seras le plus en sécurité. Tu as compris ?

— Oui. Tu crois vraiment qu'ils vont ouvrir la porte de la cellule ?

— Je vais faire en sorte que oui.

A nouveau, je m'assois en tailleur, mais cette fois, je m'installe au milieu de la cellule. Après une série de profondes inspirations destinées à retrouver ma sérénité, je me projette dans l'esprit du général, que je n'ai aucun mal à localiser – l'énergie psychique qui émane de sa personne ressemble à la lave en fusion que crache un volcan en éruption. Mais sa détermination est telle qu'il ne va pas être facile de le manipuler – quelques idées implantées dans son esprit ne suffiront pas à l'influencer. Face à un individu doté d'une forte personnalité, et même en le regardant droit les yeux et en lui parlant à l'oreille,

j'ai des difficultés à le faire agir selon ma volonté. Or, pas question d'hypnotiser le général, que ce soit par le regard ou par la parole. Je suis donc en train d'essayer de créer des conditions telles qu'elles pousseront le général à donner l'ordre d'ouvrir la cellule : énerver les gardes et saboter l'éclairage étaient les deux premières étapes, les suivantes seront plus délicates.

Je me glisse dans l'esprit du général Havor.

A l'intérieur, on se croirait dans une grotte sombre, dans laquelle des araignées venimeuses ont tissé de nombreuses toiles. Une fois qu'il aura obtenu le pouvoir que seul mon sang peut lui donner, le général aimerait beaucoup me violer – c'est un fantasme que je découvre. Il a également l'intention de liquider Arturo dès que l'alchimiste aura achevé ses expériences. Entre les deux hommes, il n'y a aucune confiance mutuelle : le général Havor a peur qu'Arturo le tue après avoir modifié son propre ADN. Mais ce qu'Arturo pense, impossible de le savoir. Son esprit est comme blindé – ce n'est pas étonnant, puisqu'il s'agit d'un être partiellement hybride. Pour l'instant, peu importe : je dois me concentrer sur l'homme qui donne les ordres. Le général doit appuyer sur le bouton qui commande l'ouverture de la porte de la cellule, c'est tout ce qui compte.

Mes griffes mentales s'apprêtent à se refermer sur l'esprit du général Havor.

— La sorcière est capable de forcer le blindage de la porte.

J'entends le général qui s'adresse à Arturo.

— Vous êtes absolument certain qu'elle ne peut pas ouvrir la porte ? lui demande-t-il.

— Malgré tous ses pouvoirs, elle est incapable de venir à bout de ce type de blindage, le rassure Arturo.

— Le sang d'une sorcière morte est aussi efficace que celui d'une sorcière vivante.

Le général n'exprime pas cette pensée à voix haute, mais je sais qu'il rêve de me faire sauter la cervelle, et d'injecter immédiatement dans ses veines un peu de mon sang. L'idée lui plaît terriblement. Arturo ne pourra pas l'en empêcher, mais rien n'indique qu'il n'essaiera pas de l'assassiner plus tard, quand le général ne s'y attendra pas. Cette éventualité constitue le souci principal du militaire, et ma suggestion tombe à pic. Et

tandis que mon implant mental poursuit son travail de sape dans l'esprit du général, celui-ci imagine déjà la sensation qu'il éprouvera quand mon sang emplira ses veines, d'ici quelques minutes.

J'ajoute un autre argument en faveur de cette idée :

— Pourquoi attendre ? Pourquoi ne pas prendre tout de suite le sang de cette sorcière ?

Cette fois encore, le général se garde bien de partager cette pensée avec Arturo.

Pourtant, il n'est pas encore prêt à ouvrir la porte de la cellule.

Redonnant à ma respiration son rythme normal, et après quelques étirements, je sors lentement de ma transe. Finie la gymnastique mentale, et place à la force brutale ! Je me lève et je m'approche de la porte, étudiant de plus près son blindage soi-disant impénétrable avant de lancer mon attaque. En un seul bond, je réussis à donner contre le métal trois coups de pied imparables, d'une extrême violence. Renouvelant l'exploit plusieurs fois d'affilée, je frappe la porte alternativement d'un pied puis de l'autre. La porte ne cède pas, mais le bruit des coups contre le blindage est assourdissant. Hors de la cellule, j'entends crier les soldats, et je sais ce que le général est en train de se dire :

— La sorcière ne va plus tarder à sortir, je ferais mieux d'ouvrir la porte tout de suite et de la tuer pendant que mes hommes la bloquent dans un coin. Quant à Arturo, qu'il aille se faire foutre.

Les coups de pied se succèdent.

A l'heure qu'il est, je suis sûre d'une chose, c'est que les gardes Numéro 1 et Numéro 3 se sont fait pipi dessus.

Au bout de cinq minutes, je fais une pause. Il est en train de se passer quelque chose.

Tendant l'oreille, et même les deux, je m'efforce d'entendre ce qui se dit à l'extérieur de la cellule. Le général Havor et Arturo sont encore en train de se disputer.

— Vous faîtes son jeu ! hurle Arturo. Notre unique protection, c'est justement cette cellule. Si vous l'ouvrez, c'est la mort qui en sortira – pour vous et vos hommes.

— Combien de temps pensez-vous que la porte résistera à ses attaques ? lui demande le général. Regardez, les murs sont déjà en train de se fissurer.

— Ces fissures n'affectent que les murs qui entourent la structure métallique de la cellule ! La cage elle-même ne donne aucun signe de faiblesse.

— Je ne vous crois pas ! aboie le général. Je dis qu'il faut l'affronter pendant que nous sommes armés, et prêts à l'accueillir. Il vaut mieux qu'elle meure plutôt qu'elle s'échappe.

— Mais... Et son sang, vous y pensez ? Nous avons besoin de son sang.

— Quand j'en aurais fini avec elle, ce ne sera pas le sang qui manquera, je vous le garantis.

Arturo hésite. Baissant le ton, il dit :

— Que voulez-vous dire ?

Le général s'abstient de répondre. Il sait qu'il restera dans mon corps juste assez de sang pour lui permettre de l'injecter dans ses propres veines. Plus j'écoute les propos des deux hommes, et plus il apparaît évident que le général Havor n'est pas du tout intéressé par l'hybride d'Arturo. Ce qu'il veut, c'est devenir un authentique vampire, voilà quel est son unique objectif.

Je me remets à balancer des coups de pied contre la porte.

Mes pieds commencent à me faire mal, mais peu importe...

A mon avis, même les soldats postés en haut des miradors tremblent de peur.

Devant la cellule, les gardes demandent en criant à leur général quels sont les ordres.

Le général et Arturo sont toujours en train de discuter. Pas un mot n'échappe à mes oreilles exercées.

— Nous allons tous crever ! hurle Arturo.

— Elle est toute seule ! hurle à son tour le général. Elle ne peut quand même pas tuer tout le monde !

Quelques secondes plus tard, sa décision est arrêtée, et il crie à l'intention de ses hommes :

— Tenez-vous prêts ! Nous allons entrer dans la cellule !

Tout en reprenant mon souffle, j'essaie de me détendre un peu.

— Ils arrivent, dis-je tout bas à Joël. Vas-y, met-toi là-bas.

— Je ne peux pas t'aider ? Je suis un vampire, après tout, plus seulement un agent du FBI.

J'étouffe un éclat de rire.

— Plus tard, Joël.

Au bruit, je devine qu'une escouade de gardes est en train de se rassembler autour du bouton rouge. Aucun ne semble pressé d'appuyer dessus : la lourde porte blindée ne leur a jamais paru aussi rassurante. Mais le général, pour la seconde fois, vient de leur hurler l'ordre d'ouvrir. On place les chargeurs dans les M16, les balles rejoignent les chambres des armes de poing, les carabines se préparent à tirer. Je sens l'odeur forte de la peur qui fait transpirer chacun des soldats.

Quelqu'un trouve suffisamment de courage pour appuyer sur le bouton rouge.

Et la porte commence à s'ouvrir.

D'un bond, je m'agrippe au plafond, dans un coin de la cellule.

Je n'ai pas besoin d'avoir recours à mes nouvelles aptitudes à la lévitation : la nuque appuyée contre le mur, les pieds contre l'autre, je me plaque contre le plafond, dans l'un des angles de la cellule. Parfois, une force surhumaine présente de réels avantages, comme celui de laisser mes bras libres – telle la veuve noire, je suis une araignée prête à fondre sur sa proie. Ces pauvres types vont maudire le jour où ils ont décidé de m'enfermer dans une cage de métal.

Le battant de la porte pivote lentement vers l'intérieur de la cellule.

J'entends les soldats massés dans le couloir. Leur souffle court trahit la terreur qu'ils ressentent.

On entendrait voler une mouche. Même sans une ouïe de vampire.

Quelqu'un murmure :

— Elle n'est pas dans la cellule.

Apparemment, Joël ne fait pas partie de leurs préoccupations. Celle qui les inquiète, c'est moi, la sorcière.

— Elle est derrière la porte, lance d'une voix excédée le général Havor, qui se tient un peu plus loin dans le couloir.

Je me réjouis de savoir précisément à quel endroit il se trouve.

— Qu'est-ce qu'on fait ? croasse quelqu'un – on dirait la voix du garde Numéro 3.

Le garde Numéro 1 grommelle :

— Moi, je ne rentre pas là-dedans.

Le pauvre, son ulcère doit lui tuer l'estomac...

— Moi non plus, renchérit le Numéro 2.

Quoiqu'il advienne, cette porte ne se refermera pas, je le garantis. Mais il faut maintenant que je prenne une décision : seul un otage me permettra d'aller où je veux, et ce ne peut être que ce sympathique général Havor. Si je m'en prends à Arturo, le général ordonnera à ses hommes de nous abattre tous les deux. Dans l'esprit du général, il est clair que si je prenais un garde en otage, il n'hésiterait pas à tuer un soldat s'il le fallait – dans l'armée, on tolère un certain pourcentage de pertes humaines. Mais comme le général se trouve à une quinzaine de mètres plus loin dans le couloir, et qu'il y a entre nous pas mal de soldats, je vais devoir faire de la place. Il faut que tous ces types paniquent, et qu'ils s'enfuient.

Pour obtenir ce résultat, je vais également devoir sévir, et certains vont souffrir.

Trop rapide pour être vue des soldats, je me perche d'un bond sur le battant, je tends le bras vers l'extérieur, j'agrippe un des types par les cheveux, je tire très fort et je l'entraîne avec moi dans mon coin de cellule. Le soldat hurle, et je le laisse hurler : il a sans doute l'impression d'être l'une des victimes du monstre dans Alien. Il crie si fort qu'il me faut quelques secondes pour reconnaître sa voix.

C'est le garde Numéro 3 – celui qui écrit des histoires de science-fiction pendant ses heures de repos.

Il a sûrement vu toute la série des Alien.

Prenant son arme, je plaque ma main contre sa bouche.

— Chut... Tout ça n'est pas aussi grave qu'on pourrait le croire. Si vous faites preuve de coopération, je ne vous tuerai pas. Je vous connais un peu, et je vous aime bien. Le problème, c'est qu'il faut que je fasse peur à vos copains. D'accord, ils sont déjà pas mal secoués, mais je dois leur flanquer une telle trouille

qu'ils en oublieront d'obéir aux ordres du général, et qu'ils fileront sans demander leur reste. Vous avez compris ?

Les yeux exorbités, il hoche la tête.

Je lui souris.

— C'est bien. Les autres s'imaginent sûrement que je suis en train de vous arracher le cœur. Et avec votre aide, je peux même leur faire croire que c'est exactement ce qui se passe. En fait, vous n'aurez presque pas mal. Ah, je vois que vous avez remarqué que j'ai employé le mot mal. Pour être tout à fait honnête, je dois vous avouer que je vais pratiquer sur vous une petite entaille, afin qu'un jet de sang jaillisse jusque dans le couloir. Rien de tel qu'un jet de sang pour obtenir un merveilleux effet, surtout quand il y a un vampire dans le coup. Pendant ce temps, je veux que vous hurliez à la mort. Vous pouvez faire ça pour moi ?

Il hoche la tête.

Je lui pince le bras.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui, gémit-il. Je n'ai pas envie de mourir. J'ai une femme et deux enfants.

— Je sais, et votre beau-frère est avocat. Au fait, ne l'écoutez pas. Il est comme tous les avocats – jaloux de tous ceux qui gagnent leur vie honnêtement. Continuez à écrire, et si vous voulez, vous pourrez même écrire une histoire sur moi. Mais attention à la description de l'héroïne : je suis blonde – ces cheveux roux, je les ai achetés dans un magasin.

— Votre nom, c'est quoi ? me demande-t-il, déjà un peu plus détendu.

Pas question qu'il soit trop détendu.

— Je suis Mme Satan.

Et je plante mes ongles dans son bras droit, déchirant la chair. Un flot de sang jaillit.

— Allez-y, hurlez.

Le Numéro 3 fait comme j'ai dit. Sa performance d'acteur est admirable – il n'a pas à se forcer beaucoup pour y croire.

— Mon Dieu, non ! Arrêtez ! Au secours, elle m'arrache le cœur !

En fait, je ne lui demandais pas autant de précision, mais je le laisse dire. Tandis que ses cris terrifient ses collègues, je souffle sur le sang qui coule le long de son bras. Comme j'ai des poumons d'une capacité remarquable, le sang gicle à l'extérieur de la cellule, et retombe en petites gouttes par terre, dans le couloir, arrachant aux soldats un grondement d'horreur. La plupart d'entre eux se disent sans doute que c'est pire qu'au Viêt-Nam.

Mais ils n'ont encore rien vu.

— Maintenant, il me faut un vrai hurlement d'agonisant, dis-je au Numéro 3. Vous faites durer un peu, puis vous vous taisez. Silence complet. Ensuite, je vous lâcherai derrière la porte, là où mon ami est caché. Quand ils commenceront à tirer, ne bougez surtout pas. Je vous préviens, je vais être obligée de tuer un certain nombre de vos amis. Quand j'en aurai terminé, vous pourrez quitter le bâtiment, et la base. Fuyez aussi vite que possible, et s'il le faut, n'hésitez pas à voler un camion. La situation va bientôt s'aggraver, et ça va être chaud, très chaud. Vous comprenez ce que je vous dis ?

— Oui. Vous n'allez pas me tuer ?

— Non. Pas cette nuit, en tout cas. Quand vous aurez fait ce que je vous ai demandé, vous pourrez souffler un peu.

Le garde pousse un très beau cri d'agonie, et j'envoie dans le couloir un magnifique jet d'hémoglobine, du plus bel effet. Puis je dépose le gars à côté de Joël, qui lui tape gentiment dans le dos en lui conseillant de se détendre. Je tends à Joël l'arme du garde, et lui ordonne de se tenir prêt à tirer. Dans le couloir, plusieurs hommes sont en larmes : ils ont reculé, mais pas suffisamment. J'en attrape un au hasard. Celui-là est armé d'un fusil automatique, que je coince aussitôt entre la porte et le chambranle. Il empeste le hamburger et les frites – ce type a certainement des problèmes de digestion. Je ne l'ai jamais vu, ce qui augure mal de son sort.

— Tu vas mourir, mon pote.

Il me regarde, terrifié.

— Désolée que ça se passe comme ça.

Et j'entreprends de le tuer lentement, le plus dououreusement possible, afin que les hurlements et les jets de

sang que je lui arrache puissent convaincre les autres qu'ils sont prisonniers d'un interminable cauchemar. Une fois mort, je jette ce qui reste du corps du soldat dans le couloir. Bien sûr, le spectacle est abominable – il règne sur place une atmosphère de terreur quasi-palpable, d'autant qu'il est maintenant impossible de refermer la porte blindée.

Cette mise à mort m'a perturbée. Si je suis obligée de tuer, je préfère vraiment le faire de façon efficace et indolore. Je n'ai pas l'intention de recommencer – mon estomac ne le supporterait pas. Il est temps de sortir du bâtiment en compagnie de Joël et du général Havor. Afin de récupérer la mitrailleuse, je me laisse tomber du plafond jusqu'au sol, et dès que l'arme est en ma possession, j'ouvre le feu. Les hommes postés devant la porte sont figés sur place, et ils tombent comme des mouches.

Après en avoir abattu huit, je me glisse hors de la cellule.

Au bout du couloir, à une trentaine de mètres de moi, Arturo et le général Havor se hâtent vers la sortie. Entre eux et moi, il y a de nombreux soldats, mais il est hors de question de laisser le grand chef sortir du bâtiment sans moi. Le sort atroce que j'ai réservé aux deux premiers soldats n'a pas été vain : les hommes se bousculent derrière le général et Arturo, ce qui a pour effet de les ralentir, les empêchant ainsi d'atteindre la sortie. Sans compter que le général Havor n'a plus aucun contrôle sur ses hommes. Debout dans le couloir, je suis une cible idéale, mais personne ne donne l'ordre d'ouvrir le feu. Persuadés que je suis effectivement une sorcière, les soldats estiment que leurs balles ne peuvent rien contre moi.

Comme ils regrettent d'avoir ouvert la porte de la cellule...

Je crie :

— Lâchez vos armes, et vous aurez la vie sauve !

La plupart de ceux qui sont devant moi se rendent immédiatement. Quant à ceux qui me mettent en joue, je leur loge une balle dans la tête. Le nombre croissant de victimes ne m'affecte pas : chacun de ceux que j'abats froidement, je le regarde droit dans les yeux, et chaque fois, je me demande quel genre de personne il était, et s'il a une famille qu'il laisse derrière lui. Si cette affaire ne concernait que moi –

franchement, si mon sang ne risquait pas de tomber entre de mauvaises mains, je laisserais volontiers aux soldats le soin de me couper en morceaux. Mais je suis responsable de la survie de l'humanité. Je sais que tous les grands de ce monde – hommes ou femmes célèbres – et tous les monstres impitoyables partagent ce même principe. L'odeur du sang, même pour moi, est trop lourde.

Arturo et le général Havor ont disparu au fond du couloir.

Je crie à Joël de venir me rejoindre.

Prudemment, il inspecte le couloir avant de sortir de la cellule. Devant le spectacle atroce des cadavres qui jonchent le sol, il pousse un grognement d'horreur.

— Rien ne peut justifier ça, murmure-t-il.

— Tu n'as peut-être pas tort. Il faut quitter cette base, et pour ça, nous avons besoin du général Havor.

— Où est-il passé ?

— Au premier étage.

De ma main libre, je protège le haut du crâne de Joël, et je lui dis :

— Allons le rejoindre.

D'un bond, je crève le plafond. Cette fois encore, le sang de Yaksha est venu à mon aide, et sans lui, je crois qu'une telle tentative m'aurait donné une sale migraine. Mais pour l'instant, je reconnais que le plafond m'a à peine ralenti dans mon ascension. Tirant Joël par le trou que je viens de percer, nous nous retrouvons tous les deux au sous-sol, niveau un. A la sortie du couloir, les soldats se pressent dans les escaliers, tentant frénétiquement de sortir du bâtiment. Au beau milieu de ce flot humain, j'aperçois Arturo et le général Havor, en train de jouer des coudes comme les autres. Levant la mitrailleuse, je mets en joue le général, visant sa cuisse droite. Pendant un quart de seconde, je la vois nettement, et je tire, logeant une balle dans la jambe du général. Poussant un cri, ce dernier titube, mais personne ne s'arrête pour lui venir en aide. Arturo ne ralentit même pas. Je prends Joël par le bras.

— Viens avec moi.

Fendant la foule, je me rends compte qu'autour de moi, les soldats se mettent à crier avant de s'écartier promptement. A

cause de mes cheveux roux, sans doute, qui ne me flattent guère. Ou peut-être à cause du sang dont je suis couverte de la tête aux pieds. Je dois ressembler à un monstre tout droit surgi de l'enfer. Arturo n'est déjà plus là, mais le général, lui, gît pitoyablement au pied de l'escalier. Il aurait pu mourir, piétiné par la horde de soldats en proie à la panique, mais sa chance s'arrête là : en effet, c'est moi qui lui tend une main secourable et qui l'aide à se relever.

— Général Havor, lui dis-je aimablement, je suis enchantée d'être enfin face à face avec vous. Vous m'excuserez, mais il faut vraiment que je vous demande de me rendre un petit service : j'ai besoin de vous pour nous accompagner, mon ami et moi, jusqu'à la grotte qui se trouve derrière le camp. Il me faut absolument l'une des têtes nucléaires que vous gardez là-bas. C'est que j'ai un faible pour tout ce qui flambe, vous comprenez, et pour les explosions en particulier. Je trouve que les plus grosses sont les meilleures.

## CHAPITRE XVI

La grotte se révèle être une autre prison. Nous parvenons à destination sans trop d'effusions de sang, mais une fois à l'intérieur, je me vois dans l'obligation de liquider tous les soldats. Ce massacre qui n'en finit pas pèse de plus en plus lourd sur mes épaules. La détresse qu'exprime le visage de Joël m'incite à arrêter, mais il faut que je finisse ce que j'ai commencé, d'une façon ou d'une autre. Je n'abandonne jamais, c'est dans ma nature.

Nous venons à peine de pénétrer à l'intérieur du souterrain quand les derniers soldats encore en vie referment la porte sur nous. Le blindage est aussi épais que celui de la porte de la cellule – il coupe en deux la voie ferrée miniature qui relie le camp militaire et la grotte creusée sous la colline. L'électricité est également coupée, mais il y a plusieurs lampes de secours. Pour Joël, et pour le général, j'en allume quelques-unes. La lumière crue projette des ombres sinistres sur le carnage que je viens d'accomplir. Il y a du sang partout. Un silence pesant règne autour de nous, et j'ai l'impression d'halluciner : on dirait que les murs du souterrain saignent, comme victimes d'une hémorragie. Je m'efforce de ne pas compter les cadavres.

— Je ne voulais pas en arriver là, dis-je en braquant mon arme sur le général, assis sur l'un des petits chariots qui transportent du matériel à l'intérieur de cet entrepôt souterrain ultrasecret.

La jambe du général saigne encore, mais il ne se plaint pas. Certes, en tant qu'être humain, il est haïssable, mais sa force de caractère est indéniable. C'est un homme dur, aux traits grossiers, et sa coupe de cheveux lui donne un air encore plus méchant.

— Tout ça, c'est de votre faute.

Mon accusation ne l'émeut pas.

— Vous pouvez encore vous rendre.

Je m'agenouille à côté de lui. Assis par terre à ma gauche, Joël est à bout de forces.

— Mais vous voyez bien que c'est inconcevable, dis-je au général. Au commencement du monde, j'étais déjà là. Et si l'humanité a pu progresser, c'est uniquement parce que j'avais choisi de me tenir à l'écart de l'histoire des hommes. Moi, j'observe ce qui se passe sur la planète, et je n'ai pas du tout envie de jouer un rôle important. Je suis en train de vous dire la vérité, vous comprenez ?

Le général Havor hausse les épaules.

— On dirait qu'aujourd'hui, vous avez changé de style.

Le ton de ma voix se durcit.

— Vous m'avez obligée à en changer.

D'un geste, je lui montre les corps qui gisent autour de nous.

— Tout ça, c'est à cause de vous. Regardez ces hommes. Leur sort ne vous concerne pas ?

Visiblement, le général s'ennuie.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Une bombe nucléaire ?

D'un bond, je me relève, les yeux rivés sur lui.

— Oui, c'est exactement ce que je veux. Une bombe nucléaire. Et une fois que vous me l'aurez montrée, je veux que vous l'armiez.

Ma requête le surprend.

— Vous me prenez pour un fou ?

— Fou, je sais que vous l'êtes. Je connais vos pensées, je les ai lues dans votre esprit. Je sais ce que vous aviez prévu de faire une fois que mon sang aurait coulé dans vos veines : vous vouliez assassiner Arturo, et me violer.

Il est fier de sa mâle assurance.

— Là, vous vous flattez.

Du revers de la main, je lui balance une gifle terrible, manquant de peu de lui casser le nez.

— Et vous, vous me donnez envie de dégueuler. Je ne sais pas comment Arturo a pu s'associer avec vous, j'imagine qu'il était vraiment désespéré. Au fait, je ne ressemble pas à Arturo. Réclamer quoi que ce soit, supplier quelqu'un, ce n'est pas mon genre, mais je sais comment m'y prendre pour vous obliger à me

supplier. Donnez-moi une tête nucléaire prête à fonctionner, sinon je vous ferai subir de telles tortures physiques et mentales que vous trouverez très douce la mort qu'a subie le type que j'ai déchiqueté dans la cellule.

Levant la main, je m'apprête à le frapper une seconde fois.

— D'accord ?

Il se tient le nez ; un flot de sang rougit déjà ses doigts boudinés.

— Puis-je savoir ce que vous avez l'intention de faire avec la tête nucléaire ? me demande-t-il.

Plongeant mon regard dans le sien, je le force à baisser les yeux.

— Je vais mettre un peu d'ordre dans votre maudite base militaire.

\* \* \*

Le général Havor étant d'accord pour me fournir une bombe, il s'en va la chercher quelque part au fond de l'entrepôt souterrain, et me la rapporte après l'avoir chargée sur l'un des wagons. Trapue et noire, avec un bout pointu et un boîtier de commandes sophistiqué, cette bombe pourrait figurer dans un vieux film de science-fiction. Le général nous informe qu'elle contient l'équivalent de dix millions de tonnes de TNT.

Je montre d'un doigt les boutons de couleurs différentes du boîtier.

— On peut la programmer pour qu'elle explose à une heure donnée ?

— Oui. Avec ce système, la bombe peut exploser dans dix minutes, ou dans dix ans.

— Dix ans, c'est un peu long à mon goût. Mais vos hommes auront le temps de s'enfuir, à condition qu'ils m'écoutent. Une fois que nous serons sortis, vous voudrez contester ma décision, ce qui m'amène au point suivant.

Je lui indique la paroi métallique qui bouche la sortie.

— Comment ouvre-t-on cette chose ?

— Il est impossible de l'ouvrir de l'intérieur, puisque l'électricité est coupée.

— Il y a sûrement une radio quelque part, déclare Joël. Vous pouvez appeler vos hommes à l'extérieur ?

Le général Havor hausse les épaules.

— Je n'ai rien de particulier à leur dire.

Aussitôt, j'attrape le général par le col de son uniforme.

Il suffit de pas grand-chose pour m'énerver.

— Vous allez leur dire qu'une tête nucléaire est programmée pour exploser dans quinze minutes, ce qui est l'exacte vérité. Vous les informerez également qu'il faut nous laisser sortir d'ici s'ils tiennent à empêcher l'explosion. Et pour finir, vous leur signalerez que je suis prête à négocier.

Le général éclate de rire.

— Vous pouvez faire de moi ce que bon vous semblera, je n'ai nullement l'intention d'armer cette bombe.

Je le lâche, puis je recule d'un pas.

— Vous croyez que vous pouvez jouer avec moi, Général. Vous croyez qu'il ne peut rien vous arriver de pire que la mort. Apparemment, Arturo ne vous a jamais parlé du pouvoir de mes yeux, et de la façon dont je peux, d'un seul regard, griller à jamais vos précieux neurones.

Je marque une brève pause.

— Si vous ne me donnez pas le code d'armement de cette bombe dans les dix secondes qui suivent, je vous garantis que vous aurez le quotient intellectuel d'un chimpanzé pour le restant de vos jours.

Le général baisse la tête.

— Il est hors de question pour moi de vous permettre de faire exploser cette bombe.

— Très bien.

Avançant d'un pas, je prends sa tête entre mes mains et je le force à me regarder.

— Regardez-moi bien, Général ! Regardez les yeux de la sorcière que vous pensiez pouvoir contrôler, et vous verrez dans quel enfer j'ai décidé de vous envoyer rôtir...

## CHAPITRE XVII

Dix minutes plus tard, l'officier le plus gradé de la base – après le général – nous ouvre la porte blindée, et nous sortons du souterrain la bombe nucléaire prête à exploser. Le détonateur égrène les secondes. Plus qu'un quart d'heure avant l'ultime destruction. En roulant vite, les soldats et nous devrions disposer d'assez de temps pour nous mettre à l'abri. Au-dessus de nous, la pleine lune noie tout le désert de sa luminosité laiteuse. Le paysage est irréel, comme si l'explosion nucléaire s'était déjà produite, des milliers d'années auparavant, ne laissant derrière elle qu'une intense radioactivité.

Un groupe de soldats pointe sur nous toute une série d'armes ultramodernes.

De tous les côtés, jusqu'aux rochers de la colline, des miradors nous encerclent.

Une minute auparavant, le général Havor très diminué avait donné l'ordre de nous laisser passer.

Mais aucun soldat ne semble obéir.

Le gradé qui a ouvert la porte blindée, c'est Arturo.

Et alors que nous quittons le souterrain, il s'approche de moi.

— Sita, me dit-il. C'est de la folie.

— C'est toi, Arturo, qui me parle de folie !

Je braque mon arme sur la tempe du général, dont le corps tremblant sert de bouclier humain à Joël et à moi. Le général s'est mis à pleurer quand mes yeux ont commencé à forer un trou dans son cerveau, mais il a résisté, si bien qu'il m'a fallu détruire la quasi-totalité de ses neurones avant d'obtenir ce que je voulais. Montrant la bombe, je dis à Arturo :

— Cette tête nucléaire est programmée pour exploser dans moins d'un quart d'heure, ce qui laisse assez de temps à tes hommes et à toi pour vous mettre à l'abri.

Arturo secoue la tête.

— Vous ne pourrez pas nous échapper. L'ordre vient du Président des Etats-Unis lui-même : il faut vous arrêter, à n'importe quel prix.

Désignant les soldats qui nous encerclent, il ajoute :

— Nous, nous ne sommes que du matériel humain, et nous ne comptons pas.

Je me force à ricaner.

— Tu ne vas pas sacrifier tous ces gens.

— La décision ne m'appartient pas.

— C'est absurde ! Le chef, à présent, c'est toi. Donne-leur l'ordre d'abandonner leur arme, et tirez-vous.

Je réfléchis un instant.

— Tu bluffes.

Arturo me regarde droit dans les yeux. Mon regard ne l'intimide pas.

— Je prie pour que tu sois en train de bluffer, dit-il doucement.

L'horloge du détonateur indique qu'il reste encore quatorze minutes.

Je soutiens son regard.

— Quand as-tu prié pour la dernière fois, Arturo ? C'était avant ton procès pour sorcellerie ? Le jour où on t'a pendu ? J'ai fait ce que j'ai fait parce que je connais le danger que mon sang représente pour l'humanité. Et cette nuit, j'ai tué tous ces hommes pour la même raison – protéger l'humanité.

Arturo me défie.

— La protéger de quoi ? D'une chance d'évoluer vers quelque chose de mieux ? De devenir des créatures qui ne sont plus obligées de vieillir, ni de se faire du mal mutuellement ? Tout à l'heure, quand je t'ai parlé de ma mission, tu as ri. Il y a sept siècles, tu riais aussi. Mais ma mission est encore la plus noble des quêtes qui puissent exister sur cette planète – perfectionner l'humanité, lui donner une chance de se rapprocher de Dieu.

— On ne se rapproche pas de Dieu en fusionnant avec un monstre !

Ma réaction le surprise.

— Mais tu n'es pas un monstre, Sita.

— Je ne suis pas un ange non plus. Ou alors, l'ange de la mort – du moins en ce qui concerne l'humanité. C'est vrai, j'ai le droit de vivre : Krishna lui-même m'a donné ce droit. Mais seulement si je vivais seule, et si je ne cherchais pas à me reproduire. Mais j'ai manqué à ma promesse, j'ai rompu ce vœu sacré. Quand Krishna me jugera, il sera probablement impitoyable. Peut-être m'a-t-il déjà jugée, ce qui expliquerait pourquoi je suis obligée de souffrir sur cette planète, et de tuer tous ces gens. Mais ce qui est fait, est fait. Je suis ce que je suis, l'humanité est ce qu'elle est, et nous sommes à jamais séparés, tu comprends ?

— Sita, regarde-moi. Je suis l'exemple vivant de ce qu'on peut accomplir avec nos deux ADN réunis. Mais comme je n'ai jamais puachever l'expérience, je suis un exemple imparfait. Pense à ce que l'humanité pourrait devenir si tu m'autorisais à faire de nouvelles expériences avec ton sang, au cours des prochaines semaines.

Quelques jours seulement pourraient suffire, c'est tout ce que je te demande. Lorsque tout sera fini, je te promets de te libérer. Je ferai en sorte que tu puisses être libre.

Ce que je viens d'entendre me désole.

— Arturo, je peux te voir. Je vois celui que tu es devenu. Jeune homme, tu étais un être humain idéal : tu avais la foi, tu savais aimer, ton intelligence était brillante. Mais toutes tes qualités ont été perverties par quelques gouttes de sang. A partir du jour où tu as reçu un peu de mon sang, ton amour pour moi s'est corrompu. A cause de tes expériences, tu as même sacrifié un garçon que tu aimais. Tu as sacrifié l'amour que nous éprouvions l'un pour l'autre. Tu m'as menti, et je pense que tu me mens encore. Ce n'est plus au Christ que tu consacres ton existence, c'est à toi-même. Et même si j'ai menti, moi aussi, à mon Dieu, je vénère toujours Krishna et je prie pour qu'il me pardonne mes péchés. Je t'aime toujours, et je prie pour que tu dises à ces gens de nous laisser partir. Mais à cause de mon amour pour Krishna, et à cause de mon amour pour toi, je ne peux pas me rendre. Tu ne peux pas disposer ainsi de mon sang.

Je m'interromps un instant, puis j'ajoute :

— Aucun homme n'en disposera jamais.

Arturo me connaît bien.

Il sait que je ne suis pas en train de bluffer, surtout qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort.

Plus que treize minutes. Un nombre qui ne porte pas spécialement chance.

Le visage et la voix d'Arturo expriment la résignation qu'il ressent au fond de lui-même.

— Je ne peux pas te laisser partir, dit-il calmement.

Je hoche la tête.

— Eh bien, nous n'avons plus qu'à attendre que la bombe explose.

Le regard de Joël est fixé sur moi. Je le dévisage en silence. Il n'y a pas de mots pour expliquer ce que nous ressentons.

Raide comme une statue, Arturo attend lui aussi. Le clair de lune est magnifique.

Douze minutes. Onze. Dix.

En dix minutes, on pourrait peut-être courir et se mettre à l'abri.

— Arturo, ti prego, lui dis-je soudain. (Arturo, je t'en prie.)

— Préviens au moins tes hommes, et laisse-les partir. J'ai déjà trop de sang sur la conscience.

— L'explosion nucléaire détruira jusqu'à la dernière goutte de sang, dit-il, levant les yeux vers le ciel. Nous serons comme la poussière que le vent emporte.

— Pour toi et moi, peu importe, nos vies ont été longues. Mais la plupart de ces soldats sont jeunes, ils sont pères de famille. Donne-leur l'ordre de s'en aller – il en restera toujours assez pour empêcher Joël et moi de nous enfuir.

En soupirant, Arturo se tourne vers les soldats, lève les bras et se met à crier :

— Les unités G et H peuvent disposer ! Dépêchez-vous de partir ! Une explosion nucléaire est sur le point de se produire !

S'ensuit une grande confusion. J'ai l'impression que les unités G et H ne sont pas les seules à vouloir déguerpir. Les hommes se jettent dans leur véhicule, les moteurs vrombissent, les pneus crissent, et le grand portail de l'entrée s'ouvre enfin. Tous sont bientôt hors de notre vue. En roulant à toute allure, ils devraient réussir à parcourir une quinzaine de kilomètres au

moins, ce qui les mettra à l'abri de l'explosion. Ils devraient s'en tirer. Mais nombreux sont ceux qui ne survivront pas. Trop d'hommes montent encore la garde autour de nous. Si nous tentons de fuir, ils nous abattront aussitôt. Je crois qu'il est préférable que nous mourions debout, désintégrés par le feu vorace de l'explosion nucléaire.

A cet instant précis, je me souviens d'un détail.

— Il se trouve dans une cellule blindée que même une explosion atomique ne réussirait pas à détruire.

Mais si nous essayons de fuir en direction du laboratoire, les soldats ouvriront le feu.

C'est la première fois, dans ma longue existence, que je ne vois aucune issue possible.

Les minutes passent...

Huit. Sept. Six. Cinq.

Je m'interroge :

— On pourrait peut-être arrêter le compte à rebours...

— Impossible, me répond le général Havor, d'une voix bourrue qui semble prouver que son esprit fonctionne encore.

— Dommage.

Je viens de prononcer ce mot quand, soudain, je commence à ressentir une étrange sensation : à l'intérieur de mon corps, je perçois une sorte de vibration subtile, et constante. La lune se trouve à présent au-dessus de nous, pratiquement à la verticale. Depuis que nous sommes sortis du souterrain, elle répand sur nous la pâleur de ses rayons, mais un détail important m'a échappé – pas étonnant, avec tout ce qui s'est passé. En étant à l'air libre, mon corps a absorbé la lumière du clair de lune, et il est devenu pratiquement transparent, si bien que j'ai l'impression d'être en verre. Intéressant, d'autant que je n'ai même pas eu besoin de me déshabiller. Arturo est le premier à s'apercevoir de l'étrange phénomène.

— Sita ! s'écrie-t-il. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Joël, qui se trouve à côté de moi, n'en croit pas ses yeux :

— Je vois à travers ton corps !

Lâchant le général, je regarde mes mains, et en effet, le sol est visible à travers la chair. Mais je vois aussi le sang dans mes veines, et les vaisseaux capillaires qui luisent à la façon d'un

réseau compliqué de fibres optiques. Submergée par une énergie curieusement rafraîchissante, je remarque que mon cœur, lui, semble se réchauffer.

J'ai chaud au cœur, alors qu'il est justement en train d'arrêter de battre.

La luminescence de mon corps s'intensifie.

Et je comprends soudain que je suis prête à m'envoler.

Ainsi, le sang de Yaksha, et peut-être aussi la grâce de Krishna, m'accordent une nouvelle chance.

Est-ce que je veux la saisir ? Je sens que mes pieds ne touchent déjà plus le sol.

J'essaie d'attraper Joël par le bras, pour qu'il vienne avec moi.

Mais ma main passe au travers de Joël !

En larmes, je lui crie :

— Joël, tu m'entends ?

Il cligne des yeux.

— Oui, je t'entends, mais je ne te vois presque plus. Que se passe-t-il ? C'est encore l'un de ces pouvoirs spéciaux qu'ont les vampires ?

Mon corps luminescent flotte à présent au-dessus du sol.

— C'est un don qu'on m'a fait.

Malgré l'état inhabituel dans lequel je me trouve, je sens que mon visage ruisselle de larmes, comme autant de diamants étincelant sur mes joues transparentes. Des diamants qui luisent d'un éclat particulier, couleur de sang. Une fois de plus, je dois maintenant dire adieu à ceux que j'aime.

— On m'a jeté un sort, Joël.

Il me sourit.

— Envole-toi, Sita, va-t-en ! Ton heure n'a pas encore sonné.

— Je t'aime, Joël.

— Moi aussi, je t'aime. Que la grâce de Dieu t'accompagne !

Je lévite maintenant à un mètre au-dessus du sol, et Arturo tente de me tirer vers lui, en vain. Reculant de quelques pas, il secoue la tête, résigné.

— Tu as sans doute raison, me dit-il. L'humanité n'est pas encore prête.

Puis il ajoute :

— Tu trouveras tout ce qu'il te faut chez moi. A toi de choisir.

Je ne comprends pas de quoi il parle, mais je lui souris tendrement, tout en m'élevant de plus en plus haut.

— *Ti amo*, lui dis-je tout bas.

— *Ti amo anch io, Sita*.

Le vent s'est emparé de moi, et je prends de l'altitude à une allure vertigineuse. Tout autour de moi, les étoiles brillent de tous leurs feux, et la lune éclaire le sommet de ma tête, comme un soleil venu d'ailleurs, égaré au cœur d'une lointaine galaxie. Elle brille si fort que je suis obligée de fermer les yeux, tandis qu'au-dessous de moi, une lumière encore plus violente illumine le ciel, transperçant l'éther de mon corps. La chaleur et le bruit qui montent vers moi sont presque insupportables, et une onde de choc plus dure qu'une montagne de granit me frappe violemment. Pourtant, je ne ressens aucune douleur — telle une lame de fond jaillie du plus profond des ténèbres, l'onde de choc m'emporte avec elle. Le camp militaire n'existe plus, le sang qu'on m'avait dérobé s'est volatilisé, et le monde a échappé au terrible danger qui le menaçait. Quant à moi, Sita la vampire, je suis perdue dans la nuit.

## EPILOGUE

A mon grand étonnement, je découvre que la maison d'Arturo à Las Vegas comporte une cave. Le lendemain de l'explosion atomique, je soulève une trappe soigneusement dissimulée, et j'aperçois des feuilles de cuivre, des croix magnétiques disposées de façon géométrique, et, plus important encore, un récipient en cristal, vide, qui attend qu'on le remplisse de sang. Au-dessus est accroché un miroir, qui reflète indifféremment le soleil ou la lune, suivant l'orientation qu'on lui donne.

Je téléphone aussitôt à Seymour Dorsten, et je lui fais part de mes découvertes, et des possibilités qui en découlent.

Il me dit de l'attendre, qu'il arrive tout de suite.

Je m'assois et j'attends. Le temps passe, lentement.

— Tout ce qu'il te faut se trouve chez moi, au sous-sol.

Ai-je toujours envie d'avoir un enfant ? Est-ce que je veux toujours être immortelle ?

Autant de questions auxquelles je suis incapable de répondre.

Seymour arrive enfin, et il essaie de me convaincre de ne pas tenter l'expérience.

Il me dit qu'être humain, ce n'est pas franchement marrant.

Je lui réponds qu'on finit par se lasser aussi d'une vie de vampire.

Je sais déjà que je vais tenter l'expérience de la transformation.

Mais j'ai besoin d'un peu de son sang.

Fais de moi un vampire, me supplie Seymour.

Ça ne marchera pas, je l'affirme.

Il proteste :

— Mais...

Ma réponse est ferme et définitive.

— Non.

Je prélève un peu de son sang, j'en emplis le récipient en cristal, puis je lui demande de partir.

Et quand le soleil est au zénith, je m'allonge sur la feuille de cuivre.

Les aimants influent sur mon aura, et la magie commence.

\* \* \*

Lorsque je me réveille, je me sens faible, et désorientée. Quelqu'un est en train de frapper à la porte, et je me force à me lever pour aller ouvrir. La texture de ma peau a changé - je n'avais jamais remarqué cette mollesse auparavant – et ma vue est un peu floue. Je ne suis même pas sûre de savoir où je me trouve – excepté qu'il y fait sombre. Mon sang fait battre mes tempes, et j'ai envie de vomir.

J'arrive devant la porte.

De l'autre côté de la vitre teintée, je distingue une vague silhouette.

Et juste avant d'actionner la poignée, tout me revient en mémoire.

— Je suis redevenue humaine ?

Sans me laisser le temps de réfléchir, on continue à frapper.

Je crie d'une voix rauque :

— Qui est là ?

Dehors, quelqu'un répond :

— C'est ton chéri !

Bizarre. Ce n'est pas la voix de Seymour. Pourtant, j'ai l'impression de connaître cette voix. Et depuis fort longtemps.

Le ton est impatient, voire implorant.

— Ouvre la porte, s'écrie mon interlocuteur. Je me demande si c'est une bonne idée...

Jetant un coup d'œil sur mes mains tremblantes, je me pose pas mal de questions, en fait.

A SUIVRE